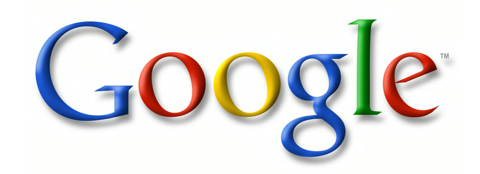

Google





RECUEIL DE PIECES GALANTES,



TOME PREMIER.

RECUEIL
DE PIECES
GALANTES,
EN PROSE ET EN VERS,
DE MADAME LA COMTESSE
DE LA SUZE,
ET DE
MONSIEUR PELISSON.

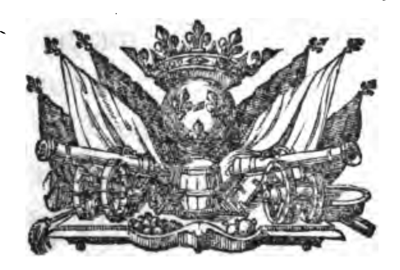
Nouvelle Edition, à laquelle on a joint

Le Voyage de BACHAUMONT & LA CHAPELLE.

Les Poësies du Ch^er^. D'ACEILLY OU DE CAILLY.

Les Visionnaires, Comédie de JEAN DESMARETS. de l'Académie Françoise.

TOME PREMIER.



A TREVOUX,
PAR LA COMPAGNIE.

M. DCC. XLVIII.



PREFACE.

VOICI une nouvelle Edition des Poëſies de Madame la COMTESSE DE LA SUZE, & de Monſieur PELLISSON. Le mérite de ce Recueil eſt aſſez connu, pour que l'on ſoit diſpenſé d'en faire l'éloge. Deſpreaux lui-même ſemble avouer que, pour ce qui regarde le genre Elegiaque, nous n'avons point d'autres Ouvrages à oppoſer aux anciens Grecs & Latins. Quoiqu'il en ſoit, il paroît que

nos deux Auteurs ſe ſont plus attachés à parler le langage de la Nature, qu'à mettre des traits brillans dans leurs Elegies. On n'y trouvera point ce badinage affecté que le cœur déſavouë, ni ces expreſſions trop fleuries, qui ne peuvent naître dans une imagination libre, ni cette Métaphyſique amoureuſe, dans laquelle ont donné la plupart de nos autres Ecrivains. Les ſentimens y ſont délicats, les penſées vives & naturelles, les expreſſions ſimples & faciles, & le Dieu de l'Amour n'y a pas moins de part que celui de la Poëſie.

Bien que nous n'ignorions

pas que l'*Imitation du Pastor fido*, & l'*Edit de l'Amour*, ont été revendiqués par M. l'Abbé Régnier des Marais, & que plusieurs autres Piéces depuis longtems insérées dans ce Recueil; ne sont ni de Madame de la Suze, ni de Monsieur Pellisson; nous n'avons point voulu les supprimer, de-peur que le Public, accoûtumé à les trouver ici, ne nous sçût mauvais gré de les avoir retranchées. Ainsi, par le nombre des Piéces, & par leur arrangement, notre Edition représente fidélement celles qui ont précédé: seulement, nous n'avons rien oublié pour qu'elle fût plus belle

& plus correcte, & nous y avons ajoûté les Vies abbregées de M. Pellisson & de Madame de la Suze, & une Table des Piéces qui sont dans ce Recueil : ce qui manque à toutes les Editions qui ont paru jusqu'à présent.

PAUL PELLISSON FONTANIER nâquit en 1624. à Beziers, selon quelques Auteurs, & selon d'autres à Castres, d'où est sortie sa famille, qui a produit plusieurs personnes illustres. Il eut pour pere Jean-Jacques Pellisson, Conseiller dans la même ville de Castres, lequel joignoit à une profonde science du Droit,

une probité digne des tems héroïques. Sa mere étoit fille & héritiere de François Fontanier, Secrétaire du Roi. Celle-ci, qui étoit demeurée veuve fort jeune, éleva ses enfans dans les principes de la réformation que leur Ayeul paternel avoit embrassée, lorsqu'il étoit en Allemagne. Elle aima tendrement *Paul* dont nous parlons, & sa prédilection alla jusqu'à le faire son héritier, au préjudice de *Georges* qui étoit l'aîné, & à qui elle ne laissa qu'une pension viagere.

Pellisson n'avoit que douze ans, lorsqu'il fut envoyé à

Montauban, pour y faire son cours de Philosophie. Ensuite il passa à Toulouse, où il étudia en Droit, & apprit ses exercices. Comme il étoit né avec beaucoup d'esprit, & d'heureuses dispositions pour les Lettres, il y fit des progrès éclatans & rapides. Il suivit d'abord le Barreau à Castres, & laissa bien tôt derriere lui tous ceux qui couroient dans la même carriere. Cependant, il fit plusieurs voyages à Paris, où le fixerent enfin les illustres amis qu'il s'y étoit faits.

Il prit en 1652. une Charge de Secrétaire du Roi; & s'attachant au Sceau, il y acquit

une grande connoiſſance des affaires du Conſeil. La même année, il lut à l'Académie Françoiſe l'Hiſtoire qu'il avoit faite de cette Compagnie ; & dès-lors elle lui deſtina la premiere place qui vaqueroit, & lui permit d'aſſiſter aux Aſſemblées, & d'y opiner comme Académicien : honneur privilégié, & qui par une clauſe expreſſe, ne peut plus être accordé, pour quelque conſidération que ce ſoit. Le remerciment qu'il en fit à l'Académie, juſtifia pleinement tout ce qu'elle venoit de faire pour lui.

M. Fouquet, alors Surintendant des Finances, crut de-

voir s'attacher un homme d'un aussi rare mérite que Pellisson. Il le fit son premier Commis en 1657. Dans ce nouvel emploi, bien-loin de négliger le culte des Muses, Pellisson conserva tout l'amour qu'il avoit pour elles, & composa différens Ouvrages qui lui mériterent, avec des Lettres de Conseiller d'Etat, la haute réputation dont il joüit encore. Il avoit eu trop de part à la confiance du Surintendant, pour n'en avoir point à sa disgrace; aussi fut-il arrêté & conduit à la Bastille en 1661. & il n'en sortit qu'environ cinq ans après. Il employa le tems

de sa captivité à lire les Peres, & la plûpart des Livres de controverse ; ce qui le disposa à entrer dans le sein de l'Eglise, comme il fit lorsqu'il eut recouvré sa liberté Il abjura donc le Calvinisme dans l'Eglise de St. Denys de la Chartre (*a*), entre les mains de Gilbert de Choiseul, Evêque de Comminges. Tous les ans il célébroit sa sortie de la Bastille par la délivrance de quelques prisonniers ; & son entrée dans l'Eglise Romaine par différentes œuvres de piété. Depuis ce tems, il consacra sa plume à la défense de la Religion qu'il avoit eu le

(*a*) selon M. Perrault, à Chartres.

bonheur d'embraſſer ; & à la compoſition de l'Hiſtoire du Roi qui l'avoit comblé de bienfaits. Il ne fut ingrat ni envers le Prince, dont il fit ce beau panégyrique que l'on a traduit en tant de Langues, ni envers la Religion, qu'il défendit par ſes Ecrits avec tant d'éloquence & tant de ſuccès. Il travailloit actuellement à un Traité ſur l'Euchariſtie, quand il fut ſurpris de la mort le 7. Février 1693. ſelon M. Perrault, ou dans le mois de May de la même année, ſi l'on en croit le Journal des Sçavans & le Mercure. Il ne reçut point les Sacre-

mens, non qu'il ait refusé de les recevoir, comme ses ennemis le publierent faussement; mais parceque la fluxion dont il étoit attaqué, le suffoqua avant que le Confesseur qu'il avoit mandé fût venu.

Lettre de M. de Meaux à Mademoiselle de Scudery.

La physionomie de Pellisson ne rendoit nul témoignage en sa faveur: il étoit même d'une laideur si peu commune, qu'une Dame ne put s'empêcher de lui dire, qu'il *abusoit de la permission que les hommes ont d'être laids*; cependant on lui passoit cette difformité à cause de son mérite, ou plutôt son mérite en arrêtoit l'impression. Il étoit désintéressé, constant

Vigneul Marvil.

Comment. sur Boileau.

La Bruyere.

dans ſes attachemens, fidéle à ſes amis, & généreux envers les Gens de Lettres. Le Févre de Saumur entr'autres, & Scarron reſſentirent les effets de ſa libéralité. Au-reſte, il poſſedoit les Langues Grecque, Latine, Eſpagnole & Italienne, & ce qui eſt très-rare dans un même ſujet, il ne fut pas moins excellent Critique qu'excellent Ecrivain.

Mademoiſelle de Scudery.

Il aima tendrement Sapho, & n'en fut pas moins aimé, comme il paroît par l'Epitaphe ſuivante, que dès l'an 1659. Menage lui avoit fait ſous le nom d'Achante.

Ici gît le fameux Achante,
L'honneur des Rivages François.
Il tiroit après lui les rochers & les bois
Par les sons amoureux de sa Lyre charmante,
Passant, ne pleure point son sort:
De l'illustre *Sapho*, que respecta l'envie,
Il fut aimé pendant sa vie;
Il en est plaint après sa mort.

Ses principaux Ouvrages sont: une Paraphrase du premier Livre des Institutes de Justinien, publiée en 1674.

L'Histoire de l'Académie Françoise, tant de fois réimprimée.

Son remerciment à la même Académie.

La Préface qui est à la tête des Oeuvres de Sarrasin.

Le Panégyrique du Roi, traduit en diverſes Langues.

Relation Latine de l'état de la Religion, publiée en 1682.

Courtes prieres pour réciter pendant la Meſſe.

Réfléxions ſur les différends de Religion, 4. vol. in 12.

Différentes Piéces d'Eloquence & de Poëſies, imprimées en divers Recueils, & dans le Procès de M. Fouquet.

HENRIETTE DE COLIGNY, ſi connuë ſous le nom de Comteſſe de la Suze, étoit fille de Gaſpard de Coligny, Seigneur de Châtillon, Maréchal de France, mort en 1646. Elle

épousa en premieres nôces par Contrat du 8. Août 1643. Thomas Hamilton, Comte de Hadington; & en secondes nôces, Gaspard de Champagne, Comte de la Suze, élevé comme elle dans les principes de la Réformation.

Hist. des Grands Offic.

Livrée successivement à ces deux Epoux, elle n'eut pour eux que de l'aversion & de l'horreur : soit qu'elle fût inconstante dans ses affections, ou qu'elle eut un penchant naturel pour la galanterie : dumoins est-il certain que ses Elegies ne respirent que la passion.

Quoiqu'il en soit, le Comte de la Suze devenu jaloux, prit

la résolution d'emmener son épouse dans une de ses Terres. Il n'en fallut pas davantage pour inspirer à celle-ci le dessein d'une séparation entiere. Pour y mieux réussir, elle abjura l'Hérésie le vingt Juillet 1653. ce qu'elle fit, dit la Reine de Suede, afin *de ne se trouver avec son mari, ni dans ce monde, ni dans l'autre.* Elle conçut encore le dessein de rompre son mariage; & pour avoir le consentement de M. de la Suze, elle lui fit offrir vingt cinq mille écus. La somme fut acceptée, & le mariage cassé par Arrêt du Parlement, après plusieurs Jugemens ren-

dus en différens Tribunaux. On dit alors que l'Ami qui s'étoit mêlé de cette affaire, avoit fait perdre à Madame de la Suze cinquante mille écus; parceque nonseulement elle auroit conservé les vingt cinq mille qu'elle avoit donnez à son mari; mais que son mari lui en auroit donné vingt cinq mille autres pour se défaire d'elle. Elle mourut à Paris le 10. Mars 1673. & fut enterrée dans l'Eglise de Saint Paul.

Malheureuse en amour, elle a dû tourner du côté de l'Elégie, ainsi qu'elle a fait, le talent qu'elle avoit reçu pour la Poësie. Si par ce même talent

elle effaça la réputation de Sapho, comme l'assure Maurier dans ses Mémoires, il faut avoüer que Sapho l'emporte infiniment sur elle par le tour & par la beauté du vers. Quoique née *avec un génie si puissant pour la Poësie*, Madame de la Suze ne pût jamais *enchaîner* la rime. Elle digeroit ses pensées, elle les exprimoit poëtiquement; mais pour les rimer, il falloit qu'elle employât un secours étranger. Elle s'adressa donc tantôt à M. de Monplaisir, l'objet de plusieurs de ses Elégies, & tantôt à M. de Subligny, à qui on attribuë la vie de Henriette Silvie de Moliere.

Page 281.

Dans Clelie, Hésiode endormi sur le Parnasse voit les Muses en songe, & Calliope lui montre les Poëtes qui naîtront dans la suite des temps. „ Regarde, lui dit Calliope, en „ parlant de la Comtesse de la „ Suze, regarde cette femme „ qui t'apparoît. Elle a, comme „ tu vois la taille de Pallas; & sa „ beauté a je ne ne sçai quoi de „ doux, de languissant & de „ passionné, qui ressemble as„ sez à cet air charmant que „ les Peintres donnent à Venus. Part. 4. tome 2.

„ Cette illustre personne se„ ra d'une si grande naissance, „ qu'elle ne verra presque que „ les maisons Royales au-dessus

„ de la ſienne ; mais pour ne
„ te parler que d'elle, ſçache
„ quelle naîtra encore avec
„ plus d'eſprit que de beauté,
„ quoiqu'elle doive, comme
„ tu vois poſſeder mille char-
„ mes. Elle aura même une
„ bonté généreuſe qui la ren-
„ dra digne de toutes les loüan-
„ ges : ſans te parler de tant
„ d'autres admirables qualitez
„ que le Ciel lui prodiguera ;
„ apprens ſeulement qu'elle
„ fera des Elégies ſi belles, ſi
„ pleines de paſſion, & ſi pré-
„ ciſément du caractere qu'el-
„ les doivent avoir pour être
„ parfaites, qu'elle ſurpaſſera
„ tous ceux qui l'auront précé-

„ dée, & tous ceux qui la vou-
„ dront ſuivre.

Cette partie de la prédiction qui lui promet tant de loüanges, a eu ſon entier accompliſſement. On peut dire que jamais perſonne ne fut plus loüée que la Comteſſe de la Suze. C'étoit, diſent ſes Panégyriſtes, c'étoit l'Amour même qui lui avoit appris à écrire avec tendreſſe : ſeule elle avoit tout l'eſprit des neuf doctes Sœurs. Ses vers étoient les délices du Louvre, & la gloire du Parnaſſe ; & rien que le tems ſeulement ne la faiſoit aller après Sapho. Je défierois, dit *Gueret*, dans ſa Carte de la Stances de Charleval.

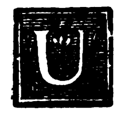
Cour, je défierois le Dieu des vers, d'entendre mieux qu'elle la galanterie ; *il pouvoit aussi défier la Déesse de Cithere*, si je ne sçavois parfaitement qu'ils sont aussi galans l'un que l'autre ; mais j'ose dire à la honte du Dieu d'Amour, qu'il a fait moins de conquêtes illustres avec ses fléches, qu'elle en a fait jusqu'ici avec ses vers.

Enfin c'est pour elle que furent faits ces quatre vers attribuez à M. de Fieubet.

Quæ Dea sublimi rapitur per inania curru ?
An Juno ? an Pallas ? num Venus ipsa venit ?
Si genus inspicias, Juno ; si scripta, Minerva ;
Si spectes oculos, Mater Amoris erit.



IMITATION
DU
PASTOR FIDO.



NIQUE sujet de ma flâme ;
Mirtil si tu pouvois sçavoir
Ce qui se passe dans mon ame,
Sans doute onte verroit avoir
Pour cette Amarillis, que tu nomme cruelle,
Cette même pitié que tu demandes d'elle.

Quoique tous deux Amans, quoique tous deux aimez,
Et d'un même feu consumez,
De notre amour pourtant le malheur est extrême :
Car enfin, aimable Berger,
De quoi me sert-il que je t'aime
Si je ne te puis soulager ?
Ou de quoi me sert-il qu'un Amant si fidelle
Brûle aujourd'hui pour moi d'une flâme si belle ?
Destin pour nous trop rigoureux,
Par quel ordre injuste & barbare,
Faut-il que le Ciel nous sépare,

Si l'amour nous unit tous deux des mêmes nœuds ?
Ou, par quel étrange caprice
Faut-il que le Ciel nous unisse,
Si l'amour, plus puissant, nous sépare tous deux ?
Que votre bonheur est extrême,
Cruels Lions, sauvages Ours,
Vous qui n'avez dans vos amours
D'autre régle que l'amour même !
Que j'envie un semblable sort,
Et que nous sommes malheureuses,
Nous de qui les loix rigoureuses
Punissent l'amour par la mort !

Si l'instinct & la loi, par des effets contraires,
Ont également attaché,
L'un, tant de douceur au péché,
L'autre des peines si severes :
Sans doute, ou la nature est imparfaite en soi,
Qui nous donne un penchant que condamne la loi,
Ou la loi doit passer pour une loi trop dure,
Qui condamne un penchant que donne la nature.

Mais que l'on aime peu quand on craint de mourir !
Mirtille, plût au Ciel qu'une mort inhumaine,
Fût du péché la seule peine,
Je ferois gloire d'y courir.

Seule régle des belles ames,
Et le premier Dieu de mon cœur,
Honneur, voi que je fais à ta sainte rigueur
Un sacrifice de ta flâme.
Et toi, cher & parfait Amant,
Pardonne à cette malheureuse,
Qui te maltraite apparemment;
Mais qui t'aime effectivement,
Et qui doit être rigoureuse
Par nécessité seulement.

Ha! si tu veux tirer vengeance
De tes feux mal récompensez,
Sçache que ma propre souffrance
Me punit & te venge assez:
Car enfin, s'il est véritable
Que tu sois mon ame & mon cœur,
Comme tu l'es; quelque rigueur
Qu'exerce contre toi le Ciel impitoyable,
Toutes les fois que tes douleurs
Te font ou soupirer ou répandre des pleurs,
Ces pleurs que tu répans, c'est mon sang que tu verses:
Par ces cruels soupirs qui te sortent du sein,
C'est mon propre sein que tu perces;
Et ces peines enfin, ces cruautés diverses,
Que l'amour & le sort te font souffrir pour moi,
Je les ressens encor plus vivement que toi.

PREMIERE ELEGIE.

TRISTESSE, ennui, chagrin, langueur, mélancolie,
Troublerez-vous toujours le repos de ma vie?
A toute heure, en tous lieux, sentirai-je vos coups,
Et ne pourrai-je pas être un moment sans vous?
Je viens dans ces déserts chercher la solitude,
Où seule, loin du bruit & de la multitude,
Je puisse en liberté dire mes sentimens.
Déserts, soyez témoins des peines que je sens:
L'esprit tout agité de nouvelles alarmes,
Je viens ici cacher mes soupirs & mes larmes;
Comme aux seuls confidens de toute ma douleur,
Je viens vous découvrir les secrets de mon cœur:
Le chagrin me dévore, & mon ame abatuë
Sans force & sans secours, céde au coup qui la tuë:
Je souffre sans sçavoir ce qui me fait souffrir,
Je cherche, mais en vain, les moyens de guérir.
Hélas! tout m'est fatal, tout fait mon infortune,
Tout ce qui me plaisoit, aujourd'hui m'importune

Mon

Mon esprit accablé sous de rudes combats,
Considére sa peine, & ne la comprend pas.
De mes yeux languissans un éloquent silence,
En dépit de moi-même, explique ma souffrance;
Je n'ai point de repos ni la nuit, ni le jour.
Hélas! d'où vient mon mal? N'est-ce point de l'amour?
Je ne puis voir Tirsis que je ne sois émuë,
Je rougis de paroître interdite à sa vuë;
En sa mine, en son air, en chacun de ses traits,
Je trouve des appas inconnus & secrets.
Le feu de ses regards par qui son cœur s'explique,
Etincelle de joye, & me la communique:
Quand je ne le vois plus, ô Dieu! quel changement!
Il étoit mon plaisir, il devient mon tourment.
Dans le trouble fâcheux que l'absence me cause,
Ma raison incertaine à soi même s'oppose:
L'objet que j'ai laissé, ne me sçauroit laisser,
Tous les autres objets ne le peuvent chasser.
Incessamment, Tirsis occupe ma pensée:
Sans le voir je le vois, & mon ame blessée
Se trace nuit & jour ce phantôme plaisant,
Quoique loin de mes yeux, il m'est toujours présent:
Un transport tout de flâme éclate en son visage,

Sa Majesté me plaît, & sa douceur m'engage,
Et ce, je ne sçai quoi, qu'on ne peut exprimer,
M'a plus de mille fois conseillé de l'aimer.
Je suis cette belle ombre ; & je veux m'en défendre,
Mais par-tout je la vois, par-tout je crois l'entendre.
Trop aimable Tirsis, pourquoi mal-à-propos
Etaler tant d'appas, & troubler mon repos ?
Veux-tu vaincre mon cœur autrefois invincible ?
Veux-tu rendre mon cœur à tes larmes sensible ?
Mais, que dis-je, peut-être en es-tu Possesseur,
Peut-être est-il vaincu, peut-être es-tu vainqueur.
Hélas ! je n'en sçai rien, j'ignore ma défaite,
Peut-être en ce moment ta victoire est parfaite.
Vous vous êtes, mon cœur, révolté contre moi,
Et vous m'abandonnez pour suivre une autre loi :
Vous cédez aux ardeurs d'une flâme inconnuë.
Rigoureuse fierté, qu'êtes-vous devenuë ?
Que deviens-je, moi-même, & quel est le pouvoir
Qui me force à sortir des régles du devoir ?

Quoi !

Quoi ! ceder à l'amour ? Quoi ! manquer de courage ?
Quitter ma liberté pour un rude esclavage ?
Souffrir qu'un fier tyran, sans avoir combattu,
Triomphe malgré moi de toute ma vertu ?
Non, je me veux défendre & soûtenir ma gloire,
Des mains de mon Vainqueur arracher la victoire ;
La raison & l'honneur me l'ordonnent ainsi,
Tout le veut, je le dois, & je le veux aussi.
Mais, que dis-je ? ô grands Dieux ! je parle en insensée :
Foibles raisonnemens, sortez de ma pensée,
Ma flâme vous dément, & mon cœur aujourd'hui
Se soumet à l'amour, & ne connoît que lui.
Helas ! qu'il est changé, je le cherche en lui-même,
Mon cœur n'est plus mon cœur, il suit l'objet qu'il aime ;
Pour lui seul il respire, il consent à ses vœux,
Il soupire, il languit, il brûle de ses feux :
J'en rougis de dépit, ma vertu s'en offense.
Quoi ! toute ma raison se trouve sans puissance ?
Quoi ! ma noble fierté s'est soumise à son tour ?
Il falloit ou mourir, ou surmonter l'amour :
Il falloit constamment combattre pour ma gloire,

Remporter sur soi-même une illustre victoire,
Etouffer cette ardeur dont mon cœur est épris,
Et pour tout dire enfin, résister à Tirsis.
Résister à Tirsis! Mais, Dieux! est-il possible?
Pourrois-je vivre, hélas! à ses vœux insensible?
Ah! cela ne se peut, il n'y faut plus penser,
L'amour qu'il a pour moi, ne sçauroit m'offenser;
Il m'aime avec respect, & je puis, sans foiblesse,
Ecouter ses soupirs, répondre à sa tendresse;
Il sçait que la vertu peut engager mon cœur,
Il sçait l'art de fléchir ma sévere rigueur,
Et ménage avec soin ce moment favorable
Qui le peut faire aimer autant qu'il est aimable.
Que ses charmes sont grands! Que son transport est doux,
Quand il dit, je vous aime, & je n'aime que vous!
A ces mots il soupire, & ses yeux pleins de flâme
Brûlent du feu secret qui brûle dans son ame:
Ils sont passionnez, ils ont de la douceur,
Leurs regards, où l'on voit la joye & la langueur,
Me disent, sans parler, qu'il craint & qu'il espére.

D'un

D'un visage trop fier, & d'un air trop sévere
Je voulois éviter ce charmant entretien,
Et feignois d'ignorer ce que je sçavois bien.
Ne parlez plus, Tirsis, de peine & de martyre,
Espérez, je vous aime, enfin je l'ose dire;
Je reçois votre cœur, je reçois vos soupirs:
Unissons notre flâme, unissons nos desirs,
Contentons notre ardeur, laissons parler l'envie,
Jouïssons des plaisirs les plus doux de la vie;
Et pour me rendre heureuse & pour vous rendre heureux,
Aimons-nous, aimons-nous, & cherissons nos feux.
Tu l'emportes, Amour, je cede à ta puissance,
Assez & trop long-temps je t'ai fait résistance,
Par ta force invincible, & tes attraits puissans,
Tu maîtrises enfin ma raison & mes sens.
Je fléchis sous les loix de ton aimable empire.
Puis qu'aimer est enfin tout ce que je désire,
Viens triompher, amour, de mon cœur & de moi,
Esprit, honneur, vertu, tout se soumet à toi.



II. ELEGIE.

Enfin, cher Climadis, l'amour vous importune;
Vous suivez le parti de l'aveugle fortune:
Les exemples fameux des révolutions
Qu'elle fait éprouver à tant de Nations,
Des Trônes renversez, des familles éteintes,
Qui troublent l'Univers par leurs trop justes plaintes;
La foule des Héros qu'elle traîne au cercueil,
N'ont pû vous garantir de ce superbe écueil:
Pour elle vous quittez notre innocente vie,
Qui de tant de douceurs avoit été suivie:
Pour elle vous quittez cet aimable séjour,
Où régnent pour jamais l'innocence & l'amour.
Le desir des grandeurs étouffe votre flâme,
La Cour, & ses appas me chassent de votre ame,
Ma Cabane n'est plus digne de vous loger,
Vous êtes Courtisan, & n'êtes plus Berger.
Hé bien, cher Clidamis, suivez votre génie,
Acquerez, s'il se peut, une gloire infinie,
J'y consens, j'y consens, mes amoureux soupirs
Ne troubleront jamais vos somptueux plaisirs.
Qu'un éternel oubli soit le prix de mes peines,

Renoncez

Renoncez à mon cœur pour des charmes vaines,
A de lâches devoirs sacrifiez des jours,
Dont les mains de l'amour doivent filer le cours:
Malgré tant de sermens, soyez traître & parjure,
Je souffrirai mes maux sans plainte & sans murmure.
C'est un foible secours que des emportemens,
Et vous serez puni par vos propres tourmens.
Pour moi dans un désert, exempte de naufrage,
Je vous contemplerai dans le fort de l'orage,
Et peut-être qu'un jour, de ce tranquille port
Je vous verrai l'objet des caprices du sort.
De-là, je vous verrai sur la mouvante rouë,
Tantôt au firmament, & tantôt dans la bouë.
L'aveugle Déïté, dont vous suivez le char,
Seme indifféremment ses faveurs au hazard:
Son inconstante humeur ne peut-être arrêtée;
Je la connois, Berger, pour vous je l'ai quittée.
Je sçai quels sont les biens dont elle peut combler,
Et que c'est dans ses bras que l'on doit plus trembler.
Quand aprés cent projets renversez par ses fuites,

Vous ſerez rebuté de vos vaines pourſuites,
Et que vous trouverez que cent malheurs nouveaux,
Seront l'unique fruit de tous vos longs travaux :
Peut-être, Climadis, que mon triſte hermitage
Ne vous paroîtra plus un ſi méchant partage.
Vous trouverez alors, que nos prez & nos bois
Sont un plus doux ſéjour que le Louvre des Rois ;
Et rappellant enfin dedans notre mémoire,
De nos plaiſirs paſſez la bienheureuſe hiſtoire.
Je ne ſçai ſi l'éclat dont vos yeux ſont déçus,
Pourra vous conſoler de les avoir perdus.
Dans nos charmans hameaux, les lambris ſont des hêtres,
On y vit ſans Sujets, mais on y vit ſans Maîtres :
C'eſt l'azile des biens qu'on bannit de la Cour,
Et c'eſt de plus, Berger, le ſéjour de l'amour.
Oüi, vous quittez ce Dieu, quittant la ſolitude,
Il ne vous ſuivra pas dedans la multitude ;
Malgré tous vos attraits, en vain vous l'eſpérez,
La fortune & l'amour ont leurs droits ſéparez,
Où l'une veut régner, il faut que l'autre cede :
Hé,

Hé, qu'elle est donc, hélas! l'ardeur qui vous
possede ?
Pourquoi vouloir quitter ce Maître si charmant,
Qui vous rendit heureux aussi-tôt comme Amant ?
Ah! revenez à moi, songez que je vous aime,
Ou plûtôt, Climadis, revenez à vous même;
De votre propre cœur écoutez mieux la voix,
Consultez-le Berger, pour la derniere fois.
Son amoureuse ardeur étoit trop peu commune,
Pour ceder aux appas de l'aveugle fortune:
Il est né pour avoir un plus illustre appui,
Et le destin n'a point d'esclaves tels que lui.

JOUISSANCE.

SONNET.

AUJOURD'HUI dans tes bras j'ai demeuré pâmée,
Aujourd'hui, cher Tirsis, ton amoureuse ardeur
Triomphe impunément de toute ma pudeur,
Et je cede aux transports dont mon ame est charmée.

Ta

Ta flâme & ton respect m'ont enfin désarmée ;
Dans nos embrassemens je mets tout mon bonheur,
Et je ne connois plus de vertu ni d'honneur,
Puisque j'aime Tirsis, & que j'en suis aimée.

O vous ! foibles esprits, qui ne connoissez pas
Les plaisirs les plus doux que l'on goûte ici-bas,
Apprenez les transports dont mon ame est ravie.

Une douce langueur m'ôte le sentiment,
Je meurs entre les bras de mon fidéle Amant,
Et c'est dans cette mort que je trouve la vie.

III. ELEGIE.

SUR UNE JALOUSIE.

PENSERS où l'on se plaît, espérances flatteuses,
Douces émotions, langueurs délicieuses,
Désirables transports, agréables soupirs
Où l'ame s'abandonne avec tant de plaisirs ;
Qu'êtes-vous devenus, charmes incomparables ?
Comme vous étiez grands, que n'étiez-vous durables !

Belle & secrette paix d'un Amant bienheureux,
Ne reviendrez-vous plus dans mon cœur amoureux?
Le Dieu qui vous fit naître est toûjours dans mon ame;
Mais s'il la brûle encore de sa premiere flâme,
Je ne l'y ressens plus par ces beaux mouvemens,
Qui l'élevoient sans cesse à des ravissemens.
Hélas! qu'il est changé, le cruel que j'adore,
Son feu qui m'animoit, à présent me dévore:
Aussi je n'offre plus sur ces fameux Autels,
Que des larmes de sang & des soupirs mortels;
Il n'a plus les attraits qu'il avoit de coûtume,
Et toute sa douceur se change en amertume;
Puisqu'il me persécute & la nuit & le jour,
Puisqu'il n'a plus d'appas, amour n'est plus amour.
Ce Dieu doux & charmant qui fit toute ma joye,
Devient un fier Démon à qui je suis en proye;
Et bien que sa rigueur m'accable de malheurs,
Je cheris tout de lui jusques à mes douleurs.
Mon cœur devroit sortir d'un si rude esclavage,
Mais ce foible captif n'en a pas le courage:
S'il songe à s'affranchir, il sent qu'il ne le peut;
Il combat, il se rend; & ne sçait ce qu'il veut.
Ne vous irritez pas du tourment qui me presse,
J'en

J'en accuse mon Dieu, sans blâmer ma
Déesse,
Quoiqu'on tienne partout, objet brillant &
doux,
Que se plaindre de lui, c'est se plaindre de
vous :
Mais je ne puis vous faire une si grande offense,
Bien qu'avec lui vos yeux semblent d'intelli-
gence.
Non, je ne vous veux point reprocher mon
ennui,
Mais je m'adresse à vous pour me plaindre de
lui :
Ecoutez, belle Iris, la rigueur, l'injustice,
L'étrange cruauté, la gêne & le supplice,
Qu'exerce dessus moi ce jeune impérieux,
Et faites, s'il se peut, qu'il me traite un peu
mieux.
Il me fait ressentir les cruelles atteintes
De ce qu'ont de fâcheux les soupçons & les
craintes :
Il glisse dans mon cœur un horrible serpent
Dont le venin fatal dans le cœur se répand,
Traverse le repos & des sens & de l'ame,
Il y porte la glace au milieu de la flâme,
Et leur antipathie y cause des combats
Qui font languir ma vie, & ne l'achevent pas :
Par des fantômes vains qu'il me forme sans
cesse,

Il trouble ma raison, alarme ma tendresse;
Enfin ce fier vainqueur, après m'avoir soumis,
M'expose à la fureur de tous mes ennemis.
Je devois vous cacher ce qu'il a de sévere,
Par l'intérêt que j'ai qu'il puisse un jour vous plaire;
Vous celer ses défauts, & parler seulement
De ce qu'il a de doux, d'aimable & de charmant:
Mais déja mon silence, ô beauté que j'admire!
Vous en a plus appris que je ne sçaurois dire:
Vous m'avez vû cent fois languissant & rêveur,
Pâle, triste, chagrin, & de bizarre humeur,
Observer vos regards, votre air, votre langage,
Et ne rien expliquer qu'à mon désavantage,
Sans mouvement, sans voix, ne faisant qu'écouter,
Mécontent près de vous, sans pouvoir vous quitter,
Faisant le satisfait au fort de ma tristesse,
Le désintéressé lorsque tout m'intéresse;
Et feignant bien souvent avoir de la froideur,
Au moment que je brûle avecque plus d'ardeur.

Sont-ce pas les effets d'une douleur mortelle?
Devinez, belle Iris, comment cela s'appelle?
Sans doute vous direz que c'est être jaloux.

Il est vrai, je le suis ; mais ce n'est pas de vous,
Ne vous en fâchez pas, trop aimable inhumaine,
Non ; ce n'est pas de vous, ce n'est que de ma peine :
Je sçai que vos captifs n'ont ni trêve, ni paix,
Que vous faites souffrir, & ne souffrez jamais :
Vos regards sont mortels, leurs coups sont redoutables,
En faisant des Amans, ils font des misérables :
Je ne suis point jaloux du bien de mes Rivaux,
Mais je ne puis souffrir qu'ils ressentent mes maux.
Je ne veux point qu'on m'aide à supporter mes chaînes ;
Leur mal accroît mon mal, & leur gênes mes gênes.
Hélas ! c'est bien assez de souffrir mon ennui,
Sans être tourmenté par les malheurs d'autrui.
Beaux yeux de mon Iris, vives sources de flâme,
Ne portez plus vos feux ailleurs que dans mon ame,
Je consens de languir sous vôtre dure loi,
Mais ne faites de mal à personne qu'à moi.
Ah ! si pour l'intérêt & l'honneur de vos charmes,
Il faut que vos Autels soient arrosez de larmes ;
S'il

S'il leur faut des reſpects, des ſoupirs & des
vœux,
Si vous prenez plaiſir que l'on ſouffre pour
eux,
Je vous ſatisferai beaux yeux; car il me ſem-
ble,
Que ſeul j'endure aſſez pour tout le monde en-
ſemble.
Je ſuis marri de voir que d'autres moins tou-
chez,
A voſtre divin Char veüillent eſtre attachez;
Les uns ſont travaillez du deſir de la gloire
De voir graver leur nom au Temple de Mé-
moire;
D'autres pour des tréſors ont un aveugle
amour,
Et d'autres aux neuf Sœurs font une aveugle
Cour;
Je laiſſe à qui voudra cette peine importune,
Je mépriſe grandeurs, & richeſſe & fortune,
Et ne veux, belle Iris, que diſputer à tous
L'honneur de ſoupirer & de mourir pour vous.

M. la C. de la Suze.

IV. ELEGIE.

BELLE & ſage Daphné, merveille de nos
jours,

Que

Que toutes les vertus accompagnent toujours,
Et qui connois si bien leurs graces naturelles,
Que tu ne prens jamais leurs phantômes pour elles!
Illustre & chere amie, à qui dans mes malheurs,
J'ai toujours découvert mes secrettes douleurs:
Qui sçais ce qu'un mortel doit désirer ou craindre,
Et qui ne blâmes pas ce qu'on ne doit que plaindre:
Ecoute mes ennuis, soulages-en le faix,
J'ai bien plus à te dire aujourd'hui que jamais;
Et tes prudens conseils tant de fois salutaires,
Ne me sçauroient jamais être plus nécessaires:
Défends ma liberté, ma Daphné, je combats
Un Dieu dont j'ai souvent méprisé les appas,
Qui lassé de me voir insensible à ses charmes,
A pris pour m'asservir ses plus puissantes armes.
Ha! que je l'appréhende avecque tant d'attraits;
C'est le jeune Tirsis qui lui fournit des traits;
Tirsis en qui reluit tout ce qui rend aimable;
Tirsis de tous les cœurs le charme inévitable;
Et dont le Ciel prodigue à verser ses trésors,
Ne forma que trop bien & l'esprit & le corps.
Ce mérite pourtant dont la force est si douce,

N'est

N'est pas le seul sujet des soupirs que je pousse,
Avec ses qualités je l'aurois estimé;
Mais je n'aimerois pas, s'il ne m'avoit aimé.
Pour tout autre que lui je serois insensible,
Lui seul pouvoit m'ôter le titre d'invincible,
Et je n'avois pas crû l'amour contagieux,
Lorsque, sans y penser, je le vis dans ses yeux.
D'un péril si charmant mon ame fut surprise,
Et dès ce premier jour craignit pour sa franchise;
Mon courage orgueilleux alors se démentit,
Et mon cœur soupira des maux qu'il pressentit.
Il a par mille efforts tâché de se défendre,
Mais je sens bien qu'enfin il est prêt à se rendre;
Et ma foible raison dans ce mortel danger,
Se trahit elle-même, & sert à m'engager.
Si mon repos t'est cher, si ma gloire t'est chere,
En l'état où je suis, dis-moi que dois-je faire?
Quand je verrai Tirsis plus fort que mon devoir,
Me faudra-t-il résoudre à cesser de le voir?
Et par une fierté dont le penser me tuë,
Dois-je priver mes yeux d'une si chere vûë?
Mais, Daphné.....
Je ne puis, ni ne veux l'arracher de mon cœur.

Hélas!

Hélas ! en tous endroits tu sçauras que sans cesse
Cet aimable garçon me tourmente & me presse,
Cent témoins diligens à servir mes désirs,
A toute heure, en tous lieux, m'apportent ses soupirs,
M'expliquent ses désirs, ses transports & ses craintes,
Et d'un air languissant me redisent ses plaintes;
Enfin, il suit partout la trace de mes pas,
Et je le trouve même où je ne le vois pas.
Quand il vouloit encor disposer de mon ame,
Souvent dans le désir de surmonter ma flâme,
J'évitois ses regards, comme un charme fatal;
Car on m'avoit bien dit qu'Amour étoit un mal;
Mais, aimable Daphné, j'avois beau m'en défendre,
Ces subtils enchanteurs sçavoient bien me surprendre;
Et c'est ainsi qu'Amour renversant mes projets,
Va réduire mon cœur au rang de ses Sujets.
Dans un si triste état qui me rend incertaine,
Ha ! que j'ai dit de fois en rêvant à ma peine :
Désirable repos, aimable liberté,
Unique fondement de ma félicité,
Sans qui l'on ne vit pas, pour qui chacun soupire;
Faut-il

Faut-il donc qu'un Tyran usurpe votre empire,
Qu'il me fasse oublier les charmes les plus
doux,
Et que les seuls tourmens me plaisent plus que
vous ?
Faut-il que je m'expose à ces esprits séveres,
Qui ne connoissent pas les amoureux mysteres,
Et répandent sur tout leur venin dangereux,
Et ne sçauroient souffrir ce qu'on n'a pas pour
eux ?
Et qui pis est, disois-je, hélas ! si je m'engage;
Peut-être un jour Tirsis infidelle & volage
Fera dedans mon cœur naître autant de soupirs
Que j'aurai pris de peine à flatter ses désirs.
On sçait de cent beautés les tristes avantures,
Et l'Empire amoureux est rempli de poignu-
res.
Voilà ce que j'oppose à ses plus doux poisons;
Mais l'amour est plus fort que toutes les rai-
sons:
Le destin veut que j'aime, il faut le satisfaire,
Je ne résiste plus, las ! que pourrai-je faire ?
Ces Maîtres des mortels, les Dieux lui cédent
bien,
Tes conseils seroient vains, Daphné, ne me dis
rien;
Laisse-moi soupirer, ma peine est sans remède,
Mon cœur est trop charmé du feu qui le pos-
séde.

Une

Une douce langueur occupe mes esprits,
Et perdant tout espoir, ma Daphné, je t'écris,
Non pour chercher la fin de mon malheur extrême,
Mais pour me satisfaire, en te disant que j'aime.
Si tu blâmois un mal où tu vois tant d'appas,
Plains une malheureuse, & ne l'accuse pas.

M. la C. de la Suze.

V. ELEGIE.

JE viens, cruelle Iris, les yeux baignés de larmes,
Me jetter à vos pieds & vous rendre les armes :
Je viens malgré les maux que j'ai déja soufferts,
Rentrer dans vos prisons, me remettre en vos fers,
Endurer les rigueurs de mon premier martyre,
Suivre vos dures loix, mourir sous votre empire,
Et vous faire paroître un cuisant repentir
D'avoir insolemment essayé d'en sortir.
Lorsque de vos beaux yeux la prompte & vive flâme,
En passant dans les miens vint embraser mon ame;

Et

Et que mon cœur épris de leur vive clarté,
Leur offrit en tribut sa chere liberté,
Leur extrême douceur qui promet & qui flatte,
Qui semble incompatible avec une ame ingrate,
Et qui sçait allumer tant d'aimables desirs,
Me parut en secret approuver mes soupirs.
Je crus que leurs regards me seroient favorables;
Je crus que quelque jour, ces beaux yeux adorables,
Voyant mon triste cœur tout percé de leurs traits,
Prendroient quelque pitié des maux qu'ils auroient faits:
Mais, hélas! quand j'osai vous déclarer ma peine,
Je connus à quel point vous étiez inhumaine,
Et vis que votre cœur enflâmé de courroux,
N'étoit pas moins cruel que vos yeux étoient doux.
J'eus beau vous protester qu'avecque violence,
Mon cœur m'avoit forcé de rompre le silence,
Et que des mêmes feux dont il m'avoit brûlé,
Il m'auroit fait mourir, si je n'eusse parlé.
Rien ne put appaiser votre injuste colére;
Et depuis le moment que je sçus vous déplaire,
Je ne fais que gémir, que répandre des pleurs,

Et nourrir en mon ſein d'inutiles douleurs.
Je languiſſois ainſi loin de toute eſpérance,
Et ployois ſous le faix de la perſévérance;
Quand un lâche dépit voulut me ſecourir,
Et faillit de me perdre au lieu de me guérir:
Ce noir fils du chagrin & de l'impatience,
Etala les ennuis de ma longue ſouffrance,
Et l'incroyable excès de votre cruauté;
Fit voir imprudemment à mon cœur irrité,
Tous les autres Amans au milieu des délices,
Et me figura ſeul accablé de ſupplices:
Il me fit remarquer mille & mille Bergers
D'un mérite commun, inconſtans & légers,
Qui par un ſimple aveu de flâmes menſongeres,
Avoient gagné les cœurs de leurs jeunes Bergeres,
Et qui ne trouvant plus d'obſtacle à leurs deſirs,
Couloient leur douce vie au milieu des plaiſirs.
L'indiſcret pourſuivit ſon cruel ſtratagême,
Et me fit auſſi-tôt réfléchir ſur moi-même,
Où ne voyant qu'amour & que ſincerité,
Que reſpect, que tendreſſe & que fidélité,
Qui de vous, belle Iris, pour toute récompenſe,
N'ont eu que du mépris & de l'indifference,
Il me fit avoüer qu'entre les amoureux,
J'étois le plus fidéle & le plus malheureux:

Me

Me reprochant alors d'avoir peu de courage,
De souffrir si long-tems un si sensible outrage:
Romps ces indignes fers, me dit cet emporté,
Et reprend pour jamais ta douce liberté.
Que désormais l'amour cesse d'être ton maître,
Puisque l'amour enfin n'est qu'un fourbe & qu'un traître,
Qui t'ayant par surprise engagé sous sa loi,
Rit de ton esclavage, & te manque de foi.
Pour secoüer son joug & braver sa puissance,
Il ne faut que d'Iris éviter la présence,
Elle est toute sa force, & cet audacieux,
N'est puissant que des traits qu'il prend dans ses beaux yeux:
Fuis les charmans appas dont ton ame est ravie,
Assure en t'éloignant le repos de ta vie,
Et sçache que l'oubli suivi d'un tel mépris,
Te vangera bien-tôt de l'Amour & d'Iris.
Cet injuste dessein me parut légitime,
Et voilà, belle Iris, où commence mon crime.
J'écoutai tellement le discours suborneur,
Dont le dépit rebelle empoisonnoit mon cœur:
Je voulus vous quitter pour éteindre ma flâme,
Et le traître à tel point sçut aveugler mon ame,
Que je crus, loin de vous, trouver quelques appas,

Et pouvoir vivre heureux où vous ne ſeriez
pas.
Ainſi donc pour guérir de mon ardeur cruelle,
Je me laiſſai conduire à ce guide infidelle:
Et d'un viſage triſte abandonnant ces lieux,
Je tâche à divertir mon ame par les yeux.
Du bel aſtre du jour la belle Avant-Couriere,
Ouvroit de l'Orient la pompeuſe carriere,
Et ſur un char d'opale entouré de rubis,
Faiſoit éclater l'or de ſes riches habits,
Quand d'un pas incertain ſuivant ma rêverie,
Je me vis au milieu d'une longue prairie,
Où brilloient à l'envi mille petites fleurs
Qui formoient un tapis de diverſes couleurs:
Un ruiſſeau s'égayant à la clarté nouvelle,
Promenoit à l'entour ſon onde claire & belle,
Enrichiſſoit de joncs le rivage humecté,
Et ſembloit en ſon cours un ſerpent argenté,
Qui montrant au ſoleil ſes écailles ſuperbes,
A replis ondoyans ſe gliſſoit ſur les herbes.
Mille oiſeaux de plumage & de voix différens,
Sur les rameaux fleuris des buiſſons odorans,
Faiſant un doux concert de leurs divers rama-
ges,
Saluoient la lumiere & lui rendoient homma-
ges.
Mais helas! ces objets à mes yeux préſentez,
Bien-loin, aimable Iris, d'effacer vos beau-
tez,
Vinrent

Vinrent par leurs attraits en rafraîchir l'idée,
Que malgré le dépit, mon ame avoit gardée.
Bien-loin de rencontrer en ce charmant séjour
Un azile à couvert des forces de l'amour,
Je ne connus que trop, admirant sa puissance,
Que j'étois en des lieux de son obéïssance:
Partout où je jettois mes timides regards,
Le cruel à mes yeux s'offroit de toutes parts,
Sur la molle prairie où Flore se retire,
Tantôt il se joüoit avecque le Zéphire,
Tantôt près des oiseaux il venoit s'arrêter,
Conduisoit leur musique & les faisoit chanter,
Tantôt agenoüillé sur les rives de l'onde,
Il aiguisoit ses traits vainqueurs de tout le monde:
Fuyons, criai je alors, & nous sauvons ailleurs,
L'amour est dans ces prez, l'amour est dans ces fleurs.
Sur un mont sourcilleux & presque inaccessible,
Par les rudes sentiers d'une route pénible,
Fuyant de ces beaux lieux les dangereux appas,
Toûjours triste & chagrin je conduisois mes pas.
Au sommet de ce mont, un bois épais & sombre,
Sous de rameaux touffus cachoit le frais & l'ombre,

Qui redoutant les traits du Dieu de la clarté,
Dans cet azile obscur trouvoient leur sûreté,
La mousse parfumée, & les herbes champêtres
Qui croissoient à l'entour des chênes & des hêtres,
Semblant en reverer la superbe grandeur
Exhaloient à l'envi leur agréable odeur.
Au travers des haliers & des vertes fougeres,
Erroient les Daims peureux & les Biches legeres,
Qui rentroient aussi-tôt dans le bois le plus noir,
Et que l'œil incertain ne faisoit qu'entrevoir.
Je voulus m'arrêter, pressé de lassitude,
Et goûter le repos dans cette solitude:
Mais helas! je connus que pour les amoureux,
Encor plus que les prez, les bois sont dangereux,
Que l'ombre & le silence enflâment leur blessure,
Et que le verd lambris d'une forêt obscure,
Qui résiste aux ardeurs du bel astre du jour,
N'est pas impénétrable à celles de l'amour:
Je le vis, le cruel, qui dans ce lieu sauvage,
Avec son petit arc faisoit plus de ravage
Que Diane n'en fait dans toutes les forêts.
Rien qui se présentât, n'échapoit à ses traits;
Les timides chevreüils, quoiqu'aîlez par la crainte,
En avoient ressenti l'inévitable atteinte,

Le Cerf bramoit sans cesse, en son fort retiré,
D'un coup que dans son cœur l'amour avoit tiré ;
La Tourte désolée & plaignant son veuvage,
Sur un triste rameau dépoüillé de feüillage,
Par son chant langoureux exprimoit son tourment,
Et remplissoit le bois d'un long gémissement.
Je ne sçai s'il me vit ; mais au fond de mon ame,
Je sentis, belle Iris, descendre un trait de flâme,
Qui réveillant en moi votre doux souvenir,
Fit à mon cœur blessé pousser un long soupir.
Je sors de la forêt, & le long de la plaine
Je suis aveuglément le dépit qui m'entraîne,
Je traverse des champs, des isles, des deserts,
Des côteaux, des valons, des fleuves & des mers,
Je passe en mille lieux pour soulager ma peine :
Mais de quelque côté que le dépit me meine,
De mon cruel tourment je sens toûjours les coups,
Et ne puis m'éloigner de l'amour, ni de vous.
Ces prez, ces bois, ces fleurs, dont la vive peinture
Pare inégalement le sein de la nature,
Ces mons impérieux, ces deserts écartez,

Ces fertiles valons, ces superbes citez,
Ces verdoyans côteaux, ces jaunissantes plaines,
Ces fleuves orgueilleux, & ces claires fontaines,
D'un langage muet, me disent tour-à-tour:
Il n'est rien qui ne cede au pouvoir de l'amour:
Plus au fond de mon cœur retraçant votre image,
A l'envi l'un de l'autre, ils lui rendoient hommage,
Et disoient tour-à-tour, en lui quittant le prix,
Il n'est rien qui ne cede à la beauté d'Iris.
Ainsi je reconnus ma trop vaine entreprise,
Et l'erreur dont mon ame avoit été surprise:
Ainsi je vis mon crime, & j'en eus telle horreur,
Que j'en pensai mourir de honte & de douleur.
Ainsi, cruelle Iris, je viens les yeux en larmes,
Me jetter à vos pieds & vous rendre les armes:
Ainsi, malgré les maux que j'ai déja soufferts,
Je viens, triste & confus, me remettre en vos fers,
Endurer les rigueurs de mon premier martyre,
Suivre vos dures loix, mourir sous votre empire,
Et vous faire paroître un cuisant repentir,
D'avoir insolemment essayé d'en sortir.

LE

LE SEJOUR DES ENNUIS.

SOUVENT le ſouvenir de la peine paſſée,
Eſt doux à la penſée,
Lorſqu'on en a perdu tout le reſſentiment,
Et qu'il n'en reſte ſeulement
Que l'image dans la mémoire,
On aime d'en oüir l'hiſtoire,
Qui nous flatte agréablement.

Puiſqu'il eſt ainſi, & que vous me témoignez par la Lettre qu'il vous a plû de m'écrire, que parmi vos divertiſſemens de Saint Germain vous êtes bien aiſe quelquefois, chez Madame la Ducheſſe de Montauſier, de rappeller le ſouvenir des ennuis d'Arras; il ne ſera pas difficile à un homme qui les a préſentement tous dans l'eſprit, de vous en entretenir.

Monſieur de Fieubet, à qui ces fâcheux ennuis étoient inſupportables, m'avoit fait connoître qu'il auroit déſiré de voir une deſcription de leur demeure; & comme il a un grand fond de lumiere & de gayeté d'eſprit pour leur faire la guerre, je crois qu'il avoit envie de les aller exter-

miner jusques dans leur pays. Il ne m'étoit pas aisé de le satisfaire dans un tems où j'étois si agréablement occupé, que les ennuis ne pouvoient m'approcher; mais à présent que j'ai beaucoup d'habitude avec eux, & qu'ils me sont devenus fort familiers, je puis en rendre bon compte.

Voici quelques Relations que j'ai eües des plus assidus qui sont auprès de moi, & que je vous envoye pour en faire part à Madame la Duchesse de Montausier, & à Monsieur de Fieubet, non pour les divertir; mais pour les ennuyer par les longs récits d'une chose qu'ils n'ont que trop vûë: car tout le monde qui s'ennuye, voudroit que tout le monde s'ennuyât avec lui. Je commencerai par celle qu'un des plus sombres m'a laissée en ces Vers.

LE SEJOUR DES ENNUIS.

SOus un triste climat, où cent nuages sombres
Couvrent toûjours le Ciel de leurs épaisses ombres,
Et font avec la terre un commerce ennuyeux

De pluye & de broüillards, qu'elle exhale en tous lieux ;
Aux bords de la mer morte, & vers les champs barbares,
Où campent sans arrêt les vagabonds Tartares,
Une plage s'abaisse entre cent hauts rochers,
Qui font pâlir d'effroi les plus hardis Nochers :
Depuis ces noirs écueils qu'une eau dormante ronge,
Et d'où le désespoir en ses gouffres se plonge,
Cette plage s'étend en de vastes déserts,
Où de tristes Hiboux s'échappent dans les airs ;
Et volant pesamment au travers des ténebres,
Importunent le Ciel avec leurs cris funebres,
Et sans craindre en ces lieux la lumiere du jour,
Flattent les noirs ennuis de cet affreux séjour.
Là campent les ennuis à la façon Tartare,
Sous des peaux de chagrin que l'absence prépare,
Et décampent souvent : quoiqu'ils changent de lieux,
Toûjours tout leur déplaît, tout leur semble odieux.
Une langueur se mêle à leur inquiétude,
Rien ne les divertit dans cette solitude :
L'Astre du jour ne rend qu'une foible clarté,
Qui se brouille & confond avec l'obscurité :

Les jours y sont si longs qu'ils semblent des années,
Et des plus longues nuits leurs courses sont bornées ;
L'Aurore n'y répand que d'inutiles pleurs ;
La terre n'y produit ni verdure, ni fleurs,
Si-non quelques soucis qui sans semer, y naissent,
Et dont avec dégoût les ennuis se repaissent,
Les détrampant souvent avec un noir poison,
Dont la vapeur maligne afflige la raison.
Les ennuis sont mal sains, & la mélancolie
Leur fait traîner partout une mourante vie ;
Ils sont toûjours fâcheux, jamais aucun ne rit.
Ils dévorent souvent celui qui les nourrit,
Et celui qui les loge incessamment soupire ;
Ils suivent quelquefois l'Amour dans son empire ;
Mais ce sont des bourreaux dont ce Tyran se sert,
Et qu'il tire à dessein de cet affreux désert,
Pour punir des Amans les malheureuses ames,
Qui n'ont pas bien usé des douceurs de ses flâmes ;
Ou bien pour affliger d'éternelles langueurs,
Celles qui trop long-tems ont usé de rigueurs.
Ces malheureux ennuis courent toute la terre,
Et vont faire aux mortels une immortelle guerre,
Sortant confusément de ces vastes déserts.

Ils

Ils s'épandent partout, volant parmi les airs,
Ils campent en tous lieux sans épargner personne,
Ils logent chez les Rois jusques sous leur Couronne;
Et dans leurs grands Palais souvent les plus pesans,
Font gemir sous les faix nombre de courtisans:
Ils se glissent partout, sous les simples cabanes,
Dans les Temples sacrez, & dans les lieux profanes:
Les jeunes & les vieux, les Rois & les Bergers
Souffrent quelques ennuis, ou pesans ou légers:
L'épouse avec l'époux éprouvent leur puissance,
Les plus heureux Amans les souffrent dans l'absence,
Les belles à leur tour les sentent jour & nuit.
L'absence dans leur lit souvent les introduit;
Leur lit pour elles lors est une solitude,
Elles passent les nuits avec inquiétude,
Et cherchant leur Amant ou leur chere moitié,
Dans ce triste désert se font grande pitié.
Ils vont enfin partout, & l'humaine inconstance

Ne permet pas qu'aucun ici-bas s'en dispense ;
On les sent tôt ou tard, ils suivent les plaisirs,
Et quittent rarement l'espoir & les désirs.
Le plus grand des mortels qui porte la Couronne,
Exposant aux dangers son auguste personne,
Dans le cours glorieux de ses exploits guerriers,
Avoit déjà cueilli mille sanglans lauriers :
La Reine son épouse, en beauté sans pareille,
De son triomphe ornant la pompeuse merveille,
Par ses rares vertus alloit charmant les cœurs
Et des Peuples vaincus, & des Soldats vainqueurs,
Et marchant sur les pas que traçoit la victoire,
Prenoit part & donnoit un grand lustre à sa gloire ;
Quand quittant ce Héros & sa vaillante Cour,
Elle vint dans Arras faire quelque séjour.
De ce Monarque à peine elle fut séparée,
Et dans les murs d'Arras à regret retirée,
Qu'un noir essain d'ennuis vint soudain s'y loger ;
Et de tristes langueurs tous les cœurs affliger.
Ils logerent partout, & chez la Reine même,
Sans respecter l'éclat de la grandeur suprême ;
Mais sans troubler pourtant celui de ses beaux yeux,

Ils

Ils vinrent l'assaillir de deux différens lieux :
Les plus pressans d'entr'eux, mais pourtant les plus sages,
Vinrent couvrir son front de quelques doux nuages,
Et sans vouloir montrer leur discrete langueur,
Ils furent se cacher dans le fond de son cœur.
Aussi-tôt de sa Cour on vit bannir la joye,
A ces fiers ennemis les cœurs furent en proye :
Le dégoût se mêla parmi tous les plaisirs,
On n'entendit partout que de tristes soupirs,
Les plus doux entretiens furent mêlez de plaintes,
D'alarmes, de chagrins, de soucis & de craintes ;
La tristesse couvrit mille charmans attraits,
Et le Ciel fut pressé de mille vœux secrets :
Sous les faix des ennuis les ames accablées,
Et des noires vapeurs de leur poison troublées,
D'un triste désespoir alloient enfin périr,
Quand ce Héros parut, & vint les secourir.
Comme aux portes du jour, au-travers des nuages,
Le Roi des Astres vient dissiper les orages,
Et rend le front du Ciel doux, tranquille & serein,
Ainsi ce glorieux & vaillant Souverain,
Après avoir fini cent hauts exploits de guerre,
Poussé ses ennemis jusqu'au bout de la terre,

Et

Et les avoir vûs tous dissipez & détruits,
De ce triste séjour vint chasser les ennuis :
Son éclat triompha de leur nuit la plus noire,
Et perçant tous les cœurs des rayons de sa gloire,
Il chassa les langueurs de sa charmante Cour,
Et redonna la joye, & la force & l'amour.

Voilà ce que j'ai pû tirer de cet ennui sombre & rêveur : ne vous étonnez pas s'il parle si mal de lui-même ; c'est le naturel des ennuis de se haïr, & de ne parler d'eux-mêmes qu'en se plaignant, & avec chagrin. C'est aussi leur coûtume de parler obscurément, particulierement ceux qui sont des plus sombres, comme celui-ci : mais un autre qui parle plus clairement & d'une autre sorte de langage, a ajoûté ce qui suit.

Il est vrai qu'on n'a jamais vû tant d'ennuis à la fois en un même lieu.

La Reine s'ennuyant doublement d'être éloignée du Roi, & de ne voir point Monseigneur le Dauphin, passoit la plus grande partie du jour à prier Dieu, & visitoit toutes les Eglises de la Ville l'une après l'autre ; & c'est-là seulement où les ennuis la laissoient en repos, & n'osoient approcher de Sa Majesté dans les entretiens qu'elle avoit avec Dieu.

Mademoiselle, qui est la plus affable Princesse

Princeſſe du monde, faiſoit un aſſez doux accueil aux ennuis, promenoit ſon inquiétude, & travailloit aux ouvrages; mais elle étoit quelquefois réduite à entretenir Petit-fils pour ſe divertir; & Petit-fils dès qu'il étoit chez elle, ſe ſentoit ſaiſi d'un petit ennui qui le faiſoit crier, & divertiſſoit ainſi fort mal cette généreuſe Princeſſe.

Madame la Princeſſe de Bade les traitoit aſſez fierement; & avec cette franchiſe généreuſe que ſa haute naiſſance autoriſe, parlant aſſez librement de tout ce qui lui déplaiſoit, ſembloit ſe ſoulager de leur importunité; mais avec tout cela elle étoit ſouvent reduite à ſon ouvrage, & ne ſe défendoit pas toûjours de leur chagrin.

Madame la Ducheſſe de Montauſier en uſa avec eux le plus ſagement du monde; & quoiqu'elle les mépriſât avec cette grandeur d'ame que ſa naiſſance lui avoit donnée, elle s'accordoit pourtant avec eux par cette accortiſe qui lui eſt naturelle; mais elle ne laiſſoit pas d'être quelquefois incommodée de leurs vapeurs, qui l'obligeoient à garder le lit.

Madame de Bethune les ſouffroit aſſez bonnement & ſans ſe plaindre, & ſa belle & charmante fille ne s'en plaignoit pas non-plus par diſcrétion, quoiqu'elle eût un ſujet particulier de ſe plaindre du trop long ſéjour d'Arras.

Toutes

Toutes les filles de la Reine ne faisoient pas paroître non-plus leurs ennuis ; elles les cachoient sous les lys & les roses de leurs visages, comme des serpens sous des fleurs. A oüir chanter Mesdemoiselles d'Arquien & de Longueval, on n'auroit pas jugé qu'elles avoient de l'ennui ; & trouvant tant de lumiere & de douceur dans leur conversation, on n'auroit jamais pû s'imaginer qu'elles eussent eu quelque trouble ou quelque amertume dans l'ame, tant elles avoient d'adresse pour les cacher.

Mais que sert dans ses maux de les dissimuler,
D'étouffer ses soupirs, & de ne point parler ?
Les plus sages ennuis pour n'être pas visibles,
Ne sont pas dans le cœur toûjours les moins sensibles.

Madame la Duchesse de Boüillon, cette illustre Amazone, dont l'humeur est toute guerriere, se servoit du fusil pour les combattre, (quoiqu'elle eût des armes à feu plus dangereuses) & ne revenoit point du combat qu'avec quelque contusion. Elle faisoit souvent le tour de la Place, & apprenoit les Fortifications avec Madame de Montespan ; mais avec tout cela, elle ne pouvoit vaincre certains petits ennuis mutins qui lui donnoient souvent quelques légeres coleres.

Madame de Montespan défendoit sa beauté

beauté de leurs outrages, avec un merveilleux esprit ; & comme elle est fort ingénieuse, elle employoit les échets, les Fortifications, la dentelle, & la Comédie Walonne pour divertir ces importuns, tandis qu'elle s'occupoit à de plus agréables pensées ; mais on ne sçait pas si parmi son enjoûment il ne se méloit point quelques ennuïs secrets qu'il n'est pas permis de pénétrer.

Toutes les autres Dames du Palais & de la Cour de la Reine, s'occupoient à écrire, à filer, & à faire quelques œuvres de charité, & demeuroient la plus grande partie du tems chez elles dans une grande solitude avec leurs ennuis.

Voilà ce que ce second ennui ajoûta de plus particulier. En ce qui suit, il semble que c'est moi qui parle ; mais à dire le vrai, si c'est moi qui parle, c'est l'ennui qui me fait parler.

Vous-même, Monsieur l'Abbé, qui sçavez divertir si agréablement les ennuis des autres avec l'enjoûment & la douceur de votre esprit, ne laissiez pas de vous laisser entraîner par les vôtres dans votre retraite, & passiez aussi mal votre tems durant quelques heures, que les autres avec ces mauvais hôtes, qui n'avoient exempté personne du logement. J'étois, je crois, le seul qui ne les logeoit point ; mais je ne sçai pas bien si je ne les fournissois point ; car

car parmi eux ſouvent celui qui ne les loge pas, les fournit. Je vous prie de le ſçavoir de Meſdames de Montauſier, & de Monteſpan, & ſurtout de Mademoiſelle d'Arquien, que j'ai plus ſouvent entretenuë que les autres

Quoiqu'il en ſoit, il eſt vrai que toute la Cour de la Reine étoit dans une grande conſternation, quand le Roi (après avoir pris plus de Places dans une campagne que nous n'en avions conquis dans toutes celles de la guerre paſſée, & pouſſé les ennemis ſi loin, qu'on peut dire qu'il leur a fait preſque perdre terre) vint diſſiper tous les ennuis par ſa préſence, comme il avoit fait les ennemis.

Mais hélas! il ne fut pas plûtôt parti de cette Ville avec toute la Cour, que ces malheureux ennuis qui ne m'avoient point encore approché, vinrent tous en foule loger chez moi: ſi-bien que je ſuis en grand péril d'en être accablé, ſi je n'ai bien-tôt le même ſecours de votre puiſſant libérateur: mais comme il eſt occupé ſur des ſujets plus conſidérables, qui l'empêchent de jetter les yeux ſur moi, je cours grand hazard de finir le reſte de mes jours dans ce triſte ſéjour des ennuis.

O non viſto, ô mal noto, ô mal gradito.

VI. ELEGIE.

FIERE & foible Raison, qui par de vains Combats
Choque les passions, & ne les détruits pas ;
Ne me tourmente plus, tes forces sont bornées,
Et l'on ne change point l'ordre des destinées :
Elles font à leur gré le tissu de nos jours,
Et forment dans le Ciel les nœuds de nos amours.
Tu sçais bien que mon cœur pour se vaincre lui-même,
T'opposa mille fois au Dieu qui veut que j'aime ;
Mais quoiqu'on puisse dire au mépris de ses loix,
Aimer, ou n'aimer pas, n'est pas de notre choix.
A son divin pouvoir, il faut enfin se rendre,
Un mortel contre un Dieu pourroit-il se défendre ?
Je l'avois combattu, ce dangereux pouvoir,
Par les plus grands efforts qu'exige le devoir :
L'esprit enfin lassé d'une si rude guerre,
Une nuit qui voyant les beautez de la terre,
Sembloit n'avoir éteint la lumiere du jour

Que

Que pour favoriser les desseins de l'Amour,
Et qui chassant du cœur les importunes craintes,
Mettoit en liberté les soupirs & les plaintes.
Je disois près des bords d'un bois délicieux,
Qui m'ôtoit aux regards des astres envieux,
Qu'un mal qu'on trouve doux, met de trouble dans l'ame!
Et que d'un feu qui plaît, aisément on s'enflâme!
Helas! que dans l'ardeur des plus pressans désirs,
La pudeur à l'amour dérobe de plaisirs,
Tirsis, & que souvent à tes désirs rebelle,
Secrétement mon cœur a murmuré contr'elle!
Que tes charmans appas ont sur moi de pouvoir!
Et que dans cet état je craindrois de te voir!
Je croyois que les vents emportoient mes paroles,
Mais las! je me flâttois d'espérances frivoles.
Quelle fut ma surprise! Et que devins-je, ô Dieux!
Lorsque soudain Tirsis vint s'offrir à mes yeux:
Je le connus malgré les ombres infidéles,
Douces auparavant, en ce moment cruelles,
A sa taille divine, à cet air fier & doux,
Qui surprit tant de cœurs, & fit tant de jaloux:
A ce charme secret qui fit naître ma flâme:
Mais

Mais je le connus mieux au trouble de mon ame.

M. la C. de la Suze.

NOUVELLES D'AMOUR.

Vous voulez donc jeune & charmante Iris,
Qu'on vous écrive des nouvelles:
Vous dirai-je des bagatelles,
Ou des contes faits à Paris?
Ces secrets importans que le matin fait naître
Dans la Grand'Salle du Palais,
Passent sur le midi des Plaideurs aux Laquais,
Et le soir les voit disparoître,
Comme ce qui ne fut jamais.
De tous ces beaux discours que pourrois-je vous dire?
Si ce n'est que c'est trop que de les écouter,
Qu'on fait bien de n'en rien conter,
Et bien mieux de n'en rien écrire.

N'attendez-pas aussi que je prenne à la Cour
Ce que je cherche pour vous plaire;
Je ne connois point cet aimable séjour;
Sur ce qu'on ne sçait point, il est bon de se taire;

Et puis qui près des Grands se conduit sagement,
Ecoute tout, & parle rarement :
Mais pour dire en deux mots ce que je pense d'elle,
Je ne sçai si j'en pense bien,
C'est une Maîtresse cruelle.
Elle plaît comme vous, elle est charmante & belle,
On la suit, mais l'on n'y fait rien.

Voilà donc l'histoire finie,
Si mon amoureuse manie
Ne prenoit cette occasion,
Pour vous dire en passant ce que je sens dans l'ame ;
Car vous demandez peu que fait ma passion,
Point de nouvelles de ma flâme.
Pour vous en punir à mon tour,
Puisque toute Gazette a le droit de vous plaire,
Sçavez-vous bien que je vais faire
La Gazette de mon amour ;
Vous n'y rrouverez rien qui ne soit véritable ;
Pour tout autre manquez de créance & de foi ;
Mais en ce que je dis, je dois être croyable,
Puisque tout se passe chez moi.

Que s'il faut dans une Gazette,
Sans qu'on parle d'un siége, ou de quelque défaite,

Marquer

Marquer exactement le lieu d'où l'on écrit,
Comme on dit de Paris, de Londres & de Bruxelles;
Je datterai dans mes nouvelles
du cœur, de l'ame, de l'esprit,
De ma foible raison, de ma triste mémoire,
La véritable & l'amoureuse histoire
De vos rigueurs & de mes fers:
J'ai cru qu'en mon ardeur extrême
Souffrant tant de maux différens,
Je pouvois bien me diviser moi-même
Pour vous conter tous mes tourmens,
Ou du moins faire voir qu'en mon cruel martyre,
L'Amour ingénieux par de nouveaux projets,
A sçu vous faire un vaste empire
Du plus petit de vos Sujets.

Voici donc par où je commence.
De mon cœur enflâmé partent mille soupirs;
Et bien qu'en ses malheurs il soit sans espérance
De voir finir mes déplaisirs,
Ce cœur toujours soumis à vos loix inhumaines,
Aime mieux expirer sous de si belles chaînes,
Que porter ailleurs ses désirs.
Que s'il murmure dans ses peines,
Il demande en mourant que pour le soulager,

Amour qui l'a formé ſi tendre,
Faſſe que vous ayiez moins de peine à vous rendre,
Ou lui moins de peine à changer.

Souvent du vôtre il blâme le caprice,
Qui fait un point d'honneur de faire une injuſtice:
S'il ne ſert pour l'amour, dequoi ſert ce grand cœur ?
Quittez, Iris, quittez votre injuſte rigueur:
Cette dure fierté n'eſt point à votre uſage;
Vouloir vaincre toujours, vouloir tout enflâmer,
C'eſt confondre le cœur avec le grand courage,
L'un eſt fait pour combattre, & l'autre pour aimer.

Quand même il vous plairoit vous piquer de vaillance,
Il faudroit l'employer contre vos ennemis,
Et laiſſer vivre en patience
Ceux que l'amour vous a ſoumis.
Mon cœur comme le vôtre eſt exemt de baſſeſſe;
Mais il ne peut penſer qu'une extrême tendreſſe
Soit en lui digne de mépris.
Un grand cœur pour aimer, n'eſt pas moins intrépide,

Alexandre,

Alexandre, aussi-bien qu'Alcide,
Ont langui près des yeux qui les avoient surpris;
Et l'amour qui dompta ce Monarque indomptable
Sur le Trône de l'Univers,
Et qui sçut ranger dans ses fers
L'autre Héros infatigable,
Est encore à nous faire voir
Ou dans l'Histoire, ou dans la Fable,
Aucune Amazone intraitable,
Ou de cœur sur lequel il n'eût eu de pouvoir.
Vous seule avez bravé cette extrême puissance,
Et votre injuste résistance
A fait une fois voir dans l'Empire amoureux,
Qu'Amour pouvoit trouver un cœur toujours rebelle,
Toujours insensible à ses feux;
Qu'il pouvoit comme en moi trouver un cœur fidelle,
Toujours constant, & toujours malheureux.

Si pour parler des peines qu'il endure
Il met le votre sur les rangs,
Sçachez que rarement un Esclave murmure
Sans parler mal de ses Tyrans:
Un cœur parle toujours par rapport à quelqu'autre.

 C'est

C'est-là son plus cher entretien,
Et je dois bien blâmer ce qui se passe au vôtre,
Pour vous faire sçavoir ce qui se passe au mien.

Mais c'est assez parler de mon cœur plein de flâme ;
Il est tems de passer aux nouvelles de l'ame :
Dans son amoureuse langueur,
Brûlant du même feu qui consume mon cœur,
Elle prétend, cette immortelle,
Par un dessein aussi tendre que beau,
De porter les rayons d'une flâme si belle
Dans la longue nuit du tombeau,
Et de rendre immortel mon amour avec elle.

De mon esprit j'en pourrois dire autant ;
Et sans quelques avis venus du jugement,
Qui m'exhortent de n'en rien croire,
Il pourroit prétendre à la gloire
D'éternifer ici vos appas & mes fers,
Et pour la douceur de mes Vers
Placer votre beau nom au Temple de Mémoire.
Mais votre gloire, Iris, ne peut jamais finir,
Et l'esprit que du Ciel vous eûtes en partage,
Aura lui seul cet avantage
De vous faire connoître aux siécles à venir.

Ainsi

Ainsi le mien ne doit prétendre
Qu'à vous divertir quelquefois,
Je n'ai rien qu'une foible voix
Qu'Amour ne me prêta que pour me faire entendre;
Sans lui j'eusse pensé qu'Apollon & ses Sœurs
N'étoient que de vaines chimeres,
Et je n'implore leurs faveurs
Que pour en obtenir à mon cœur de plus chéres.
Si d'un plus haut dessein mon esprit eût fait choix,
Que j'eusse eu de la force autant que de courage,
Pour LOUIS le plus grand des Rois,
J'aurois entrepris quelque Ouvrage:
Mais qui peut dignement parler de ses exploits:
De son cœur intrépide au milieu des alarmes;
Du monde entier qui cherche à vivre sous ses loix,
Ou des cœurs enflâmez qui lui rendent les armes?
Je ne vais point chercher au pied du double Mont,
D'un pas audacieux sur les bords d'Hypocrene
L'inutile laurier qui couronne le front
Des Auteurs à féconde veine.
Ecrivant sans orgueil, aussi-bien que sans peine,

J'ai toujours trouvé plus charmant
Le plaiſir de l'Amour que celui de la gloire,
Et je cherche bien moins, en contant mon tourment,
De me faire admirer, que de me faire croire.

Après avoir parlé de l'ame, de l'eſprit,
Il faut de la raiſon dire quelque nouvelle;
Mais je n'ai garde, parlant d'elle,
De conter que fort peu de tout ce qu'elle dit.
La mienne qui prétend être ſolide & grave,
Fondant ma paſſion ſur ſes raiſonnemens,
Soûtient qu'en ſouveraine, & non pas en eſclave,
Elle a ſçu conſentir à mes cruels tourmens:
Elle ſe flatte encor qu'elle n'eſt point vaincuë,
Et penſe que l'Amour n'auroit pû l'enflâmer
S'il ne l'eût plûtôt convaincuë
Qu'Iris étant aimable, il la faloit aimer.

Mais que dirai-je enfin de ma triſte mémoire?
Elle n'a rien de doux pour vous entretenir:
Si j'avois à me ſouvenir
De quelque amoureuſe victoire,
Ou que j'euſſe touché votre inſenſible cœur,
Ce triſte ſouvenir eût fait tout mon bonheur,
Mon ſilence, toute ma gloire.

Cependant il eſt tems de finir ce diſcours:
On lit avec chagrin une longue Gazette,

Mais

Mais quelle datte, Iris, faudra-t-il que j'y mette,
Souffrant & les nuits & les jours?
Quel tems puis-je marquer, Ingrate?
On ne sçauroit mettre de datte
A des maux que l'on sent toujours.

VII. ELEGIE.

LE Printems rappelloit les amoureux désirs,
Et brilloit dans son char poussé par les Zéphirs,
Suivi d'un doux concert, & couronné de roses,
Il exhaloit dans l'air les parfums qu'il compose:
Et toute la Nature en un riche appareil,
Languissoit doucement dans les bras du sommeil,
Quand la Bergere Iris, en rêvant à sa peine,
D'une mourante voix près les bords de la Seine,
Exprima par ses maux le feu qui l'animoit,
Et qu'elle sentoit mieux qu'elle ne l'exprimoit.
Noires filles des nuits, douces & cheres ombres,
Je cherche un sûr azile en vos retraites sombres,
Couvrez bien mon ennui de votre obscurité,

La douleur que je sens redoute la clarté ;
Et si je vous fais part de mes peines secrettes,
C'est parcequ'on sçait bien que vous êtes discrétes.
Ecoutez donc mon mal, & plaignez mon tourment.
Je le veux consulter avec vous seulement.
Une douce surprise, un désordre agréable,
Par une émotion qui n'est point exprimable,
Allume un feu secret dans le fond de mon cœur,
Qui le touche & l'agite, & s'en rend le vainqueur.
C'est-là que triomphant de mon ame asservie,
Il unit sa chaleur à celle de ma vie,
Et que par un accès qui m'est délicieux,
Il produit la langueur qui paroît dans mes yeux :
Mais parmi ce torrent de tourment & de flâme,
Je ne sçai quoi de doux se coule dans mon ame ;
Je trouve tant d'appas dans mon propre malheur,
Que je ne puis juger si c'est joye ou douleur :
Hélas ! je n'en sçai rien ; toutefois il me semble
Que ce pourroit bien être & l'un & l'autre ensemble :
Et tout ce que j'en sçai ; c'est que j'ai vû Tirsis ;
Qu'avant

Qu'avant que de le voir, j'avois moins de soucis,
Et que depuis ce jour j'ai toûjours eu dans l'ame,
La peine, la douleur, la tristesse & la flâme.
Rien ne me divertit, je ne dors point la nuit;
J'aime la solitude, & le monde me nuit;
Je ne sçaurois penser qu'aux peines que j'endure,
Je prens même plaisir d'irriter ma blessure;
J'entretiens des pensers que je devrois bannir;
Je pousse des sanglots que je veux retenir:
Lorsque l'on parle à moi, je ne sçaurois rien dire:
Je rêve, je languis, je pleure, je soupire,
Au seul nom de Tirsis je change de couleur,
Quand il est près de moi j'ai bien moins de douleur,
Si-tôt qu'il est parti je ne suis plus la même:
D'où vient ce changement, n'est-ce point que je l'aime?
Ce Dieu que je fuyois, a-t'il surpris mes sens?
Et si ce n'est Amour, qu'est-ce donc que je sens?
Voilà tous les tourmens qu'on souffre en son empire,
Je le connoissois bien, mais je n'osois le dire;
Et mon cœur qui sentoit ce beau feu s'élever.
Vouloit bien le souffrir, & non pas l'avouer.

Il feignoit d'ignorer le mal qui le possede,
De-peur d'être obligé d'y chercher du remede;
Il faisoit un secret du nom de son Vainqueur,
De crainte d'alarmer la honte & la pudeur.
Enfin ce malheureux qui n'osoit pas se rendre,
S'entendoit avec lui pour s'y laisser surprendre:
Mais si par un excès dont il fut prévenu,
Il en eut de la honte après l'avoir connu,
Aujourd'hui qu'il connoît tout ce qu'il a de charmes,
Il trouve de la gloire à lui rendre les armes.
Sanglots entrecoupez, soupirs mourans & doux,
Ennuis, transports, langueurs, je m'abandonne à vous;
En vain j'ai combattu votre pouvoir extrême,
Puisque vous me forcez de confesser que j'aime,
Oüi, ma bouche après vous, va le dire à son tour,
J'aime, & ce que je sens ne peut être qu'amour.

Ne vous étonnez pas, ombres tristes & vaines,
Si j'ose découvrir le sujet de mes peines:
Si vous voyïez Tirsis, sans doute il vous plairoit,
Et malgré vos froideurs il vous enflammeroit:
Amour est dans ses yeux, il est dans son langage,
Il aime, il fait aimer, se peut-il davantage?

Il ne forma jamais que des desseins heureux,
Ah! l'on m'avoit bien dit qu'il étoit dangereux.
L'honneur de nos hameaux, la divine Climene,
Au soir que nos troupeaux paissoient parmi la plaine,
Voyant qu'il m'abordoit, me vint dire tout bas:
Si vous craignez d'aimer, ah! ne l'écoutez pas:
Son adresse en cet art n'eut jamais de pareille,
Il sçait comme on attire une ame par l'oreille;
Fuyez, fuyez, Bergere, un si mortel hazard.
Je ne sçaurois, lui dis-je, il est un peu trop tard.
Hélas! il étoit vrai, mes forces me laisserent,
Et tous les traits d'Amour ensemble me blesserent;
Un agréable trouble, une douce langueur,
Surprit en même-tems & mes sens & mon cœur:
Au-lieu de repousser cette atteinte imprévûë,
De lui-même il s'ouvrit au poison qui le tuë.
Chere & parfaite Amie, ah! si ton amitié
En prévoyant mes maux, en eut quelque pitié,
Tu devois me donner un avis charitable,
Avant que j'eusse vû cet objet redoutable.
O toi! dont les Amans n'eurent jamais de paix

Et qui donne souvent ce que tu n'eus jamais,
Pour punir ta malice, orgueilleuse Climene,
Puisses-tu quelque jour sentir la même peine.

M. la C. de la Suze.

RELATION
D'UNE REVUE
DES TROUPES
DE L'AMOUR.

A L'Ami le plus généreux.
Que le Ciel ait jamais sçu faire;
Au seul homme toûjours sincere,
Et toûjours méritant d'être à jamais heureux;
Au Sujet des Sujets le plus parfait modéle,
Dont l'excès du travail produit l'excès du zele:
A ces titres fameux, nul n'ignore son nom:
Un homme pour son Roi toûjours infatigable,
Et que seul on peut dire un ami véritable,
Ne peut être que vous, ô merveilleux Picon!

C'est donc à vous que j'adresse cette petite relation: elle n'est ni de quelque victoire nouvellement obtenuë, ni de quelques-uns de ces incidens mémorables, qui rem-

remplissent les Histoires. Si elle étoit de cette espece, elle auroit été sçuë de vous, avant que d'être sçuë de moi ; & c'est pour vous délasser des grandes idées, plûtôt que pour vous y entretenir, que je mets la main à la plume.

Il faut pour la veine héroïque,
Certaine fureur poëtique,
Fort redoutable pour mon cœur ;
J'eus de tout tems la Satyre en horreur,
Et je ne me crois pas trop bonne politique.
Enfin ce n'est pas de ce jour
Qu'on sçait que ma jeune musette
A l'Ame galante & coquette,
Et ne peut chanter que l'Amour.

Je vais donc vous faire une Relation amoureuse. Vos amis vous doivent une prise de plaisanterie, pour vous purger des occupations trop sérieuses ; & dussai-je être criminel de Leze-Majesté envers votre cabinet, je vous arracherai le Registre des mains pour un moment.



REVUE

REVUE DES COEURS
qui sont au service d'Iris.

SANS doute que ce titre vous paroît surprenant. Vous croyez peut-être que pour faire une revûë, il faut être le plus grand Roi du monde, avoir les plus belles Troupes qui ayent jamais été, leur inspirer l'art de réjouïr la vûë des Dames dans une plaine, comme satisferoit l'ardeur Martiale d'un Chef dans un champ de bataille.

Comme le grand LOUIS, un bel œil est un
Roi,
Qui range les mortels sous son obéïssance :
Aux plus grands Conquérans il peut donner la
Loi,
Et même tous les Rois redoutent sa puissance.

Ne soyez donc pas scandalisé de ce que la jeune Iris ose faire une revûë aussi-bien que notre Monarque.

Comme Ovide le dit, tout Amant est soldat ;
Et si cette maxime est cruë,

La

La belle Iris a pû, ſans attentat,
Faire paſſer ſes Troupes en revûë.

Il y avoit long-tems que cette aimable perſonne étoit accablée de la foule des cœurs qui venoient lui offrir leurs ſervices ; elle en voyoit de tous ſentimens & de toute maniere ; & leur nombre empêchant qu'elle pût les examiner avec exactitude, elle ne ſe déterminoit au choix d'aucun, & demeuroit enveloppée dans un cahos de ſoupirs, que l'Amour entreprit de démêler ; car l'incertitude de cette Belle étoit périlleuſe pour lui. Quelquefois l'indifférence & la légereté ſe gliſſent dans un cœur ſous le maſque de l'irréſolution ; & pour en éviter les conſéquences,

Dans une nuit calme & profonde,
Car le jour eſt ſouvent ennemi des Amans,
L'Amour dépêche en tous les lieux du monde
Cent déſirs enflâmez, cent doux empreſſemens,
Commandez par l'impatience
Que tous d'un tendre zele épris,
En moins de rien menent auprès d'Iris
Tous les cœurs amoureux de ſon obéïſſance.

Elle étoit alors dans une grande plaine, qu'on appelle *la plaine des revûës amoureuſes*

reuſes, autrement des *longues réfléxions*; & comme je l'avois accompagnée à cette promenade nocturne, je fus un fidéle témoin de tout ce qui s'y paſſa. Je vis donc que l'Amour réduiſoit toute cette multitude de cœurs par eſcadrons & par compagnies, & les ayant mis dans un ordre, que lui ſeul pouvoit leur donner à la clarté de ſon flambeau, il les fit paſſer devant Iris, en cette maniere.

Premierement, marcha d'abord à la ſourdine, ſans Billets doux, ni ſans Vers galans, qui ſont les tambours & les fifres de l'Amour, un Régiment d'Infanterie fort peu nombreux; mais de cœurs de bons ſervices, armez de tendreſſe à toute épreuve. On l'appelle,

Le Régiment de la longue Connoiſſance.

Iris eſt fort jeune, & fort belle,
Le tems effraye ſes appas,
Au Régiment la Dame fut cruelle,
Et ſur ſon nom ne le regarda pas.

Enſuite marchoit un autre Régiment d'Infanterie comme le premier, & armé de grands & ſolides ſervices. Ces cœurs ſont admirables; mais il ne ſont pas récompenſez

sez de leur mérite. Les longs travaux qui sont souvent la fortune des autres cœurs, causent presque toûjours la ruïne de ceux-ci; leur valeur épouvante leurs Chefs, ils craignent de leur devoir trop, s'il faut les récompenser suivant leurs actions; & cela fait qu'on les licencie, lorsqu'ils devroient être les plus considérez. C'est.

Le Régiment de la Reconnoissance.

Ces cœurs seroient pour moi des cœurs remplis d'appas :
Mais (& le sexe le pardonne)
Souvent à si belle personne
On voit des sentimens ingrats.

Aussi me parut-il que l'Amour ne fait pas grand fond sur ce Régiment; & je lui conseille de se jetter dans le parti de l'estime, si on continuë à le traiter comme on fait dans les troupes de l'Amour. Mais à propos d'Infanterie, je ne veux pas oublier une Compagnie dont vous n'avez pas encore oüi parler; c'est la Compagnie des cœurs paresseux. Elle est composée de cœurs réformez, qui servent de mortes-payes dans quelques-unes des Places de l'Amour, & leur titre ayant donné de

la

la curiosité à la belle Iris, elle demanda au Négligent qui les commande, ce que l'Amour pouvoit faire des cœurs de leur espece.

Nous sommes, lui dit-il, d'un admirable usage
Pour les tranquilles cœurs qui craignent le souci,
La querelle est pour nous un tourment effroyable,
Et pour en éviter le mal insupportable,
Tout ce qu'on veut de nous, nous le voulons aussi:
La peine de changer nous rend toûjours fidéles,
Et nous craignons si fort tous les jaloux travaux,
Que par une bonté commode à quelques Belles.
Nous sommes les amis de nos propres Rivaux;
Ce n'est pas rafiner sur la délicatesse;
Mais nous sommes aussi sinceres & discrets,
Et fort bons serviteurs, à l'empressement près;
Et sans trop nous vanter, malgré notre paresse,
Dans les coups de partie & les vrais incidens
Nous servons mieux l'amour que des gens plus ardens.

Peut-

Peut-être êtes-vous en peine de sçavoir comment des cœurs peuvent parler si intelligiblement; mais vous ne sçavez pas que dans la plaine où cette revuë se faisoit, il y a des échos qui rendent en paroles toutes les pensés des cœurs amoureux. J'entendis fort distinctement ce Portrait; & quoiqu'il soit bizarre, je ne laissois pas d'y trouver quelques charme: mais pour la jeune Iris, il lui parut effroyable, & détournant ses yeux avec horreur, elle les attacha sur un Régiment que la faveur, plûtôt que le mérite, a élevé jusqu'à la tête des troupes de l'amour; on le nomme

Le Régiment des Cœurs galans.

Par le mépris qu'Iris avoit fait des longues connoissances, vous jugez bien que ce dernier Régiment lui plut au dernier point. Et en effet, c'est le plus magnifique & le plus brillant des troupes de l'Amour. Il est orgueilleux de cent victoires mémorables, accoûtumé à prendre d'assaut tout ce qu'il attaque; mais sujet à perdre bientôt les conquêtes: il est composé de tant de compagnies, qu'il seroit difficile de les nommer toutes:

Cœurs coquets, cœurs volages,
Cœurs fanfarons, cœurs indiscrets,

Enfin

Enfin je n'aurois jamais fait, si je voulois vous en faire le dénombrement ; il suffit de vous dire que la jeune Iris en fut ébloüie :

Car un Galant a des charmes puissans
Pour surprendre une jeune Dame :
Il occupe d'abord le passage des sens,
Et ravage par-là tous les dehors d'une ame.
Mais pour peu qu'on s'oppose à ses efforts pressans,
A ces simples dehors on borne sa victoire,
Et souvent toute son ardeur
Ne lui produit que la fragile gloire
De Brûler les Fauxbourgs d'un cœur.

Ce fut ainsi que la jeune Iris en fut traitée ; elle fut réduite au péril de préferer un cœur galant à tous les autres cœurs du monde. Un autre Régiment vint la tirer de ce danger ; ce fut

Le Régiment d'Amour parfait.

Ce sont des cœurs d'élite, commandez par le véritable Amant, qui est un vieux Capitaine fort experimenté, & infatigable dans les travaux des longues avantures. Ce Chef ravit Iris par sa bonne mine, & lui addressant la parole avec une certaine fierté que donne une bonne conscience : De

Depuis mes plus tendres années,
Belle Iris, lui dit ce grand cœur,
Par un arrêt des destinées
Je suis partout l'Amour comme on suit un Vainqueur :
Je l'ai servi sur mer, je l'ai servi sur terre ;
Soit dans la paix, soit dans la guerre,
J'ai toûjours soûtenu ses Loix,
Et j'ai porté si loin son auguste puissànce,
Que vous êtes, Iris, la seule recompense
Dont il peut payer mes exploits.
Des ruses des Galans tâchez de vous défendre,
Par leur charmes trompeurs ils veulent vous surprendte :
Mais l'Amour vous dira qu'un cœur de bonne foi,
Honnête, fidéle & tendre,
Ne peut se trouver qu'en moi.

L'Amour confirma ce que le véritable Amant avoit avancé, & acheva de déterminer Iris de le prendre pour son cœur de service.

C'est par cette Moralité que je prétens vous rendre au sérieux dont je vous avois arraché ; & c'est pour obtenir le pardon de cette liberté, que je vous supplie de vous souvenir que je suis plus que tout le monde ensemble,

MONSIEUR

VIII. ELEGIE.

SUR UNE ABSENCE.

FAUT-IL donc me résoudre à m'éloigner des lieux,
Où je puis tous les jours adorer vos beaux yeux,
Où je les rends témoins de mon cruel martyre,
Où des maux qu'ils me font devant eux je soupire?
Je sonde sur ce point mon cœur à tout moment;
Mais je tire de lui des soupirs seulement;
C'est tout ce que répond cet esclave fidéle,
Dont même vos mépris entretiennent le zele.
Voilà comme il s'explique & comme il me repart,
Quand je le veux résoudre à ce triste départ.
Donc inutilement le devoir m'y convie;
Je ne sçaurois quitter mon aimable Silvie.
Raison, tous vos efforts sont ici superflus,
Vous avez beau parler, je ne vous entends plus:
M'avez-vous dit qu'elle est si parfaite & si belle,
Pour

Pour m'ordonner après que je m'éloigne d'elle ?
Et m'avez-vous appris qu'il n'est rien ici-bas
Qu'on doive comparer à ses moindres appas;
Que comme sa beauté, sa grace est admirable;
Enfin, m'avez-vous dit combien elle est aimable,
Pour n'être pas d'accord qu'on doit assez aimer
Celle que vous disiez qui me devoit charmer;
Pour m'opposer les loix de ce devoir bizarre,
Qui veut que je la perde, ou que je m'en sépare,
Et qui pour m'enlever hors d'un si beau séjour,
Est sans cesse en querelle avecque mon amour ?
Mais hélas! le destin est de l'intelligence,
Il faudra bien subir sa fatale ordonnance.
Des plus heureux Amans il a troublé la paix,
Et ses ordres enfin ne se rompent jamais.
Je vais donc vous quitter, adorable Silvie,
Et traîner loin de vous une mourante vie:
Tous ces divins appas qu'étale le Printems,
Ne pourront adoucir l'aigreur de mes tourmens;
Toutes ces riches fleurs que la nouvelle Flore,
En ce tems amoureux au matin fait éclore,
Dont je verrai briller les merveilleux appas,
Absent de vos beaux yeux, ne me toucheront pas.

Rien ne pourra flatter la rigueur de mes peines ;
On me verra pensif sur le bord des fontaines
Accroître de mes pleurs leurs humides trésors ;
On me verra chercher les solitaires bords
Des ruisseaux, égarez dans les bois les plus sombres,
Pour plaindre mes ennuis dessous leurs tristes ombres.
Mais n'apprehendez pas qu'en me plaignant ainsi,
Aux Nymphes de ces bois j'apprenne mon souci ;
Que mes cuisans regrets, leurs découvrant ma flâme,
Trahissent malgré moi les secrets de mon ame.
Jamais on ne sçaura mon mal par ce moyen.
J'en parlerai si bas, qu'Echo n'en sçaura rien :
Et ce n'est pas encore une petite gêne,
Que de souffrir beaucoup & de cacher sa peine.
Mais outre tous les maux dont je suis tourmenté,
D'un autre plus cruel mon cœur est agité ;
Un monstre sans pitié qu'on nomme Jalousie,
De funestes soupçons trouble ma fantaisie,
Je crains que mes Rivaux n'aillent adroitement

Blâmer auprès de vous ce prompt éloignement.
Oüi, je les vois déjà vous tenir ce langage,
Que le jeune Tirsis est un esprit volage,
Qu'il n'est rien de si fort qui puisse l'arrêter,
Qu'un autre seroit mort avant que vous quitter;
Que les loix du devoir n'ont que de foibles armes,
Quand on est retenu par de si puissans charmes;
Que l'Amour, quoiqu'enfant, est assez résolu,
Et qu'il régne toujours d'un pouvoir absolu;
Que son empire va jusqu'à la tyrannie,
Que chez lui la raison doit passer pour manie,
Et qu'il se rend enfin plus difficilement
Aux régles du devoir quand il fait son tourment.
Vous sçavez à quel point la haine peut atteindre,
Et par-là vous voyez si j'ai beaucoup à craindre:
Si de tant d'ennemis on me voit combattu,
Un absent est bien foible, & bien-tôt abbattu.
Mais cessez, mes frayeurs, vous offensez Silvie,
Elle n'écoute pas les discours de l'envie,
Elle ne reçoit point de fausse impression,
Et ne peut ignorer quelle est ma passion.
Généreuse vertu dont mon ame est charmée,
Aimable vérité que j'ai toujours aimée,
Prenez bien mon parti contre mes envieux;
Lorsqu'ils m'accuseront, défendez-moi contr'eux,
Confondez de leur voix l'insolence importune,
Je vous laisse le soin de ma bonne fortune;

Assurez tous les jours ce miracle des Cieux,
Qu'amour est dans mon ame ainsi que dans ses yeux,
Et qu'autant qu'elle passe en attraits les plus belles,
Je surpasse en amour les cœurs les plus fideles.

Ne voulez-vous pas bien, objet rare & charmant,
Que je laisse en ses mains le soin de votre Amant?

Cet appui près de vous reléve mon courage:
Mais qui pourra me suivre en ce triste voyage?
Qui me consolera de ne vous plus revoir?
Hélas! s'il vous plaisoit d'ordonner à l'espoir,
Qu'en cet éloignement sa vertu me console,
Il ne vous coûteroit qu'une seule parole,
Ou pour vous l'épargner, un regard gracieux,
Il entend assez bien le langage des yeux.
De grace expliquez-vous, il est tems de me dire
Si vous avez dessein qu'il vive ou qu'il expire;
Car si vous ordonnez qu'il ne me suive pas,
Il faut en même tems me résoudre au trépas:
Vous aurez même soin, si vous voulez qu'il meure,
Je n'ai pas le pouvoir de le survivre une heure.

MAXIMES D'AMOUR.

POUR LES FEMMES.

AImez ; mais d'un amour couvert,
Qui ne ſoit jamais ſans myſtere,
Ce n'eſt pas l'amour qui vous perd.
C'eſt la maniere de le faire.

POUR LES HOMMES.

SI vous voulez rendre ſenſible
L'objet dont vous êtes charmé,
Pourvû que dans le cœur il n'ait rien d'imprimé
La recette en eſt infaillible,
Aimez, & vous ſerez aimé.

Silvandre dans l'incertitude
Quelle il aimeroit mieux, la coquette ou la prude ;
Et ne pouvant enfin ſe réſoudre à choiſir,
Me demanda quelle victoire
Seroit plus ſelon mon déſir ?
Voulez-vous, lui dis-je, me croire?
La prude donne plus de gloire,
La coquette plus de plaiſir.

L'hyperbole plaît aux Amans,
Tout est siécle pour eux, ou bien tout est moment,
Et jamais au milieu leur calcul ne demeure;
Ils vont tous dans l'extrêmité,
Ils disent que leur bien ne dure qu'un quart-d'heure,
Et leur mal une éternité.

❧

Quand vous aimez passablement,
On vous accuse de folie.
Quand vous aimez infiniment,
Iris, on en parle autrement,
Le seul excès vous justifie.

❧

Pour être une Maîtresse aimable,
Il faut que votre flâme augmente nuit & jour;
Et l'excès ailleurs condamnable,
Est la mesure raisonnable,
Que l'on doit donner à l'amour.

❧

Vous me dites que votre feu.
Est assez grand, belle Climene,
Vous ignorez donc, inhumaine,
Qu'en Amour assez est trop peu;
Cependant la chose est certaine:
Et si sur ce chapitre on croit les mieux sensez,

Quand

Quand on n'aime pas trop, on n'aime pas assez.

Une Maitresse à son Amant,
Encore que quelques-uns en parlent autrement,
Doit de tous ses secrets un entier sacrifice,
Et lorsqu'un de ses amis sçait
Qu'elle a découvert son secret,
Il faut qu'il se fasse justice,
Quand on se donne, il doit juger
Qu'on n'a plus rien à ménager.

Amant qui prenez mes leçons,
Ne vous donnez jamais ni crainte ni soupçons,
On n'aime pas long-tems alors qu'on se défie :
Mais si l'un de vous deux vous sembloit moins aimer,
Quittez-le plûtôt-là que par sa jalousie
Vouloir le renflâmer.

S'il arrive dans vos absences
Des sujets d'éclaircissement,
Amans, faites vos diligences
A vous éclaircir promptement :
Mais si vous n'osez pas librement vous écrire,
Jusqu'à votre retour, il faut là tout laisser,
Plutôt que de ne pas tout dire,
Et par-là vous embarrasser.

Alors qu'un commerce amoureux
Finit enfin avec rudesse,
Si l'Amant du tems de ses feux,
A fait des dons à sa Maîtresse,
Il ne doit rien redemander,
Ni la Maîtresse rien garder.

L'Amant qui quitte sans raison,
Doit le secret à sa Maîtresse,
Elle aussi lui doit du poison:
Mais si c'est elle qui le laisse,
Il peut tout dire & tout montrer,
En un mot la deshonorer.

C'est vouloir, pour parler en langue un peu commune,
Prendre la Lune avec les dents,
Que de vouloir en même-tems
Faire l'amour & sa fortune.

C'est tout ce que l'amour peut faire,
De durer pour Iris quand il est bien conduit;
Mais bien que quelques-uns nous disent le contraire,
Qui le partage, le détruit.

L'incer-

L'incertitude eſt le plus grand des maux :
Quand vous aurez ſur votre affaire
Un éclairciſſement à faire,
Juſqu'à ce qu'il ſoit fait, n'ayez point de repos

❧

Encor qu'il ſoit preſque impoſſible,
D'être d'un même objet toujours fort amoureux ;
Il faut pourtant pour être heureux,
Alors que l'on devient ſenſible,
Il faut, & c'eſt un grand ſecours,
Croire qu'on aimera toujours.

❧

Quand un Rival vous preſſe,
Et vous fait trop de mal,
C'eſt contre une Maîtreſſe
Qu'il faut être brutal,
Et non contre un Rival.

❧

Pour moi je veux en ma Maîtreſſe
La derniere délicateſſe,
Je ſuis ſur ce ſujet de l'avis de Céſar ;
Et ce n'eſt pas aſſez, Tirſis, à mon égard,
Quelle ſoit bien moriginée,
Je ne veux pas encor qu'elle ſoit ſoupçonnée.

❧

Il faut qu'une Maîtreſſe honnête

Ait pour être ſelon mon cœur,
De l'emportement tête-à-tête,
Partout ailleurs de la pudeur :
Que les apparences ſoient belles,
Car on ne juge que par elles.

Qui me vendra la derniere faveur,
N'aura jamais mon cœur :
Mais après avoir eu des faveurs de Carite,
Par la force de mon mérite,
Si cette belle avoit beſoin
Ou de mon bien, ou de ma vie,
Je n'aurois pas de plus grand ſoin
Que de contenter ſon envie :
Les Amans ſur le bien ſont comme les Chartreux,
Tout doit être commun entr'eux.

Quand de m'écrire je vous preſſe
Qu'Amour en ma faveur vous retient ſous ſes Loix,
Vous me dîtes avec rudeſſe,
Que vous m'avez dit mille fois,
Tout ce que dit une Maîtreſſe
Que l'Amour a miſe aux abois.
Mais ne ſçavez-vous pas, Comteſſe,
Que dans les billets doux on trouve une tendreſſe
Qu'on ne trouve point dans la voix.

Vous

Vous devez à votre conduite
Des soins qui me sont superflus,
Quand on dit que j'aime Carite,
Je vous guéris l'esprit en ne la voyant plus.
Mais quand le monde dit que vous aimez Timante,
Vous me montrez en vain que vous êtes innocente,
Si le monde n'en voit autant,
Je ne puis pas être content.

⁂

Tant que sans être aimez nous ne sommes qu'Amans,
C'est à nous à souffrir mille & mille tourmens:
Mais après que notre Maîtresse
A pris pour nous de la tendresse,
Tous les soins doivent être égaux:
De même que les biens on partage les maux.

⁂

Je suis surpris, je le confesse,
Alors que je vois un Amant
S'appliquer aussi fortement
A ses cheveux qu'à sa Maîtresse,
Et les aimer également:
On est bien ridicule alors qu'on se propose
D'avoir le jeu, l'amour & la guerre en l'esprit,
Je sçai bien qu'en aimant il faut faire autre chose,

Mais tout (horſmis l'Amour) par maniere
d'acquit.

❧

A ſon Amant accorder la requête,
Eſt une choſe fort honnête ;
Mais pour augmenter ſon plaiſir,
Il faut ſouvent le prévenir :
Car je ſoûtiens devant toute la terre,
Que l'on ne ſe fait point valoir
En amour non-plus qu'à la guerre,
Quand on ne fait que ſon devoir.

❧

Alors que vous vous parlerez,
Dans tous ce que vous vous direz,
Amans, pas un mot de rudeſſe,
Ni dans votre ton, point d'aigreur :
L'Amour ſubſiſte par tendreſſe,
L'Amour s'entretient par douceur.

❧

Si vous voulez, Iris, que votre affaire dure,
Ne vous relâchez point dans la proſperité,
Et pour amuſer la Nature
Qui ſe plait à la nouveauté,
Recommencez vos ſoins juſques aux bagatelles :
En Amour (c'eſt la vérité)
Les recommencemens valent choſes nouvelles.

❧

L'Amour ne perd rien de ſes droits,

On lui doit aux adieux des soupirs & des larmes :
Et quand deux Amans quelquefois
Se sont, en se quittant, déguisé leurs alarmes,
Ils tirent, redoublant les mortels déplaisirs,
Un tribut plus amer de pleurs & de soupirs.

❧

Je ne dis pas, Iris, qu'un Amant délicat,
Rompe avec sa Maîtresse, & même avec éclat,
Lorsque pour son Rival l'infidéle soupire;
Cela s'en va sans dire :
Mais si sans fondement tout le monde en médit,
Encor que son Amant connoisse
L'injustice de ce faux bruit,
Il sent que sa délicatesse
Le force à quitter sa Maîtresse.

❧

Je ne veux pas, Amans, que sans cesse on soupire ;
Mais lorsqu'un grand amour a bien surpris un cœur,
L'air brusque lui déplaît, & les éclats de rire,
Et son véritable air est celui de langueur.

❧

Tous les tempéramens sont propres à l'amour :
Mais à la vérité les uns plus que les autres,
Amans pleins de langueurs, ne changez pas les vôtres,

Avec les gens de feu, vous perdrez au retour:
De ceux-ci la chaleur a plus de violence,
Mais d'ordinaire ils ont moins de persévérance:
Et quand ils aimeroient aussi fidélement,
Toûjours font-ils l'amour moins agréablement:
Si-bien qu'ils tâcheront de changer leur nature,
Et prendre afin de plaire en de certains momens,
De la langueur au moins le ton & la figure,
Alors que tête-à-tête ils feront les Amans.

Une honnête Maîtresse, & qui tâche de plaire,
Est sur toute chose sincere,
Elle craint plus lorsqu'elle ment
D'être soi-même sa partie,
Que de déplaire à son Amant,
S'il la prenoit en menterie.

Qui ment à ce qu'il aime, est fort mal à son aise,
S'il n'a point à l'honneur encor tourné le dos.
Les vrais Amans qui font choses mal-à-propos,
Sont fort sujets à la sindrese,
Aussi-bien que les vrais dévots.

Une

Une honnête Maîtresse aime la vérité,
Et prend toûjours plaisir à la sincérité.
Mais si pour s'excuser auprès de ce qu'elle aime,
Elle parle une fois moins véritablement,
Elle craint plus en ce moment
Ce qu'elle se dit à soi-même,
Que ce que lui dit son Amant.

❧

Je suis contre ce sentiment,
Qu'on ne voit point de sage Amant:
On peut fort bien alors qu'on aime,
Avoir encor de la raison;
Mais alors qu'en tous lieux & qu'en toute saison
La prudence est extrême,
L'amour n'est pas de même.

❧

La longue absence en Amour ne vaut rien,
Mais si tu veux que ton feu s'éternise,
Il faut se voir, & quitter par reprise:
Un peu d'absence fait grand bien.

❧

L'amour égale sous sa Loi
La Bergere avecque le Roi;
Si-tôt qu'il en fait sa Maîtresse,
Si-tôt qu'il se peut engager,
La Bergere devient Princesse,
Ou le Prince devient Berger.

❧

Il faut voir souvent sa Maîtresse
Loin des témoins, hors de la presse;
Mais en Public fort rarement.
Et voici mon raisonnement:
Si sa flâme a trop de lumiere,
Le mari la voit, ou la mere,
Et ce malheur peut être grand.
Si son air est indifférend,
On croit toûjours qu'en cette Belle
L'indifférence est naturelle.

❧

Je consentirois qu'une Dame,
Dont le cœur seroit plein d'amour,
Fît des avances de sa flâme,
Pourvû qu'elle eût jusqu'à ce jour
Eté fiere à toute la Cour;
Mais je la tiendrois pour infâme,
Si d'autres gens avoient déjà touché son ame.

❧

Alors que tu viens voir Caliste,
Tu lui parois toûjours content:
Cependant il est tout constant,
Que qui dit amoureux, dit triste.
Prens donc un air plus sérieux,
Fais voir ton amour dans tes yeux;
Car tant que l'on te verra rire;
On ne croira jamais que tu désire.

❧

Vous voulez qu'on vous trouve belle,
Cependant vous êtes cruelle,

On

On ne ſçauroit vous enflâmer :
Je ne vous crois pas trop ſincere ;
Car enfin lorſqu'on veut plaire,
C'eſt ſigne que l'on veut aimer.

Si vous voulez rompre vos chaînes ;
D'abord avecque votre Amant,
Vous le pouvez fort aiſément,
Sans ſouffrir, ni donner de peines.
Mais ſi vous ſeule avez deſſein,
Par dépit, ou par laſſitude,
De vous tirer l'amour du ſein,
Iris, il vous faut de l'étude ;
Faites naître quelque embarras,
Changez-vous, de-peur d'un fracas,
En diſeuſe de patenôtres :
Mais ſurtout qu'il ne penſe pas
Que vous l'abandonniez pour d'autres.

Iris, les honnêtes Maîtreſſes
Traitent d'un plus grand ſérieux
Ceux qui leur ont offert des vœux,
Que ceux qui n'ont point eu pour elles de tendreſſes,
Car des civilitez pour les indifférens,
Sont des faveurs pour les Amans.

Alors qu'un Amant vous écrit,
Dont vous mépriſez la conquête,
Vous croyez être fort honnête,

De

De lui mander que ce qu'il dit,
Ne fait que vous rompre la tête :
Apprenez que c'eſt une erreur,
Et qu'en de telles conjonctures,
Iris, c'eſt faire une faveur
Que de répondre des injures.

❧

Je craindrois fort une Maîtreſſe,
Dont la fauſſe délicateſſe,
Et le cœur trop rempli d'amour,
Me tourmenteroient nuit & jour ;
C'eſt un grand bourreau de la vie
Que l'excès de la jalouſie :
Mais je tiens qu'on ſeroit encor plus tourmenté
De l'extrême tranquillité.

❧

Chacun aime à ſa guiſe,
Adorable Beliſe.
L'un veut aimer, mais chaſtement,
L'autre ſans s'attacher veut de l'emportement ;
Tous ces gens-là prennent l'amour à gauche.
Et lui donnent un méchant tour ;
Il ne faut pas aimer pour la ſeule débauche,
Beliſe, il faut mêler la débauche à l'amour.

❧

Si vous voulez nos cœurs juſqu'à l'éternité,
Et ne trouver jamais la fin de nos tendreſſes,
Faites-vous bien valoir par la difficulté ;

Car

Car ce qui fait durer nos feux pour nos Maîtresses,
C'est la peine & le tems qu'elles nous ont couté.

Amans qui n'avez pas de charmes,
Alors qu'il vous faut exprimer,
Si vous voulez vous faire aimer,
Apprenez à verser des larmes :
Qui pleure quand il faut des pleurs,
En amour est maître des cœurs.

Lorsque deux vrais Amans se sont trouvez aimables,
Rien de leur passion ne les peut affranchir,
Devenir laids, Iris, devenir misérables,
Tout cela ne fait que blanchir.

Soit en amour, ou bien en mariage,
Alors que l'on s'est raproché,
Après quelque petit voyage,
Le Cœur n'en est pas plus touché,
Mais les sens le sont davantage.

Lorsqu'un Amant au bout de quelques tems
Revoit l'objet qui rend ses vœux contens,
Je vous apprens, Iris, mais qu'il ne vous déplaise,
Qu'il n'a pas dans le cœur de plus fortes amours,

Mais

Mais qu'il est mille fois plus aise,
Que s'il le voyoit tous les jours.

JALOUSIE.

LA nuit pâle & mourante, en ses espaces sombres,
Alloit s'évanoüir avec toutes ses ombres,
L'Aurore dans son char, d'un teint jeune & vermeil,
Préparoit d'un beau jour le pompeux appareil,
Et la riche Nature en merveilles féconde,
Etaloit ses trésors aux yeux de tout le monde,
Quand Tirsis enflâmé de colere & d'amour,
Ne pouvant plus souffrir la lumiere du jour,
Ni l'indigne mépris de l'ingrate qu'il aime,
Ses yeux pleins de dépit, & le visage blême,
Du funeste récit de ses ennuis secrets,
Fait plaindre nos vallons, & gémir nos forêts.
O Dieu ! s'écria-t'il, quoi ! le Ciel & la Terre
Viennent-ils de concert me déclarer la guerre ?
Ce bel Astre du jour, d'un visage riant,
Peint de nouveaux rayons les rives d'Orient ;
Déja l'or & l'asur du haut de ces montagnes,
Emaillent

Emaillent à longs traits ces fertiles campagnes.
Là ces chantres des airs, à l'ombre des ormaux,
Accordent leurs accens au murmure des eaux;
Là ces troupeaux errans bondissent dans ces plaines,
Le Zéphir amoureux nage sur ces fontaines,
Les roses, les jasmins naissent en mille lieux,
Et l'Univers enfin brille de tous ses yeux :
Et moi seul cependant, insensible à ces charmes,
Je ne voi que l'horreur de mes tristes alarmes:
Ces plaines, ces troupeaux, ces Zéphirs & ces fleurs,
Réveillent mon dépit & mes vives douleurs;
Je songe qu'au milieu de toutes ces délices,
Au mépris de mes feux & de tous mes services,
Mon indigne Rival peut-être en ce moment,
Etale aux yeux d'Iris sa joye & mon tourment.
Je songe que peut-être au fond de ma tristesse,
Il triomphe en secret de toute ma tendresse;
Qu'entre les bras d'Iris, en ce funeste jour,
Il satisfait sa gloire & non pas son amour.

Non,

Non, son cœur n'eut jamais que de fausses atteintes ;
Ses larmes, ses soupirs ne furent que des feintes.
L'ingrate cependant facile à ses desirs,
Confond ses feints regrets, & mes justes soupirs,
Et d'un perfide Amant me faisant la victime,
Méprise ma constance, & respecte son crime.
En vain sur son orguëil j'ai rassuré ma foi,
Ah ! je n'ai que trop vû qu'il n'étoit que pour moi :
Oüi, j'ai connu qu'un cœur à l'amour insensible,
Au faux éclat du bien n'étoit pas invincible,
Et qu'un Hymen orné d'un charme si puissant,
Rend la vertu coupable, & le crime innocent.
C'est peut-être aujourd'hui la fatale journée,
Que se doit accomplir cet injuste hymenée :
A ce triste penser je sens mon cœur gémir,
Mon esprit se confondre, & tout mon corps frémir ;
Je ne sçai plus que dire, & ne sçai plus que faire,
Ma raison interdite à soi-même contraire,

Se trouvant ſur mes ſens ſans force & ſans pouvoir,
Me laiſſe à la merci de tout mon deſeſpoir.
Juſtes Dieux! qui voyez les peines que j'endure,
Vous pouvez voir qu'Iris récompenſe un parjure.
Hélas! ſi c'eſt ma mort que demandent les Cieux,
Je ne demande plus que mourir à ſes yeux;
C'eſt-là le triſte honneur où mon amour aſpire,
Et mourir eſt enfin tout ce que je déſire.
Grands Dieux! pour moi ſeul vous êtes ſans bonté,
Sauvez-moi pour le moins par une cruauté;
Et puiſque rien n'a pû fléchir cette inhumaine,
Faites que dans mon ſang elle ſoule ſa haine.
Peut-être, ah! quel peut-être! en puis-je encor douter?
De quel eſpoir trompeur veux-je encor me flatter?
Aſſez & trop long-tems une fauſſe eſpérance,
A trahi mon amour, & trompe ma conſtance;
Aſſez & trop long-tems ſes injuſtes rigueurs
Ont payé de mépris mes trop juſtes langueurs:
Ah! je ne ſçai que trop que cette ame cruelle,

Joüira sans pitié de ma douleur mortelle,
Et me verra pour elle expirer constament,
Sans daigner m'honorer d'un soupir seulement.
En vain le matelot mille desseins concerte,
Quand les flots mutinez ont résolu sa perte.
En vain un pauvre Amant pense arriver au port
Quand sa belle inhumaine a résolu sa mort.
Trop perfides pensers qui déchirez mon ame,
Vous qui d'un lent poison venez nourrir ma flâme,
Pouvez-vous bien encore me flatter de guérir?
Traîtres, retirez-vous, & laissez-moi mourir.
Impitoyable mort, dont les traits secourables
Finissent tous les maux de tous les misérables,
Toy de qui la fatale & injuste inimitié
Fait bien souvent d'un meurtre un œuvre de pitié,
Viens par un coup fameux signaler ta puissance,
Et terminer ma vie avecque ma souffrance.
Arrache à mon Rival le trop cruel honneur,
De se voir à mes yeux maître de mon bonheur,

Et

Et si l'injuste Iris nous doit être ravie,
Avant que de la perdre, au moins perdons la vie.

M. la C. de la Suze.

IX. ELEGIE.

CRUEL persécuteur de la Terre & des Cieux,
Qui parois aux humains le plus méchant des Dieux,
Amour de qui les traits se glissent dans les ames,
Y causant du desordre, & des feux & des flâmes,
Falloit-il que tes coups tombassent tous sur moi?
Et voit-on un démon plus injuste que toi?
Aux pieds de tes Autels j'ai passé mes années;
Tes seules volontez ont fait mes destinées,
Je t'ai servi sans cesse, & de tous les Amans,
J'étois le plus soumis à tes commandemens.
J'ai chanté ton pouvoir sur la terre & sur l'Onde,
J'ai conté des douceurs à la moitié du monde,
Et si l'on m'en eût crû, tout ce qui voit le jour,
Fût venut se soumettre à l'empire d'amour.

Demandes-

Demandes-le, cruel, aux Nymphes de la Seine,
A la belle Caliste, à la jeune Climene?
Toutes deux te voyant exalté dans mes Vers,
T'ont rendu redoutable à tout cet Univers:
Cependant, inhumain, après tant de services,
Pour me récompenser tu n'as que des supplices,
Et ton ingratitude est venuë à ce point,
Que voulant te parler, tu ne m'écoutes point.
Pour exercer sur moi ta plus noire malice,
Tu m'as faite admirer les charmes de Florice,
Et dès que leur pouvoir m'a soumis à sa loi,
Ingrat, tu l'as renduë aussi sourde que toi.
Florice à qui le Ciel prodigua sans mesure
Les plus rares trésors que cache la nature,
M'a toûjours fait connoître adorant ses appas,
Que ses yeux font un mal qu'elle n'entendoit pas;
Aux plus tendres soupirs elle paroît cruelle,
Les rochers les plus durs y répondent plus qu'elle,
Et dès lors qu'à ses pieds j'implore son secours,
L'inhumaine me quitte, & change de discours.

En vain pour la toucher je fais une peinture
De l'amour qui se voit en toute la nature;
En vain pour la fléchir je lui dis chaque jour,
Florice, on ne voit rien de si doux que l'amour:
Elle

Elle se divertit, elle ne fait que rire
Des douceurs que je pense, ou que je lui veux dire :
Si l'amour est si doux, dit-elle en se moquant,
Pourquoi m'avez-vous dit que vous enduriez tant ?
Je ne puis lui répondre, & ma langueur extrême,
Fait bien voir que je souffre en montrant que je l'aime ;
Et que tous ces plaisirs dont je peins la douceur,
Se trouvent dans ma bouche & non pas dans mon cœur.
Hélas ! il est bien vrai qu'en l'amoureux empire,
La plus grande douceur est un cruel martyre.
Et que tous ces appas qui nous charment si fort,
Font naître des langueurs qui nous donnent la mort.
Depuis le jour que j'aime, à peine je respire,
Si je veux respirer, il faut que je soupire,
Et depuis que je sers mes ingrates amours,
J'ai trouvé le secret de mourir tous les jours :
Le repos que la nuit laisse au plus misérable,
Ne vient jamais flatter le tourment qui m'accable,
Et le Dieu du sommeil, ennemi de l'amour,

S'accorde avec lui pour me fuir à son tour ;
Ce Démon inquiet, ou par ruse ou par rage,
Vient me donner la mort, & m'en ôte l'image ;
Tout ce que je connois parle de mon trépas,
Il n'est que le sommeil qui ne m'en parle pas :
Lorsque le Dieu du jour quitte le sein de l'onde,
Pour apporter la joye & la lumiere au monde,
Ma tristesse m'éloigne & du monde & du bruit,
Et laisse dans mon ame une éternelle nuit ;
Les rochers & les bois témoins de mon supplice,
Sont ceux que j'entretiens des rigueurs de Florice,
Et je leur dis cent fois que je serois heureux,
De pouvoir devenir insensible comme eux.
Je rêve solitaire, & dans un lieu sauvage
Je pense voir Florice & trouver son image :
Quoique rien ne ressemble à ses divins appas,
Je crois les voir partout, & je ne les vois pas :
Là, comme si mes yeux découvroient ce que j'aime,
Je me plains de Florice à son image même ;
Et par mille soupirs qui sortent de mon cœur,
Je lui dis mon amour ; & lui peins ma douleur :
Ingrate, dis-je alors, inhumaine Florice,
Pourquoi me traitez-vous avec tant d'injustice ?
Le bel Astre du jour ne voit rien parmi nous,

De plus soumis que moi, de plus cruel que vous :
Je vous aime, Florice, & le Dieu d'amour même
Ne sçauroit pas aimer au point que je vous aime ;
Imitez pour le moins les tigres & les ours,
Qui se laissent dompter aux plus petits Amours.
Des plus fiers animaux le naturel sauvage
S'adoucit aux plaisirs où l'amour les engage ;
Tous parlent de l'amour & s'en laissent charmer,
Vous seul êtes farouche, & refusez d'aimer.
Quand de l'Astre du jour les premiers traits éclatent,
Les oiseaux éveillez s'entr'aiment & se flattent ;
Ils se cherchent l'un l'autre, & leurs gazouillemens
Sont les témoins publics de leurs contentemens.
Les plus hideux poissons dans le fond des abîmes,
Des ardeurs des amours deviennent les victimes ;
Et cet aimable enfant qui commande en tous lieux,
Charme les animaux, les hommes & les Dieux :
Ces Dieux que vous servez, ces maîtres du tonnerre,

Abandonnent le Ciel, pour aimer ſur la terre ;
Et les Divinitez de tous les Élémens,
Affectent pour tout bien la gloire d'être Amans.
Penſez-vous faire mieux que tous tant que nous ſommes,
Mieux que les animaux, & les Dieux & ſes hommes ?
Et ſi tous de l'amour recherchent les appas,
Serez-vous infléxible, & n'aimerez-vous pas ?
Pour moi de qui l'amour eſt le ſouverain maître,
Je veux aimer toujours, ou je veux ceſſer d'être ;
Mais puiſque de l'amour je dois ſentir les coups,
Ce ne ſera jamais pour d'autre que pour vous :
Fuſſiez-vous plus ingrate & plus inéxorable,
Fuſſiez-vous plus cruelle, & moi plus miſérable :
Je bénirai les maux qui me feront mourir ;
Car les braves Amans ſe plaiſent à ſouffrir.
Mon amour eſt ſi beau que rien ne le ſeconde,
Je mépriſe pour vous la fortune & le monde,
Et je ne veux des biens qu'on cherche tant d'avoir,
Que ceux de vous aimer, vous ſervir & vous voir.
Voilà, cruel amour, une image fidéle

Du mal que fait Florice, & que je sens pour elle ?
Mais quoi ! de tous les maux que causent ses appas,
Florice est innocente, elle n'y consent pas,
C'est toi seul qui les fais ; & ton humeur cruelle,
Pour accabler nos cœurs te retient auprès d'elle :
Je te vis dans ses yeux dès la premiere fois,
Comme un cruel Tyran qui fait suivre ses loix,
Je ne résistai point à leur plus douce amorce,
Me voulant dégager, tu me vainquis par force ;
Tu me suivis partout, & tu vins te placer
Au milieu de mon cœur qui vouloit te chasser.
Mais, trop ingrat amour, que servent mes reproches ?
J'amolirois plutôt & la bronze & les roches,
Je puis me rendre heureux sans tous ces vains propos :
Car qui cherche la mort, peut trouver le repos.
C'est ainsi que Lisandre en des lieux solitaires,
N'accusoit que l'amour de ses longues miseres,
Et que demi-mourant il nommoit tour-à-tour,
Et l'ingrate Florice & le cruel amour,
Quand ce Dieu, dont les cœurs ne se peuvent défendre,

Apparut à l'inſtant où ſoupiroit Liſandre ;
Et brillant de ces traits qui percent les humains,
S'approcha près de lui & lui tendit les mains ;
Il n'avoit plus alors ces fiertés redoutables,
Par qui Florice a fait tant de cœurs miſérables :
Il paroiſſoit rempli de ces divins appas,
Qui font qu'on ſent l'amour, mais qu'on ne le fuit pas.
Liſandre en fut ſurpris, & ſoupirant encore,
Eût pris le Dieu d'amour pour celle qu'il adore ;
Mais le regardant bien, il conſulta ſon cœur,
Et trouva que Florice avoit plus de rigueur.
A ce reſſouvenir ſes ſoupirs redoublerent,
Son ame fut troublée, & ſes larmes coulerent,
Quand l'amour l'embraſſant, & touché de ſes pleurs,
Tâcha, par ſes diſcours, d'appaiſer ſes douleurs ;
Conſole-toi, dit-il, & ceſſe de te plaindre
De ce feu violent que je ne puis éteindre,
Ne m'en accuſe plus, ne m'en fais point l'auteur,
Et du mal que tu ſens, ne t'en prens qu'à ton cœur :
Le malheureux qu'il eſt, quoique je l'avertiſſe
De ne ſe joüer pas aux beaux yeux de Florice,

S'en

S'en approcha toujours, & sans y résister,
Il fit si bien enfin, qu'il ne put la quitter.
Si lors dans ces beaux yeux je parus redoutable,
C'étoit de ton malheur le signe inévitable:
Il devoit pour ton bien l'avoir mieux entendu,
Non pas à ses beaux yeux courir comme un perdu.
Quand il n'en fut plus tems, il chercha sa franchise,
Mais Florice a des yeux qui retiennent leur prise;
Après l'avoir cent fois vainement entrepris,
Plus il se rebella, plus il se trouva pris.
C'est un mal sans reméde, & je n'y puis rien faire,
Lorsque j'en veux parler, Florice me fait taire,
Et mes discours sur elle ont si peu de crédit,
Qu'autant vaudroit pour toi que je n'eusse rien dit;
Je ne puis pour moi-même obtenir quelque grace,
Dès que j'ouvre la bouche, elle fuit & me chasse;
Et m'estime si peu, qu'en tous lieux qu'elle soit,
L'insensible me donne au premier qu'elle voit:
J'ai voulu m'en fâcher, & j'ai tout fait contre elle,
J'ai lancé tous mes traits dessus son cœur rebelle;
 Mais

Mais ils se sont rompus, ainsi que sur les eaux
Se brisent aux rochers les fragiles vaisseaux :
Heureux encore, après avoir perdu mes armes,
D'en trouver dans ses yeux, d'où naissent tant de charmes ;
Si lors pour mon malheur elle eût été sans yeux,
J'abandonnois la terre & revolois aux Cieux.
Mais enfin, cher Lisandre, achéve sans murmure
D'accoûtumer ton cœur aux tourmens qu'il endure ;
Quand un cœur est touché, qu'il se laisse enflâmer,
S'il ne sçait pas souffrir, il ne sçait pas aimer :
Souffre, espere & poursuit, le tems change les choses ;
Quand l'hyver est passé, l'on voit naître les roses :
Tes maux te donneront peut-être un meilleur sort ;
Il est des mauvais vents qui conduisent au port.
Lors il quitte Lisandre, & d'une aîle étenduë
Disparoît à ses yeux, emporté sur la nuë ;
Et loin de soulager cet Amant malheureux,
Laisse tomber sur lui des chaînes & des feux.
Ah ! dit Lisandre alors, que servent tes paroles ;
Tu

Tu m'accables, cruel, lorſque tu me conſoles :
Comme dois-je eſperer de voir finir mes maux,
Si tes propres douceurs m'en donnent de nouveaux ?
Au moins, cruel amour, va conter mon ſupplice,
A celle qui me tuë, à l'ingrate Florice.
Il voulut la nommer une ſeconde fois,
Mais les ſoupirs mortels étoufferent ſa voix.

M. la C. de la Suze.

LE BUSC.

GALANTERIE.

QU'IL eſt heureux de tous côtez,
Ce bois léger que vous portez,
Et que ſon office admirable
Devroit paroître déſirable
Au galans les plus fortunez
Qu'amour ait jamais couronnez !
Ce bois touche par privilege
Un double petit mont de neige,
Qui par un joli mouvement
Se ſouleve fort mollement,
Et puis mollement ſe rabaiſſe,
Allant & revenant ſans ceſſe
D'un air charmant & gracieux,

Comme s'il s'approchoit des yeux
Pour ses beautez faire connoître,
Et puis doucement disparoître,
Afin d'allumer le désir
Par un petit goût d'un plaisir
Qui finit si-tôt qu'il commence,
Puisqu'à peine on a la licence
De considerer un moment
Les graces de ce mouvement.
D'ailleurs, de ce bois sans mérite
La fortune est-elle petite,
Quand à la main vous le tenez,
Et qu'avec lui vous badinez ?
Car la beauté la plus divine
Avec son busc souvent badine,
Et le badinage a des goûts
Tout-à-fait ravissans & doux :
Alors n'est-il pas vrai qu'il touche
Votre belle petite bouche,
Votre front, vos boucles, vos yeux,
Et qu'il passe sur de beaux lieux,
Tous couverts de neige entassée
Qui n'a jamais été pressée ?
L'autre bout qui regarde en-bas
Couvre certains lieux pleins d'appas,
Que l'on peut mieux penser que dire,
Et qu'il faut joliment décrire.
Un beau vallon. . . . vous rougissez,
Et vos yeux sont embarrassez ;

Hé

Hé bien, la Belle, il se faut taire,
Aussi-bien c'est un grand mystere
De figurer ces lieux charmans,
Sans en sçavoir les agrémens,
Si-non par simple conjecture.
J'en quitterai donc la peinture,
Belle, il suffit pour cette fois,
Que d'un petit morceau de bois
On vous montre la destinée
Trop heureuse & trop fortunée,
Et que vous jugiez qu'un Amant
La goûteroit autrement;
Mais pour vous le montrer, la Belle,
Vous n'en serez pas moins cruelle,
Et ce bois dont on est jaloux
Pour le voir mieux traité que nous,
Aura des biens sans les attendre,
A quoi nous n'oserions prétendre.

Ces Vers ont été envoyez avec un Souflet fort joli. On suppose que c'est lui qui parle à la Dame qui le reçoit.

AUTREFOIS en Zéphir je volois par les plaines,
Et sentois les ardeurs des amoureuses peines,
Maintenant en Souflet je me vois tranformé;
Et ne puis plus courir après l'objet aimé.
Flore pour me punir me changea de la sorte,

Pour un Zéphir d'hyver, j'ai l'haleine assez forte,
Et je vous servirai jusqu'au mois des amours,
Où l'aimable Printems ramene les beaux jours.
Ce fut moi, malheureux ! (oserai-je le dire?
Ah ! quand j'y pense encor mon triste cœur soupire)
Qui badinant un jour avec de jeunes fleurs,
Ternis insolemment leurs plus vives couleurs,
Sans sçavoir que Sapho, votre chere conquête,
Vouloit vous les donner le jour de votre fête.
Lors elle s'en plaignit, Flore s'en courrouça,
Et pour la contenter, me bannit, me chassa,
M'interdit les Jardins de toute la Nature,
Et me fit prendre enfin cette triste figure ;
Mais si je puis passer l'hyver auprès de vous,
De nul autre Zéphir, je ne serai jaloux.

PELISSON.



MUSIQUE

MUSIQUE, DE LA GROTTE DE VERSAILLES.

Une troupe de Bergers qui jouënt de divers Instrumens, viennent dans la Grotte de Versailles, pour y faire un concert à leur mode.

Récit chanté par deux Bergers.

Premier Berger.

ALLONS, Bergers, entrons dans cet heureux séjour,
Tout y paroît charmant, LOUIS est de retour :
Il sort des bras de la Victoire,
Et vient assembler à leur tour
Les plaisirs égarez dans ces bois d'alentour.

Second Berger.

Il se plaît en ces lieux à perdre la mémoire
De la grandeur qui brille dans la Cour :
Cessons de parler de sa gloire,
Il n'est permis ici de parler que d'amour.

Le

Le Chœur des Bergers répete les deux premiers Vers.

Chanson chantée par un Berger, & répétée par le Chœur.

Dans ces charmantes retraites,
Accordons nos Chalumeaux,
Nos pipeaux,
Nos musettes
Au ramage des oiseaux,
Et chantons nos amourettes
Au doux murmure des eaux.

Autre Chanson chantée par deux Bergeres, à qui deux flûtes répondent.

Goûtons bien les plaisirs, Bergere,
Le tems ne dure pas toûjours,
La moisson la plus chere
Est celle des amours,
Elle ne se peut faire
Qu'au printems de nos jours.

Le Chœur des Bergers répéte la Chanson précédente.

Dans ces charmantes retraites, &c.

Dialogue chanté par deux Bergers, à qui deux flûtes répondent.

Premier Berger.

Sortons de ces déserts, détournons-en nos pas.

Second

Second Berger.

Pourquoi quitter si-tôt ces endroits pleins de charmes ?

Premier Berger.

L'amour est dans ces lieux avec tous ses appas.

Second Berger.

Ah ! qu'il est doux ici de lui rendre les armes,
Où pourrions-nous aller où l'amour ne fût pas ?

Les deux Bergers ensemble.

Voyons tous deux en amour,
Qui de nous sçaura prendre
L'ardeur la plus tendre :
Ne craignons point le tourment
Qu'un cœur amoureux doit attendre,
C'est un mal trop charmant
Pour s'en défendre.

Premier Berger.

Aimons puisqu'il le faut, dans ces heureux déserts.

Second Berger.

L'amour dans ces beaux lieux n'a que d'aimables chaînes.

Premier Berger.

Il a dequoi payer le repos que je perds.

Second

Second Berger.

Il n'est pas de plaisirs si charmans que ses peines,
La liberté n'a rien de si doux que ses fers.

Ensemble.

Voyons tous deux en amour, &c.

Autre Chanson chantée par un Berger, & répétée par le Chœur.

Chantez dans ces lieux sauvages,
Chantez Rossignols heureux,
Mêlez vos tendres ramages
Parmi nos chants amoureux:
L'amour dans nos chaînes
Flatte nos désirs.
Nous chantons nos peines,
Chantez vos plaisirs.

Les Rossignols mêlent leur concert à celui de plusieurs Instrumens à leur mode, & les Bergers leur répondent par cette chansonnette.

Ces oiseaux vivent sans contrainte,
S'engagent sans crainte,
Leurs nœuds sont doux:
Tout leur rit, tout cherche à leur plaire,
Nous devons en être jaloux,
La raison ne nous sert de guére,

En

En amour ils ſont tous
Moins bêtes que nous.

Autre couplet.

Dans leur chant ils diſent ſans ceſſe
Que l'amour les bleſſe
D'aimables coups,
Tout leur rit ; tout cherche à leur plaire, &c.

Autre Chanſon chantée par une Bergere accompagnée d'un renouvellement de flûtes douces.

Dans ces deſerts paiſibles,
Rochers, que votre ſort eſt doux!
Vous êtes inſenſibles,
Trop heureux qui l'eſt comme vous!

La même Bergere continuë à ſe plaindre, & en élevant ſa voix, & la tournant du côté de l'Echo, l'oblige enfin à lui répondre.

La Bergere.

Depuis que l'on ſoupire
Sous l'amoureux empire,
Depuis que l'on ſoupire
Sous l'amoureuſe loi :
Hélas ! qui fut jamais plus à plaindre que moi ;

L'Echo.

Moi.

La Bergere.

Hélas !

L'Echo

L'Echo.

Hélas !

La Bergere.

Qui fut jamais plus à plaindre que moi !

L'Echo.

Qui fut jamais plus à plaindre que moi !

La Bergere.

Quelle voix vient ici se plaindre ?

L'Echo.

Quelle voix vient ici se plaindre ?

La Bergere.

N'en doutons plus, ce sont les Echos d'alentour.

L'Echo.

Ce sont les Echos d'alentour.

La Bergere.

Jusqu'au cœur des Rochers de ce charmant séjour,
Leur plainte nous apprend que l'amour est à craindre.

L'Echo.

Que l'amour est à craindre.

Le Chœur des Bergers accompagné de tous les Instrumens, du chant des Rossignols, & des répetitions des Echos, acheve de chanter les vers suivans.

Chantons tous en ce jour,
Reduisons tour-à-tour,

Que

Que le chant des oiseaux nous seconde,
Que l'Echo nous réponde:
Chantons en ce jour,
Chantons qu'il n'est rien dans le monde
Qui soit insensible à l'amour.

LETTRE
Aux Filles de Madame.

A VILLIERS-COTRETS.

PEndant que tout le monde est occupé à écrire, je ne puis me résoudre à demeurer inutile, & d'ailleurs j'ai trop d'interêt à n'être pas absolument oublié de toutes les personnes qui sont à Villiers-Cotrets, pour ne pas prendre avec joye l'occasion qui se présente de les faire souvenir de moi. Mais n'en attendez rien de divertissant; on est trop mélancolique ici pour songer a être agréable, & depuis que Madame est éloignée, ce n'est plus à S. Germain qu'il faut chercher de la joye.

Les plaisirs, les jeux, les Amours,
Et les ris qui marchent toûjours,
Sur les pas de vôtre Princesse,

Resolus,

Résolus, quoiqu'on les en presse,
De n'y plus faire de séjour,
Que cette incomparable Altesse,
En ces lieux ne soit de retour.

Il n'y a pas d'apparence qu'on les fasse changer de résolution, & je suis bien persuadé que nous ne les verrons point devant la fin de la semaine. Vous reviendrez tous de compagnie, & les graces, selon leur coûtume, seront encore de l'équipage de Madame. Je pense même qu'elle nous ramenera le Printems.

Les Zéphirs amoureux dont l'haleine féconde
Produit le riche émail dont nos champs sont parez,
Après le long Hyver qui les a resserrez,
Attendent son retour pour redonner au monde
Des jours dont la beauté passera nos désirs,
Une saison nouvelle, & de nouveaux plaisirs.

Pour parler en Prose; car je vous avouë que je suis bien-tôt las de Vers, on s'ennuye extrémement ici de ce que Madame n'y est point; & si son absence étoit longue, je ne sçai pas comme l'on feroit pour la supporter. On n'a quasi de divertissement que celuî de lui écrire; & à quelque heure que l'on prenne les Dames, on les

les trouve toûjours la plume à la main; mais elles sont de bonne foi, & ne font travailler personne pour elles. Tout ce que l'on recevra de leur part, sera sans doute de leur façon. Je pense qu'elles seroient bien-aises qu'on en usât de même avec elles; & qu'elles dispenseroient volontiers les Poëtes de la Maison de Monsieur, du soin qu'ils prennent de retourner leurs Chansons. S'ils ne sont pas résolus à demeurer dans l'oisiveté, ils peuvent s'adresser aux gens de la même profession qui suivent le Roi; & quoique je sois ici tout seul du métier, je m'offre de bon cœur à leur faire réponse. Quelque peu de commerce que j'aye avec les Muses, j'espere qu'elles ne me refuseront pas leur assistance, & qu'elles ne manqueront point de se rendre auprès de moi, dès qu'elles sçauront que ce que j'écris pourra contribuer de quelque chose au divertissement de Madame.

Pour une occasion si belle
On verra les neuf Sœurs seconder mes efforts,
Et le Dieu des beaux Arts poussé de même zéle,
M'ouvrira ses trésors.

RELATION

RELATION

Du Voyage que la Reine a fait en Flandres.

PUisque vous l'avez ordonné, Mesdames, il faut vous rendre compte de nos avantures depuis notre séparation de Compiegne, jusques à notre retour sur la frontiere. Quand vous ne m'auriez pas donné cette commission, je pense que je l'aurois prise de moi-même. On aime naturellement à conter ses proüesses, & les Conquerans ont cela, qu'ils se plaisent à faire eux-mêmes leurs propres commentaires. Nous avons traversé des plaines immenses, nous avons couru des Pays qui à peine sont marquez sur la Carte. Nous sommes entrez dans les Places que les Ennemis venoient de fortifier réguliérement : & cependant notre Campagne n'a duré que dix jours ; & quelque part que nous ayïons tourné nos pas, la victoire nous a précédé, le triomphe nous a suivi, & jamais course n'a été plus rapide que celle de nos conquêtes. La Reine a vû suivre son

ſon Char par autant d'Eſclaves volontaires, que le Roi avoit rencontré d'Ennemis armez : Elle a trouvé dequoi vaincre après lui, elle a forcé le naturel des Flamands, elle en a autant converti qu'elle en a regardé; & notre Cour étant encore plus heureuſe que notre armée, elle eſt venuë à bout de faire aimer une Domination, qui juſques-là n'avoit été en droit que de ſe faire craindre. Vous ſçavez mieux que perſonne qu'on n'entre jamais dans les cœurs à main armée : ce ſont des Places qu'on ne peut prendre que par intelligence ou par enchantement; & c'eſt ce que nos Dames ont ſçu faire avec tant de ſuccès, qu'elles n'ont fait que s'y préſenter pour s'en rendre les Maîtreſſes. Comme ils ne s'étoient point préparez à cette ſorte de Siége, ils n'ont ſçu le ſoûtenir longtems, les armes leur ſont tombées d'elles-mêmes des mains. Ils ont été bien-aiſes de ſe ſoumettre à une Souveraineté, dont le titre eſt encore mieux écrit dans les yeux que dans le manifeſte. Jamais Voyage n'a été plus agréable, ni plus politique que celui-ci. Ce n'eſt pas ſeulement le témoignage d'une tendreſſe conjugale, c'eſt le trait d'une prudence militaire, & je ne ſçai qui l'eût plûtôt décidé du mari, ou du Capitaine.

Nous

Nous ne comptons pour rien les chaleurs excessives qui nous ont brûlées, une poudre épaisse à ne se pouvoir reconnoître de quatre pas, des haltes éternelles pendant des marches de dix heures, qu'on n'avoit garde de faire à la fraîcheur des soirées; parcequ'en pays ennemi on s'expose plus volontiers aux chaleurs du jour, qu'aux surprises de la nuit : nous ne comptons, dis-je, tout cela pour rien, quand nous songeons que nous avons assuré par-là toutes les conquêtes du Pays-Bas; qu'un si riche patrimoine vaut bien la peine de l'aller prendre; qu'après tout, nous n'avons rien souffert en comparaison du Roi, qui bien-loin de se mettre en carrosse comme nous, fut toûjours à cheval à la tête de l'escorte, donnant lui-même tous les ordres, & ne mettant jamais pied à terre qu'à la dînée & à la couchée. Je voudrois que vous l'eussiez vû alors changé en Mars par la poussiere & par la sueur, paré de son hâle, de meilleure mine, & moins fatigué qu'au sortir d'un Bal; brillant, honnête, & communicatif au-delà de ce que vous l'avez jamais vû.

Sa fierté, son feu, son courage,
Que je ne sçai quoi temperoit,
Eclatoient dessus son visage,

On

On l'écoutoit, on l'admiroit,
Pour ne rien dire davantage.

En deux journées nous parvînmes jusqu'à Amiens, où il ne nous arriva point d'autres avantures que celle d'y être arrivez. Nous y fûmes régalez par Mr. l Evêque, qui a de l'esprit & de la politesse autant qu'il en faut pour un Courtisan. L'honnête-homme en lui a bien effacé le Cordelier, & il n'en a rien retenu, que de n'avoir rien à lui, & d'être bon à plus d'une chose. Monsieur de Bar fit aussi très-bien les honneurs de la Ville. Le soir le Baron de Bole vint donner avis qu'à Dourlens tout étoit plein de petite vérole; cela fit changer le dessein d'y passer, en celui d'aller coucher à Mailly.

Mailly, MESDAMES, est une espece de Chahuanterie irréguliere, à cour obscure & étranglée, assez forte pour mettre le bestial circonvoisin hors d'insulte; mais peu propre à recevoir une aussi bonne Compagnie que la nôtre. Monsieur y joignit la Cour. Tout le monde y étoit tellement entassé, que Madame de Montausier coucha dans un cabinet sur un sac de farine, les filles de la Reine dans un grenier sur un tas de bled, & votre serviteur sur un tas de charbon, dans la vraye fournaise du Maréchal. Ajoûtez à cela une

douzaine d'Horloges de Villages, appellées en vulgaire des Coqs, juchez au chevet de mon lit, qui à la mode de Flandres, carillonnoient jusqu'aux demi quarts d'heures de la nuit. Quel régale, bon Dieu! pour des gens fatiguez, & quel gîte! Il falloit cela pour nous imaginer d'être à la guerre; mais nous devions nous y attendre. Sur le chemin de la gloire les gîtes ne sont pas si bons que chez soi, & ce ne fut jamais en bien reposant que les Héros y sont parvenus.

Je fus ce jour-là au lever de l'Aurore, & j'entendis avec impatience le bienheureux moment qui nous tira de Mailly pour aller à Arras. Leurs Majestez logerent à l'Evêché, qui étoit assez commode. Le Gouverneur mit tout en usage pour régaler la Cour. Il faut rendre honneur à qui il appartient; les Gascons en sçavent plus que les autres gens, & le don de faire valoir les choses, n'a été fait que pour eux. Toutes les ruës étoient tenduës de tapisseries, & jonchées de fleurs avec des festons, qui se croisant à la hauteur du premier étage, formoient une espece de berceau continuel. Aux fenêtres paroissoient en leurs attours des Dimanches, toutes les belles du païs, qui sans les flater, ne le sont guéres. La plus passable étoit la fille du Médecin de la Ville; mais on

on ne faisoit que la saluer en passant avec respect, sans s'y amuser davantage:

Elle est jeunette, elle est fleurie,
Elle ne manque point d'appas:
Elle entend assez raillerie,
Mais son pere ne l'entend pas.

Quoique les chaleurs redoublassent tous les jours, nous ne laissâmes pas de partir pour Doüay: il n'y a que quatre heures jusques-là, pour parler aux termes du païs, mais nous en mîmes plus de sept à les faire. La Ville est grande comme Orléans; les ruës droites & larges, les maisons des Particuliers chétives, les édifices publics magnifiques & nombreux. Ce ne sont que Colléges, Réfuges, Couvents & Séminaires. Elle est peu habitée, & ne subsiste que par les pensions d'environ mille Ecoliers qui y font leurs études. Elle est forte par sa situation, qui est dans un païs plat & marécageux, par de bons fossez, & par le Fort Descarpe, dont le canon se croise avec celui de la Ville. La Reine y fut reçuë avec de grandes acclamations; à chaque ruë il se présentoit quelque machine surprenante. On y vit d'abord une Galére équipée de tout son travail, qui voguoit sur le dos de plus d'un Neptune qui la soutenoient. Elle étoit chargée d'Escla-

ves rachetez, que conduiſoit un Jéſuite habillé en Mathurin. Après venoient plu-ſieurs Chars remplis de jeunes précieuſes de campagne, dont les attraits avoient été revus, corrigez & diminuez par la fameuſe Univerſité de Doüay. Ces pauvres petites laidronnes s'étoient pourtant ajuſtées tout de leur mieux. Il n'y en avoit aucune qui n'eût plus de mouches que vous n'en dépenſez en un an, & qui n'eût étudié des maniéres plus tendres & plus gracieuſes que vous n'en aurez de votre vie. Vous vous en moquerez peut-être; mais on ne laiſſe pas d'être toujours fort obligé aux gens qui ne font rien que pour vous plaire, qui ſe rendent ridicules à force de bonnes intentions. Croyez-moi, il ſeroit à ſouhaiter pour tout le monde, ou qu'elles ſçuſſeut plaire comme vous, ou que vous vouluſſiez plaire comme elles.

Mais la merveille fut un Géant & une Géante, auprès de qui toutes les autres, les grands Cyrus, les grands Pompées, les grands Saucours mêmes, ne ſont que des Pygmées. Ces Coloſſes vinrent danſer aux fenêtres de leurs Majeſtez, & cela auſſi légérement que s'ils avoient été fabriquez de carton.

La Reine fatiguée de la foule & de la chaleur, commençoit à tourner les yeux du côté de France, quand le tems, à qui elle

ſçait ſi bien s'accommoder, s'accommodant auſſi à elle, fut tout-à-coup rafraîchi par une pluye abondante, qui fut aſſurément la très-bien-venuë. Cela donna le courage à Sa Majeſté de pouſſer juſques à la derniere conquête du Roi. Il y a huit grandes lieuës juſques à Tournay, que nous ne pouvions pas faire en quatorze heures; ſi bien que Mr. de Turenne qui avoit ſon Camp ſur la route, à deux lieuës d'où nous étions, fit réſoudre leurs Majeſtez d'y aller paſſer la nuit: nous y arrivâmes ſur les dix heures du ſoir. Je ne ſçaurois MESDAMES, vous repréſenter combien l'entrée d'un Camp au milieu de la nuit, a quelque choſe d'affreux & de divertiſſant tout enſemble. Cette infinité de feux qu'on allume de toutes parts, ont l'image d'une grande Ville embraſée. Cette horrible confuſion de chevaux qui henniſſent, d'inſtrumens guerriers qui ſonnent, de gens qui boivent & qui chantent, de diables qui jurent & qui tempêtent, forment une eſpece d'harmonie enragée, qui vous plaît, & qui vous anime de je ne ſçai quelle fureur martiale. Monſieur notre Général reçut leurs Majeſtez, Monſieur, & toutes les Dames dans une grange, où il leur donna le meilleur repas du monde. Il les ſervoit à table, & ne paroiſſoit pas moins empêché

avec la serviette sur les bras, & des assiétes dans la main, qu'Hercule l'étoit avec une quenouille & un fuseau. Les grands hommes ne sont embarrassez que de petites choses, & ils travaillent plus à donner à boire & à filer, qu'à faire des siéges, & à défaire des monstres. On ne se coucha point; le Roi & la Reine se mirent au jeu. Monsieur, qui étoit en grosses bottes, ayant fait venir les violons, donna le Bal aux Dames. Moi je me retirai dans le carosse de notre cher Chancelier, où j'essayai inutilement de dormir; mon sommeil n'étoit pas encore entierement aguerri, il s'évanoüit au son des tambours & trompettes, & je pense que je fermerois aussi-tôt l'oeil auprès de vous, que dans le Camp d'Orchiès.

A peine l'Aurore commençoit-elle à blanchir l'horison, que la Diane & le Boute-selle, deux monstres conjurez contre le repos du genre humain, firent marcher l'Armée du côté de Tournay, où l'on arriva sur les dix heures du matin. Pour rendre notre marche plus diligente, le Roi avoit eu la précaution de disposer des Troupes d'espace en espace, & de faire border les bois par l'Infanterie, pour empêcher les partis & les haltes fréquens. On entendit la Messe & le *Te Deum*, en arrivant dans l'Eglise Cathédrale, après quoi on s'alla reposer jusqu'à la nuit.

La

La Ville eſt à-peu-près grande comme Doüay, mais ſans comparaiſon plus riche, plus marchande & plus peuplée. Le Roi logea dans l'Abbaye Saint Martin. Au milieu de la Ville il y a un grand Beffroy, c'eſt-à-dire, une Tour deſtinée pour ſpéculer tous les lieux d'alentour. N'êtes-vous pas bien rafraichies de ſçavoir ce que c'eſt qu'un Beffroy? Vous n'avez jamais vû la Cour plus groſſe, ni plus intriguée qu'elle étoit à Tournay; chacun étoit bien-aiſe de renouveller connoiſſance, & après une longue abſence & pluſieurs périls eſſuyez, on étoit ravi de pouvoir joüir enſemble de quelque pauvre petite repriſe d'amitié; mais enfin il fallut ſe ſéparer. On fit, ce me ſemble, aſſez bien ſon devoir ſur les adieux.

Vous en jugerez par les œuvres:
J'en vis qui répandoient des pleurs,
D'autres qui ravalant les leurs,
N'avaloient que trop de Couleuvres.

Le Roi vint conduire la Reine juſqu'à une lieuë & demie. Mademoiſelle donna à dîner à toute notre Cour à Orchies. Sa Majeſté ſe louë extrêmement de ſes ſoins & de ſon aſſiduité pendant tous ſes voyages. On ne peut pas en rendre davantage qu'elle a fait, juſqu'à préférer

la Cour à sa santé, & les eaux de Scarpe à celles de Forges. Nous couchâmes à Doüay, & le lendemain nous gagnâmes Arras en pleine sûreté, grace à la sage conduite du Marquis de Cœuvres notre Général. Que la vie des Courtisans est différente d'elle-même! Du tumulte & de la tempête qui nous a agitez pendant dix jours, nous voila tombez dans une bonnace encore plus effroyable : nous ne pouvons avancer ni reculer, n'avoir communication avec l'Armée, ni avec Paris: il n'y a point de lieu dont on ne s'accommodât mieux que de celui-ci.

Nous vivons dans la guerre en une paix profonde :
Mais comptons pour beaucoup tout le reste du monde.

X. ELEGIE.

IRIS, tous vos sermens n'étoient donc que des feintes,
Tous ces tendres soupirs dont vous calmiez mes plaintes,
N'étoient que des appas jettez adroitement,
Pour mieux m'entretenir dans mon aveuglement :

Mille

Mille fois au milieu de toutes vos caresses
Mon cœur m'avertissoit que c'étoit des adresses,
Et des piéges secrets où ma crédulité
Se laissoit engager par l'infidélité.
Ainsi pris par vos yeux, ou par mille autres choses,
Je prenois le poison caché dessous les roses,
Et dormant en repos, sans crainte d'aucun mal,
Je travaillois moi-même au bonheur d'un Rival.
Mais Dieu! de quel Rival me fait-on la victime
Iris, méritoit-il que vous fissiez un crime?
Et qu'oubliant les soins de ma fidéle ardeur,
Il fût de tout mon bien l'indigne usurpateur?
Je ne veux point ici vous vanter mes services,
Vous faire souvenir de tous mes sacrifices;
Que seule vous faisiez ma joye & mon bonheur,
Que seule vous étiez Maîtresse de mon cœur,
Que comptant sur la foi de toutes vos paroles,
J'en avois exilé mes premieres Idoles,
Et dessus leurs débris élevé des Autels
Qui brûloient plus pour vous que pour les Immortels:
Mais ne retraçons point ces soins ni ces tendresses,

Ils vous reprochent trop vos injuſtes foibleſ-
ſes,
Et je ſens que mon cœur malgré tous ces mé-
pris,
Garde encor du reſpect pour ſon ingrate Iris ;
Et que preſt d'expirer, ſa flâme trop fidéle,
Fait de nouveaux efforts pour cette criminelle.
Ah ! quand il me ſouvient de ce tems bienheu-
reux,
Où dans ſon jeune ſein Iris reçut mes feux :
De nos deux volontez, amour n'en faiſoit
qu'une,
Nous voir & nous aimer étoit une fortune,
Et bornant en nous ſeuls nos plus ardens dé-
ſirs,
Nous n'allions point ailleurs chercher d'autres
plaiſirs :
J'étois de mon Iris la premiere victoire,
Ce fut moi le premier qui ſervis à ſa gloire,
Et qui guidant ſes pas au climat des amours,
D'un chemin inconnu lui montrai les détours.
Auſſi me ſouvient-il qu'un jour cette perfide
Me nommoit de ſon cœur le plus fidéle guide,
Et me diſoit, Tirſis, c'eſt de toi que je tiens
Les ſecrets de l'amour, & mes premiers
liens :
Mais, las ! où t'enfuis-tu, ma fortune paſſée ?
Tu ne me ſemble plus que l'Image effacée

D'un

D'un sommeil imposteur, & de qui je n'ai
plus.
Que l'affreux souvenir des biens que j'ai perdus.
Iris, l'ingrate Iris, en prenant d'autres chaînes,
Change tous mes plaisirs en de cruelles gênes;
Elle me fait tomber du Thrône dans les fers,
Du repos aux ennuis, & du Ciel aux enfers,
Et m'abandonne enfin à la noire pensée
Qui pousse au désespoir une amour offensée.
O Dieux, qui punissez les sermens méprisez,
Et qui sçavez venger les Amans abusez,
Si je suis criminel, faites choir sur ma tête,
De votre ardent courroux la plus rude tempête;
Mais si je n'ai rien fait digne de courroux,
Choisissez le coupable, & qu'il sente vos coups.
Iris, si je pouvois avoir autant de haine
Pour votre esprit leger, qu'il me coûte de peine,
J'attirerois sur vous les plus grands châtimens
Dont le Ciel sçait punir les parjures Amans:
Mais le seul souvenir de notre intelligence
Ne peut me conseiller qu'une douce vengeance,
Et je ne sçai quel est ce doux solliciteur

Qui parle encor pour vous dans le fond de
mon cœur.
Amour, seroit-ce toi qui n'as pas le courage
D'abandonner les fers de ce dur esclavage ;
Et qui trop enchanté par ce subtil poison
Qu'Iris porte en ses yeux, n'aime que la prison ?
Hélas ! qu'en te flattant j'ai montré de foiblesse !
Malheureux, reprends cœur, quitte cette Maîtresse,
Infidéle qu'elle est, & d'un hardi dessein
Tire le trait mortel qui te perce le sein ;
Laisse aller cette Iris, puisqu'elle est si volage,
Tâche à gagner le port, & voi de son rivage,
De l'amoureuse Mer & les Vents & les flots ;
Et que rien désormais ne trouble ton repos.

M. la C. de la Suze.

XI. ELEGIE.

O Dieu ! seroit-il vrai que l'amour m'eût soumise ?
Je crains pour mon repos, je crains pour ma franchise,
Et depuis que Daphnis m'a fait voir ses appas,

Je le cherche en mon cœur, & ne le trouve
pas:
Son esprit, sa douceur, sa mine & son courage,
Aux cœurs les moins soumis font aimer le servage,
Et je sens que le mien, s'il est encore à moi,
Ne sera pas long-tems sans vivre sous sa loi.
Quand je ne le vois point, je ne suis pas contente,
Si bien-tôt son retour ne borne mon attente.
Jamais sans me troubler mes yeux ne l'ont pû voir,
Et son nom seulement suffit pour m'émouvoir.
Si du moindre danger sa vie est menacée,
Une soudaine peur rend mon ame glacée;
Le repos m'abandonne & la nuit & le jour,
D'où naîtroient ces effets si j'étois sans amour?
Il le faut avoüer, à quoi sert-il de feindre?
L'amour n'est plus un mal que mon cœur doive craindre:
En vain je tâcherois d'éviter sa prison,
Il retient dans ses fers mes sens & ma raison:
Mais sans en murmurer, je souffrirois ses gênes,
Si j'avois le pouvoir de parler de mes chaînes;
L'implacable pudeur régne sur mes désirs,
Intimide

Intimide ma voix, mes yeux & mes ſoupirs,
Ils ont tant de reſpect pour les loix de leur Reine,
Qu'ils n'oſent découvrir la cauſe de ma peine;
Et quoiqu'ils voudroient bien me pouvoir ſecourir,
De-peur de lui déplaire, ils me laiſſent mourir.

Lorſque mon feu s'accroît, cette Reine ſévere
Me fait voir dans ſes yeux le feu de ſa colere,
Menace mon amour d'un triſte événement,
Si je parle à Daphnis de mon cruel tourment.
Elle me permet bien de répondre à ſa flâme,
Si jai tant de bonheur que d'embrazer ſon ame;
D'écouter ſon diſcours s'il veut m'entretenir,
Mais non de m'abaiſſer juſqu'à le prévenir.
Ainſi pour ſe venger, Junon impitoyable,
D'écho Nymphe dès bois, fit le ſort déplorable,
Lui ravit le pouvoir d'exprimer ſes amours,
Sans du cruel Narciſſe emprunter le ſecours.
Si ce bel inſenſible eût aimé cette belle,
Elle eût redit pour lui ce qu'il eût dit pour elle;
Et ſi Daphnis auſſi me parle de ſa foi,
Je redirai pour lui ce qu'il dira pour moi:
Mais Dieux! ſi par malheur il n'a rien à me dire,
Faudra-t'il ſans ſecours endurer mon martyre?

Faudra-

Faudra-t'il que mes mains me ravissent le
jour ?
Peut-être il m'aimeroit s'il sçavoit mon
amour ;
Peut-être qu'ignorant le sujet de ma peine,
Loin de me croire Esclave, il me croit inhumaine,
Et que s'il ne craignoit l'excès de ma rigueur,
J'aurois la liberté du maître de mon cœur ;
Lui découvrant le mal dont je souffre l'atteinte,
Par sa propre douleur je finirois sa crainte :
Je me rendrois heureuse & le rendrois heureux,
Et sçachant mon amour il seroit amoureux.
Que dis-je, il le seroit ? Peut-être qu'il soupire,
Mais il n'ose expliquer son aimable martyre ;
Il se plaint du respect qui cache son ardeur,
Ainsi que mon amour se plaint de ma pudeur.
Ah ! si c'est le respect qui t'oblige à le faire,
Ne crains point, cher Daphnis, de me pouvoir déplaire ;
Tu me rends un honneur qui cause mon trépas,
Ah ! de grace, Daphnis, ne me respecte pas,
Tes craintes sont pour moi des craintes homicides,
Tous les autres Amans ne sont pas si timides ;
Et dire ton amour à qui t'a pû blesser,

C'est

C'eſt louer ſes appas, & non pas l'offenſer.
Dis un mot ſeulement je romprai mon ſilence,
Je ne veux pas donner mon cœur à ta conſtance;
Dès que tu m'auras dit ton amoureux ſouci,
Je te dirai, Daphnis, hélas! je t'aime auſſi:
Ah! ſi tu veux ſçavoir ſi mon ame eſt bleſſée,
Donne-moi le moyen de t'ouvrir ma penſée,
Ne me refuſe pas un ſigne de ta part,
Fais parler un ſoupir, fais parler un regard.
Si la chaſte pudeur ſe plaint que je l'offenſe,
Ce ſoupir, ce regard me ſervent de défenſe,
Et je puis oppoſer à ſa cruelle loi
Que je n'ai déclaré mon amour qu'après toi.
Mais je demande en vain qu'il m'aide à me défendre,
L'adorable Daphnis ne me ſçauroit entendre.
Que deviendrai-je donc dans l'etat où je ſuis?
Pourrai-je dans mon cœur enfermer mes ennuis?
O Dieux, injuſtes Dieux! qu'elle eſt votre ſageſſe?
Vos loix s'accordent mal avecque ma foibleſſe,
Vous êtes les Auteurs de ma fragilité,
Je la reçus de vous avecque la clarté:
Toutefois vous voulez que je ſois la maîtreſſe
Du puiſſant ennemi qui me plaît & me bleſſe,

Et que la passion dont je me sens bruler,
Me consume le cœur sans en pouvoir parler :
Vous souffrez que l'Amant qui reçut en partage,
Dès-lors qu'il vit le jour, la force & le courage,
Et dont la fermeté peut braver les malheurs,
Découvre sans rougir ses secretes douleurs,
Et cruels seulement à la fragile Amante,
Vous voulez l'immoler au Dieu qui la tourmente ;
Vous voulez l'obliger à cacher son tourment
Et préferer la mort à son soulagement ;
Et si de son amour l'extrême violence
La contraint à parler malgré votre défense,
L'émotion du cœur lui trouble son esprit,
Le désordre paroît dans tout ce qu'elle dit,
La rougeur de la honte altere son visage,
Et ce n'est qu'en tremblant qu'elle dit son servage.
Grands Dieux! vous la traitez avec trop de rigueur,
Donnez-lui d'autres loix, ou bien un autre cœur.
Mais j'ai beau résister à leurs rudes contraintes,
Et pousser dans les airs tant d'inutiles plaintes,
Tout injustes qu'ils sont, il leur faut obéir,
Et leur garder la foi jusques à me trahir.
Malgré tous les efforts de mon amour extrême,
Je

Je veux bannir de moi la pitié de moi-même,
Desabuser mon cœur de l'espoir du secours,
Et la triste langueur cousumera mes jours.
Mais ni Dieux, ni pudeur, ne me sçauroient distraire
D'aimer jusqu'au tombeau l'objet qui ma sçu plaire.
Je t'aime, cher Daphnis, & t'aimerai toûjours,
Ma vie & mon amour auront un même cours;
Et si je t'entretiens, sans jamais oser dire
Que mon cœur est soumis aux loix de ton empire,
Si j'empêche mes yeux de t'en rien reveler,
Et force mes soupirs à le dissimuler,
L'étrange changement de mon visage blême
Te fera quelque jour connoître que je t'aime;
De mon teint abbatu la mortelle pâleur
Te dira mon amour, sans blesser ma pudeur;
Mon mal me sera doux, & je mourrai contente
Si tu sçais par ma mort que je meurs ton Amante.

M. la C. de la Suze.

XII. ELEGIE.

AH ! qu'il eſt dangereux quand on a bien aimé,
De revoir les beaux yeux qui nous avoient charmé,
Et que dans cet état la forte ſympathie
Rallume promptement une flâme amortie !
Qu'avec peu de ſuccés notre foible raiſon
Nous fait voir les rigueurs d'une ancienne priſon,
Et qu'il eſt doux d'entrer dans une ſervitude
Dont nos cœurs avoient fait une longue habitude !
Phénice, vous ſçavez que ce cœur autrefois
Malgré votre rigueur fut ſoumis à vos loix,
Qu'en voyant vos beautez je ne pus me défendre
De concevoir pour vous une amitié bien tendre ;
Que j'adorai dès-lors tous vos divins appas,
Et que votre mépris ne me rebuta pas :
Je trouvai les moyens de vous faire paroître
Un feu que votre cœur ne vouloit pas connoître,
Et ma Muſe diſcrete en le diſant pour moi,

Par

Par mille doux sermens vous engagea ma foi.
C'est tout ce qu'elle fait ; car votre indifférence,
Ne me flatta jamais de la moindre espérance,
Et je vous vis alors abandonner la Cour,
Sans avoir seulement approuvé mon amour ;
Vous partîtes, Phénice, & laissâtes mon ame
Avec l'impression de sa nouvelle flâme.
L'Hyver a eu depuis par trois fois ses glaçons,
L'Eté s'est courronné de ses blondes moissons,
Et depuis ce tems-là le grand flambeau du monde
A trois fois achevé sa course vagabonde,
Et j'ai toûjours senti regner dedans mon cœur
Cette même tendresse, & cette même ardeur.
Il est vrai que ce cœur quelquefois infidéle,
A porté ses desirs à quelque amour nouvelle ;
Qu'il s'est laissé soumettre à la brune Cloris,
Que de la blonde Aminte il fût long-tems épris,
Et qu'il ne put un jour défendre sa franchise
De la charmante humeur de l'aimable Belise :
Mais, Phenice, l'éclat de toute leur beauté
N'a point entierement soumis ma liberté.
Toûjours dedans mon cœur votre puissante idée,
Malgré tous leurs appas s'est trop bien conservée ;
Et lorsqu'après avoir surmonté leurs rigueurs,
J'en

J'en recevois enfin de légeres faveurs,
Je disois en suivant mon amoureux caprice,
Que je serois heureux si c'étoit de Phénice,
Et si le bel objet qui captive mon cœur,
Avoit la même estime & la même douceur!
Ainsi toûjours à vous, quoique toûjours volage,
J'ai toûjours adoré votre divine image,
Et malgré tous les maux qu'autrefois j'ai soufferts,
Je reviens à vos pieds reprendre tous mes fers,
Rendez-les moi, Phénice, avec toutes mes peines,
Je reviens de bon cœur pour renoüer mes chaînes,
Et pour subir enfin toutes les mêmes loix
Ausquelles mon esprit fut soumis autrefois.
Mais puisque mon destin veut bien que je vous aime,
N'adoucirez-vous point votre rigueur extrême?
Et ne voudrez-vous point que ma bouche aujourd'hui,
Vous parle avec respect de mon cruel ennui?
Vous n'y consentez point, & toûjours adorable
Vous paroissez pour moi toûjours inexorable,

Et si je trouve en vous mon aimable vainqueur,
Je le retrouve armé de toute sa rigueur.
Et bien, puisqu'il le faut, inhumaine Phénice,
Je veux vous adorer malgré votre injustice,
Mes tourmens autrefois me parurent trop doux
Pour ne m'exposer pas à les souffrir pour vous.
Je veux que mon amour, & soumise & discrete,
N'ait que mon seul respect pour fidéle interprete;
Je veux que mes regards & mes tristes soupirs
N'osent pas seulement parler de mes desirs;
Et quoique je vous trouve également cruelle,
Je veux être toûjours & soumis & fidéle.

M. la C. de la Suze.

XIII. ELEGIE.

En vain, charmante Iris, j'oppose ma constance
Aux douleurs que me cause une si longue absence:
En vain à mon secours j'appelle ma vertu,

Rien ne peut relever mon courage abbatu,
Rien ne peut dissiper l'excès de ma tristesse ;
Je sens que ma raison à ce coup me délaisse,
Je vois bien que mes maux ne guériront jamais,
Et que le sort détruit les projets que je fais.
J'ai l'esprit inquiet, & l'ame trop peu libre
Pour voir finir mon mal aux fameux bords du Tibre ;
Je viens grossir son onde avec l'eau de mes pleurs,
Et son superbe cours entretient mes douleurs.
En rêvant aux douceurs de ma gloire passée,
Je songe, aimable Iris, que le courroux des Dieux
M'a forcé malgré moi d'abandonner vos yeux ;
J'ai vainement erré sur la terre & sur l'onde,
J'ai couru l'Italie, en merveilles féconde ;
Cette Rome où le luxe étalle mille attraits,
Où la pompe & l'éclat brillent dans ses Palais,
Où l'on voit habiter d'amoureuses Déesses,
Qui sont de ces beaux lieux les illustres hôtesses.
Dans cet heureux climat & la Terre & les Cieux,
D'un

D'un charme ſans péril me ſurprirent les yeux,
Je me laiſſai flotter au deſtin qui m'entraîne :
Mais de quelque côté que ce Tyran me meine,
Ces ſomptueux lambris, ces bois délicieux
Ne peuvent plus m'offrir qu'un ſéjour ennuyeux ;
Ni ces Jardins remplis d'éternelle verdure,
Où l'Art en mille endroits embellit la nature,
Ni tous ces longs côteaux tout couverts d'Orangers,
Ne rendront point mes fers plus doux, ni plus legers.
Mon cœur ne goûte plus le charme & les délices,
Il ſent à tout moment redoubler mes ſupplices :
Votre agréable image & vos rares beautez,
Tiennent inceſſamment tous mes ſens enchantez :
Rien ne peut moderer mon tourment, ni mes peines,
Ils augmentent au bruit de ces claires fontaines,
Leur ſource & leur murmure excitent mes ſoupirs,
Mais ils n'éteignent point l'ardeur de mes deſirs ;

Et depuis que mon cœur vous a rendu les armes,
Qu'il s'eſt trouvé ſoumis au pouvoir de vos charmes,
Que l'amour m'a rendu ſous vos divins appas,
Tout plaiſir m'abandonne où je ne vous vois pas.
Je brûlerois pour vous quand la troupe immortelle,
Prendroit ſoin de m'offrir la Nymphe la plus belle ;
Quand ils lui donneroient tous ces riches tréſors
Qui ſervent à parer & l'eſprit & le corps,
Je vous ſacrifierois cet objet adorable,
Quand il ſeroit encor mille fois plus aimable.
Si vous m'aimez, Iris, les Dieux me ſont témoins ;
Qu'en poſſedant leur ſort, je m'eſtimerois moins
Vous pourriez à l'inſtant diſſiper ma triſteſſe,
Si vous vouliez un peu répondre à ma tendreſſe.
Si votre jeune cœur ſe diſpoſoit d'aimer,
Au feu de mes regards il pourroit s'enflâmer :
Il verroit dans le mien votre image tracée,

Qui par nul autre objet ne peut être effacée.
Vos yeux vous apprendoient ma secrette douleur :
Si vous consultiez bien ces miroirs de mon cœur,
Vous verriez que l'Amour ne lui donna pour armes
Que mes vœux, mes soupirs, mon ardeur & mes larmes ;
Que le soin de vous plaire est son soin le plus doux,
Et qu'il vous est fidéle, & veut mourir pour vous :
Mais l'eussiez-vous prévû, hélas ! qui l'eut pût croire,
Que vous fissiez mes maux aussi-bien que ma gloire,
Et qu'un éloignement contraire à mes desirs,
Pût changer en tourmens tous mes plus grands plaisirs ?
Le chant des Rossignols, les Zéphirs de ces plaines,
N'ont jamais pû calmer la moindre de mes peines :
Ces bois, ces prez, ces monts, ces sentiers écartez
N'ont point eu le pouvoir d'effacer vos beautez :

Leur silence ne sert qu'à rafraîchir l'idée
Que mon ame a toujours fidélement gardée.
Je ne puis vivre heureux ni près, ni loin de vous,
Et je ne cesse point de ressentir vos coups.
C'est en vain que la nuit me vient offrir ses charmes,
Quand je suis devoré de mortelles allarmes,
Parmi l'obscurité je ne fais que gémir,
Mon ennui me réveille, au-lieu de m'endormir;
Et loin de l'arracher de ma triste memoire,
De pouvoir sur moi-même emporter la victoire,
Je ne sçaurois trouver dans ce plaisant séjour,
Un azile assez sûr pour éviter l'amour.
Hélas! je connus bien, admirant sa puissance,
Que j'emploirois en vain ma foible résistance.
Aux lieux où j'attachois mes languissans regards,
Je rencontrois toûjours la pointe de ses dards;
Et ce cruel Auteur de ma douleur profonde,
Se joüe en rallumant ma flâme sans seconde:
Au lieu de soulager mes tourmens rigoureux,
Il me vient accabler de chaînes & de feux.
Assez, & trop long-tems j'ai nourri ma constance,

Assez & trop long-tems une fausse espérance
A trahi mes desseins, puisque votre beauté
A sçu prendre partout ma chere liberté.
Je n'ai pû voir vos yeux sans sentir leurs atteintes,
Ni les quitter aussi sans vous faire mes plaintes.
Endurez que mes meaux puissent être écoutez
Par ces sombres forêts & leur Divinitez :
Et souffrez pour finir mes tristes destinées,
Qu'au lieu de consumer les nuits & les journées
A regretter les lieux où je fus enchanté,
J'aille prier vos yeux d'adoucir leur fierté,
Et de me pardonner, quand mon audace extrême
Vous diroit hardiment, belle Iris, je vous aime.
Laissez pour m'écouter cette injuste pudeur.
Laissez toucher votre ame au tourment de mon cœur.
Laissez-vous attendrir, bannissez cette peste
Fatale à mon repos, à mes vœux si funeste;
Ou bien vous me verrez, sans force & sans pouvoir,
Réduit à la merci d'un affreux desespoir.
Si du peu que je vaux votre grand cœur s'irrite,
Mon feu, divine Iris, me tient lieu de mérite.
L'eussiez-

L'euſſiez-vous mille fois de gloire environné,
Apprenez que le mien vaut un cœur couronné:
Vous connoîtrez le prix des reſpects où mon ame
S'abîme en vous parlant de ma brûlante flâme,
Si vous conſiderez qu'il n'eſt rien parmi nous
De plus ſoumis que moi, ni de ſi fier que vous.
Ce que je vous ai dit au fort de ma miſere,
Redouble, belle Iris, une peine ſi chere:
Je ſouffrirai les maux que ſouffrent les Amans,
Sans oſer prendre part à leurs raviſſemens:
Puiſque loin d'appaiſer mes ſecretes allarmes,
Vous mépriſez mes vœux, mes ſoupirs & mes larmes;
Et voyant que tout aime en ce mortel ſéjour,
Seule vous reſiſtez aux forces de l'amour.
Quoique ce Dieu puiſſant qui lance le tonnerre,
Ait bien quitté le Ciel pour aimer ſur la Terre;
Et qu'on ait vû ſouvent pour des objets mortels
Les Déeſſes laiſſer le ſoin de leurs Autels:
Leur céleſte pouvoir ne les a pû défendre
Des extrêmes tranſports d'un mouvement ſi tendre.
Elles cedoient ſans crainte & ſans s'examiner,

Ne s'imaginant pas qu'on les pût condamner.
Comme ces Déïtez, vous êtes adorable,
Comme elles, devenez aux Amans favorable,
Imitez pour m'aimer ces exemples puissans;
Prenez quelque pitié des peines que je sens;
Chassez cette importune & froide indifférence,
Pour bannir mon chagrin & mon impatience,
Et pour rendre mon sort plus heureux & plus doux,
Donnez-vous toute à moi comme je suis à vous.
Je fuirai pour jamais ces bois, ces solitudes
Qui furent les témoins de mes inquiétudes:
Si vous perdez enfin votre injuste rigueur,
Je quitterai bien-tôt cette morne langueur:
Si pour récompenser une flâme fidéle,
Vous daignez approuver mon amour & mon zéle;
Si vous favorisez ma noble passion,
J'y bornerai ma gloire & mon ambition:
Si vous me laissez voir dans le mal qui me presse,
Que je puisse esperer tendresse pour tendresse,
Je vous promets, Iris, que vous verrez en moi
Un exemple éternel de constance & de foi.

M. la C. de la Suze.

EDIT DE L'AMOUR.

L'AMOUR, Maître de l'Univers,
Par la grace de la Nature,
A tous ceux qui verront ces Vers;
Salut & galante avanture.
Tout le monde connoît assez,
Sans qu'il soit besoin de le dire,
Les abus qui se sont glissez
En divers lieux de notre Empire.
Nous avons differé cent fois
D'y remedier par nos loix;
Tantôt persuadez qu'au milieu des alarmes,
Du tumulte & du bruit des armes,
On entendoit peu notre voix;
Et tantôt occupez à vaincre par nos charmes,
Un Roi le plus puissant des Rois;
Après qu'un cœur plus grand que la terre n'est grande,
A fléchi sous notre pouvoir,
Il n'est plus de saison que personne prétende
De ne pas faire son devoir.
Mais parceque, surtout en France,
Comme dans le Climat que nous aimons le plus,
Et l'ordinaire lieu de notre résidence,

Il nous eſt important de regler les abus
Qu'avoit des derniers tems introduit la licence ;
Après que pendant pluſieurs jours
Nous avons eu ſur cette affaire
L'avis de Venus notre mere,
Et de nos freres les Amours :
Enfin dans notre Cour pleniere,
Séant avec les Jeux, les Graces & les Ris,
Nous avons reglé la maniere
Dont nous voulons qu'on aime à l'empire des Lys.

I.

Celui qu'auront charmé les attraits d'une Belle,
Devra, pour obſerver quelque forme avec elle,
Faire parler les ſoins dans les commencemens :
Mais s'il veut qu'on réponde à ſon amour extrême,
Ils n'en parleront pas long-tems
Sans qu'il en parle auſſi lui-même.

II.

S'abandonner à la langueur
Dans une paſſion naiſſante,
Eſt un moyen mal propre à s'introduire au cœur,
La joye eſt plus inſinuante :

C'eſt

C'estpourquoi nous voulons que les nouveaux-Amans,
Malgré la régle des Romans,
Prennent desormais cette voye :
Mais lorsque de leurs soins ils verront qu'on fait cas,
Et pourront se flatter de ne déplaire pas,
Qu'ils fassent succeder la langueur à la joye,
Qu'ils laissent entrevoir quelques chagrins legers,
Enfin que l'on parle, & qu'on croye
Qu'on ne parle point aux rochers.

III.

La Coûtume d'écrire, autrefois établie
Par quelques timides Amans
Qui n'osoient, tête-à-tête, avouër leurs tourmens,
Nous voulons desormais qu'elle soit abolie.
Quand d'une vaine peur un Amant alarmé,
N'ose dire en face qu'il aime,
Il trahit son devoir, il se trahit lui-même,
Et n'est pas digne d'être aimé.

IV.

Ce ne sont ni les soins, ni le respect extrême,
Ni les soupirs, ni les pleurs même,
Qui font croire qu'on est Amant ;
Pour bien persuader qu'on aime,
Il ne faut qu'aimer seulement.

V.

Du reste, on ne doit pas s'attendre
Que nous nous arrêtions à vouloir éclaircir
Comme il faut déclarer une passion tendre :
On auroit plus de peine à n'y pas réüssir,
Qu'on n'en auroit à s'y bien prendre.
Qu'en ce point donc chacun suive son propre
sens ;
Assuré par l'Amour lui-même,
Qu'il est bien mal aisé de dire que l'on aime,
Et de le dire à contre-tems.

VI.

Si l'aveu cependant qu'il fera de sa flâme,
Fâche ou semble fâcher la Dame,
Qu'il témoigne en avoir une extrême dou-
leur ;
Mais qu'en son ame il la modere,
Comme il doit juger qu'en son cœur
Elle modere sa colere.

VII.

C'est n'est pas toutefois qu'il faille que l'Amant
Ait si peu de chagrin du courroux de la Belle,
Qu'il ne soit très-sensible à tout ce qui vient
d'elle ;
Soit fierté, soit déguisement.
Se vouloir appliquer à faire une conquête,
Et garder toute sa froideur,
C'est avoir bien plûtôt un dessein dans la tête,

Qu'une

Qu'une passion dans le cœur.

VIII.

Qu'il lui témoigne donc qu'il se fait un supplice
De sa moindre froideur, de son moindre caprice,
Qu'il craigne sa colere à l'égal du trépas :
Mais que quelquefois il agisse
Comme s'il ne la craignoit pas.
C'est une maxime éternelle,
Que si jamais il ne fait rien
Pour se mettre mal avec elle,
Jamais il ne s'y mettra bien.

IX.

Mais de tout ce qu'il devra faire,
S'il veut apprendre à bien juger,
Qu'il consulte les yeux qui sçurent l'engager,
C'est dans les yeux de la Bergere
Qu'on connoît l'heure du Berger.
C'est là qu'on peut sçavoir comme il faut qu'on profite
Des bons momens qu'elle aura :
L'heure en chiffres d'Amour en ses yeux est écrite,
Et qui sçaura lire, lira.

X.

Que si par son ardeur discréte
On vient à conquerir un cœur,
Et que par une heureuse & derniere défaite

On ſçache en habile vainqueur
Rendre ſa victoire complette,
Que ſans ſe relâcher de ſa premiere ardeur,
On ſe faſſe toûjours un ſouverain bonheur
De la conquête qu'on a faite.
Un ennemi qu'on a réduit,
Donne ſans doute de la gloire:
Mais en vain on remporte une illuſtre victoire,
Si par ſa négligence on en corrompt le fruit.

XI.

Quelque bien qu'on puiſſe être avecque ſa Maîtreſſe,
Nous voulons que l'on garde un certain procédé
Plein de ſoin, de délicateſſe,
Où toûjours avec la tendreſſe
Le reſpect ſoit accommodé.
C'eſt par-là qu'un Amant dans le cœur s'inſinuë,
Et c'eſt auſſi par-là qu'il faut qu'il continuë,
S'il ne veut que bien-tôt on ceſſe de l'aimer:
On prétendroit en vain de nourrir une flâme,
Si l'on ne l'entretient dans l'ame
Par les mêmes moyens qui ſçurent l'animer.

XII.

Auſſi pour exciter tout le monde à bien faire,
Nous déſavoüons hautement
Toute eſpéce d'attachement

Qui

Qui n'aura point ce caractere.
Lorsque la Maîtresse & l'Amant
Tombent dans le relâchement
D'une honteuse nonchalance,
Ou que le seul emportement
A formé leur intelligence;
Alors pour parler proprement,
Du commerce qu'ils ont ensemble,
Ce n'est plus en effet amour qui les assemble,
Ce n'est plus que débauche, ou fade amusement.

XIII.

S'il faut qu'un démêlé survienne,
(Comme il ne manquera jamais)
Que toûjours l'Amant se souvienne
De chercher le premier à refaire la paix.
On peut ou par dépit, ou par délicatesse,
Contre les autres gens tenir jusqu'à la mort;
Mais il faut contre sa Maîtresse
Croîre toujours que l'on a tort.

XIV.

Souvent pour réchauffer une ardeur languissante,
Un peu d'absence fait grand bien;
Mais lorsqu'elle est trop longue, ou devient trop fréquente,
Le remede alors n'en veut rien.
Enfin, pour dire davantage,
Il est dangereux d'être absent;

Car

Car il est plus d'un cœur volage,
Qui pareil au miroir ne conserve l'image
Que tant que l'objet est présent.

X V.

Comme souvent la jalousie
Trouble de nos Sujets la paix & le bonheur,
Et que nous n'avons rien qui nous soit plus à cœur
Que de bien assurer la douceur de leur vie :
Nous leur recommandons à tous,
D'éviter, s'il se peut, de devenir jaloux.
C'est tout ce que nous pouvons dire :
Car enfin là-dessus que pouvoir ordonner,
Si loin d'avoir rien à prescrire
Nous ne sçavons pas même un conseil à donner ?

X V I.

Si quelqu'un bien traité des Belles,
Fait des faveurs qu'il obtient d'elles
Un trophée à sa vanité ;
Qu'il soit partout si maltraité
Qu'il ne trouve que des cruelles.
Publier les bienfaits qu'on reçoit de quelqu'un,
C'est suivant l'usage commun,
De la reconnoissance une marque très-claire :
En amour c'est une autre affaire,
On la fait mieux paroître à les dissimuler :

Enfin

Enfin l'ingratitude est ailleurs à se taire,
En amour elle est à parler.

XVII.

Ceux qui joüant la Comédie
Sous le personnage d'Amans,
En tous lieux content des tourmens,
Qu'ils n'ont ressenti de leur vie,
Sont par nous déclarez ennemis de nos loix;
Et nous voulons qu'en conséquence
Tous nos Sujets qui sont en France,
Leur courent sus comme aux Anglois.

XVIII.

Les Graces, ces filles charmantes,
S'étant plaintes à nous que depuis cinquante ans
Les Poëtes & les Amans
En font d'éternelles suivantes:
Nous considérant mûrement,
Que sans elles rien ne peut plaire,
Et que nous ne régnons que par leur ministere,
Nous défendons expressément
A tout Poëte, à tout Amant,
De les traiter jamais d'une telle maniere:
Et voulons que dorénavant,
Au lieu de demeurer derriere,
Elles passent toûjours devant.
Nous voulons que ces Ordonnances,
Réglemens, Statuts & Défenses,
S'observent désormais dans l'Empire François,
Comme

Comme d'inviolables Loix,
Sans qu'on puisse aller au contraire :
Car tel est notre plaisir.
Que si quelqu'un trop témeraire
Contrevient à notre désir,
Pour voir son audace suivie
Du plus grand châtiment qui puisse être exprimé,
Qu'il soit Amant toute sa vie,
Et qu'il ne soit jamais aimé.

L'Heure du Berger.

L'ART de plaire est un Art, ou vain ou mensonger,
S'il ne nous instruit pas de l'heure du Berger :
De cet Art curieux c'est-là le plus utile,
Et de la rencontrer il n'est pas trop facile.
Le beaux sexe en amour aime à dissimuler,
Et nous paroît glacé quand il se sent bruler.
Lorsque la passion dans son ame domine,
Il ne l'explique pas, & veut qu'on le devine :
Mais malgré sa froideur, des signes évidens
Découvrent au dehors les signes du dedans.
Lorsque l'ambitieuse est douce & s'humilie,
Que l'humeur gaye incline à la mélancolie,
Et que la reservée a des emportemens,

C'est

C'eſt-là l'heure infaillible & les heureux momens.
Leur procedé nouveau, & leurs humeurs changées,
Montrent que ſous ſes loix Amour les a rangées,
Et leur eſprit ſoumis fait voir viſiblement
Qu'on a tout ſurmonté juſqu'au tempéramment.
Chacun ne ſçait que trop que pour une conquête,
L'on ne peut réüſſir ſi ce n'eſt tête-à-tête;
On découvre bien mieux tous ſes amoureux ſoins:
L'Amour & la pudeur n'aiment pas les témoins:
Les petits cabinets, les bois & les ruelles,
Sont propres aux larcins que l'on fait ſur les belles,
Et celles qui ſouvent nous réſiſtent le jour,
La nuit ſe laiſſent vaincre, & tout cede à l'Amour.

L'Aurore auſſi par fois des Amans eſt amie.
Lorſqu'elle ouvre les yeux d'une Belle endormie,
Que le foible rayon au point de ſon réveil,
Semble participer des erreurs du ſommeil,
Que ſon bras ſur ſon lit nonchalamment s'alonge

Par

Par le ressouvenir d'un agréable songe,
Qui flatte encor ses sens par une illusion :
On peut tout entreprendre en cette occasion.
L'on obtient aisément aussi ce qu'on souhaite,
Après une querelle, & que la paix est faite.
Celle qui d'un Amant accorde le pardon,
Ne veut pas avec lui se broüiller tout de bon :
On n'ose pas si-tôt se remettre en colere
Contre un cœur repentant, & qui tâche de plaire :
En excusant la faute, on approuve les feux,
Et qui fait une grace ; en peut bien faire deux.

Quand l'Amant se déclare avec une orgueilleuse,
Que dans ce même instant elle devient rêveuse,
Et qu'au lieu de blâmer un si noble entretien,
Elle baisse la vûë, & ne lui répond rien ;
Ses timides regards, & son profond silence,
Montrent de son amour la grande violence,
Qu'elle n'est pas d'humeur à lui rien refuser ;
Et quiconque a tout dit, peut alors tout oser.

Losqu'en termes si doux l'Amant dit son martyre,
Que l'Amante touchée elle-même soupire ;
Il doit de ses soupirs faire fort grand état,
Et les prendre toûjours pour signe du combat ;

H

Il doit en même-tems attaquer cette Place,
Et ne la peut manquer, s'il ne manque d'audace.
S'il faut être prudent pour ménager un cœur,
Il faut ne craindre rien pour en être vainqueur.
Le respect en public est de la bienséance;
Mais il faut seul-à-seul un peu de violence.
A d'amoureux transports il faut s'abandonner.
C'est une marque encor que le cœur se veut rendre,
Quand la Dame se plaint, fait un reproche tendre,
Qu'elle accuse un Amant d'avoir trop peu d'Amour,
Bien que sa passion éclate chaque jour;
Qu'il assure qu'il n'aime, & qu'il n'adore qu'elle,
Que son desir ardent lui prouve enfin son zéle:
De tous ses beaux discours ses sens peu satisfaits,
Témoignent clairement qu'elle veut des effets.

Quand une belle Dame est dans la solitude,
Et qu'un fâcheux exil fait son inquiétude,
Lorsque loin de la Cour rien ne la peut tenter:
Si quelque homme galant s'en va la visiter,
Dont l'entretien lui plaise, & le mérite est rare,

De

De ses faveurs alors elle n'est point avare,
Dans son desert affreux il lui paroît un Dieu,
Et tout est favorable, & le tems & le lieu.

Au sortir d'un tournois d'une illustre Assemblée,
Où de gloire & d'honneur une Amante est comblée,
Lorsqu'un Amant s'éleve entre mille beautez,
Lui donnant tous les prix qu'il en a rapportez,
Chez elle à son retour au-milieu de la joye,
Aux vœux du bienfaicteur l'orgueil la livre en proye,
Il fait, s'il est hardi tout autant que discret,
D'un triomphe public, un triomphe secret.

Au jour plein de plaisir d'un festin magnifique
Qu'un Amant liberal donne avec la Musique,
Sous des feüillages verds, où d'amoureux accens
Endorment la raison, & réveillent les sens;
Si l'Amant s'apperçoit que l'Amante est allée
Pour s'entretenir seule en quelque sombre allée,
La trouvant à l'écart, il doit tout esperer,
Et croire qu'elle avoit dessein de s'égarer.

Celui qui veut gagner le cœur d'une Coquette,

Doit la flâtter toûjours, dire qu'elle est parfaite,
Loüer jusqu'aux défauts, & s'il veut en joüir
Par la pompe & l'éclat il la faut éblouïr;
Avoir de beaux habits, un superbe équipage,
N'envoyer ses billets jamais que par un Page,
Contrefaire toûjours l'homme de qualité,
Et lui sacrifier quelque illustre beauté:
On lui fait grand plaisir, alors que l'on déchire
La beauté qui l'efface, & que chacun admire;
Elle veut à ses yeux la voir pousser à bout:
Après ce grand service elle accordera tout.

Pour gagner une prude, on fait tout le contraire,
Il faut sçavoir long-tems & souffrir & se taire,
Avoir bien du mérite, & ne s'en pas vanter,
En public, seul-à-seul, toûjours la respecter,
Choisir pour la loüer le tems de son absence,
Et faire adroitement qu'elle en ait connoissance;
Mais le plus grand service, qui s'en veut faire aimer,
C'est de fermer la bouche à qui l'ose blâmer,
Contre tous, en tous lieux, prendre en main sa querelle,
Et soutenir qu'elle est aussi sage que belle;

Contre

Contre la calomnie hautement la servir,
Et lui sauver l'honneur, afin de le ravir.

Lorsqu'une jeune fille, & d'une humeur galante,
Voit le jour d'un hymen sa Rivale contente
Qu'elle assiste au contract, à tout, hors au plaisir,
Cet exemple amoureux allume son desir:
Le portrait qu'on lui fait de sa compagne heureuse,
D'un mystere inconnu la rend si curieuse,
Que qui traite l'Amour de la belle façon,
La dispose aisément d'en prendre une leçon.

Quand la veuve est aussi dans la fleur de son âge,
Qu'elle n'a plus au front ni bandeau ni nuage,
Et que son embonpoint augmente ses beautez,
Sans nous faire pitié, dit ses nécessitez,
Qu'elle plaint doucement les malheurs d'une veuve,
La plainte de sa flâme est une sure preuve;
Un bon consolateur, un esprit délicat,
Lui fait rompre son jeûne avec le Célibat.

Lorsque contre un Mari la femme est irritée

De

de se voir d'un jaloux sans sujet maltraitée,
Qui l'accable d'ennuy par mille soupçons vains,
Et dont la mine basse augmente ses dédains ;
S'il la nomme infidéle alors qu'il la maltraite,
De dépit, de colere, elle le fait Prophète :
L'Amant lui fait plaisir qui s'offre à la venger,
Et l'heure du dépit est l'heure du Berger.

Voilà les beaux secrets des subtiles finesses
Par où l'on peut gagner les plus fieres Maîtresses :
Il n'est pas trop aisé de pouvoir inventer
Quelques nouveaux moyens propres pour les flatter.
Si j'ai tendu les rets où les cœurs se font prendre,
J'ai bien fait voir aussi comme il s'en faut défendre :
J'ai servi le Public par ce fard amoureux,
Les piéges découverts en sont moins dangereux.
Les Dames profitant des avis que je donne,
Il faut que ce beau Sexe en foule m'environne ;
Et s'il ne prétend pas de passer pour ingrat,
De cet Ouvrage util, il faut qu'il fasse état :
Un honneur pour le moins doit faire mon partage,

Pour

Pour mille que mes Vers ſauveront du naufrage,
Et la plus généreuſe aux yeux de mes Rivaux,
Doit de ſa belle main couronner mes travaux.

PLACET
DE LA PIGEONNE MORTE,
AU ROI.

SIRE, une pauvre Pigeonne,
Innocente, franche & bonne,
Attend, pour le moins, de vous
Ce qu'obtiennent les Filoux,
Quelque moment d'audience,
Non pour demander vengeance.
Soumiſe aux ordres du Ciel,
Elle voit d'un cœur ſans fiel,
Le jaloux, de qui l'envie
A ſçu la priver de vie.
Elle ne vient point auſſi
D'un ambitieux ſouci
Charmer toutes les oreilles
Du grand bruit de vos merveilles,
Un Cigne au bord du tombeau
N'a pas le chant aſſez beau;
Et s'il vouloit l'entreprendre,
Seroit

Seroit contraint de se rendre,
En un mot, Prince charmant,
On lui fait un monument.
Mais on est en grande attente
D'un homme qu'on nomme Acante
D'un homme à plusieurs métiers,
Très-connu des Financiers,
Et très-connu des Poëtes,
Qui fait parler les Fauvettes,
Qui peut immortaliser,
Qui peut, c'est beaucoup oser,
Je ne sçai s'il le faut croire,
Ajoûter à votre gloire;
On sçait qu'il est détenu:
Jusqu'à ce qu'il soit venu,
Elle erre sans sepulture,
Et de son petit murmure,
Pleine de témerité,
Trouble Votre Majesté.
Sire, rendez-le, de grace,
Aux vœux de tout le Parnasse,
Tout le regne des oiseaux
En fera des chants nouveaux:
Cignes, Rossignols, Fauvettes,
Dans leurs peines plus secrettes,
Après un si bon succès
Vous donneront leurs Placets,
Chantant jusques sous le Pole
Cette agréable parole:

Aimons-le d'un cœur soumis,
Malheur à ses ennemis.
Les plus fiers Oiseaux de proye,
Moitié crainte, moitié joye,
Aux placets auront recours;
Et devant fort peu de jours
Nous y verrons venir, Sire,
Jusqu'à l'Aigle de l'Empire.

LA PIGEONNE.

QUAND la Pigeonne aux abois
Eprouvoit les dures loix
qui ne distinguent personne,
Sapho d'un tendre discours,
Pleurez, disoit-elle, Amours,
Pleurez l'aimable pigeonne,

Les Ménages, les Gombauds,
Aux chants amoureux & hauts,
Dont le (*) bruit partout raisonne,
Appellez à son secours,
Redisoient, pleurez, Amours,
Pleurez l'aimable Pigeonne.

Au petit bois enchanté,
L'oiseau qu'on a tant vanté,
Malgré

(*) *La Fauvette qui revient tous les ans en ce petit bois, célebre par les Poësies qui en ont été faites.*

Malgré l'hyver qui l'étonne,
Dit de son ton le plus doux :
Pleurez amours, avec nous
Pleurez l'aimable Pigeonne.

(1) La tendresse aux yeux charmans
S'écrie à tous les momens,
Adieu pour jamais, (2) Mignonne.
Perissent tous les jaloux :
Pleurez, Amours, avec nous,
Pleurez l'aimable Pigeonne.

Touchez de ses doux accens,
Venus & ses chers enfans
Ouvrent son cercuëil d'Yvoire,
La font un (3) Astre nouveau,
Qui brille, également beau,
Dans le Ciel & dans l'Histoire.

En cet état glorieux
Elle a regret à ces lieux,
Merveille d'un cœur fidèle;
Et de cent petits élans,
Agitans ces feux tremblans,
Croit encor battre de l'aîle.

Trasille interdit & sans voix,
Pour voir si l'objet qu'il adore

(1) *C'est l'empire de Tendre.*
(2) *Mignonne étoit son nom.*
(3) *On venoit de découvrir la Comete, que plusieurs assuroient être une Etoille.*

Viendroit le decevoir encore,
Vouloit se rendormir cent fois.

Mais vous, beauté trop adorable,
Qui causez seule ses soupirs,
Qui connoissez tous ses desirs,
Et rendez son sort déplorable;
Vous qui le pouvez soulager,
Vous qui pouvez finir sa peine,
Devinez-vous trop inhumaine,
Ce que Trasille a pû songer?

EPITRE
A ACANTE.
ARGUMENT.

Sapho ayant partagé les poires de son Jardin sur l'Arbre à un certain nombre de ses amies & de ses amis, la poire d'une Dame de beaucoup d'esprit & celle d'Acante, se trouverent sur un même Arbre, vis-à-vis d'un Abricotier en espalier.

Cette Dame s'en étant allée à la Campagne, pria Acante de lui garder sa poire en son absence, & lui écrit ensuite la premiere de ses Epitres

ILLUSTRE gardien de ma poire
Un Dragon eut jadis la gloire

D'être

D'être gardien des pommes d'or ;
Ma poire qui vaut mieux encor
Que ne vaut la plus belle pomme,
Mérite les soins d'un grand homme,
Non-seulement pour sa beauté,
Mais pour l'honneur d'avoir été
Préférablement à toute autre,
La sœur cadette de la vôtre,
Et pour le glorieux destin
De croître dans le beau jardin
D'une pucelle de mérite,
Et d'Apollon la favorite.
Faites-en donc un peu de cas,
Surtout ne la négligez pas,
Que nul ne lui porte dommage,
Et que rien ne lui fasse ombrage ;
Qu'elle soit toûjours au Soleil,
Afin qu'elle ait le teint vermeil,
Et qu'elle en vaille plus de mille,
Comme celle du beau Trasille.
Pour la vôtre, je n'en dis rien,
La raison & moi voulons bien,
Que comme étant la sœur aînée,
Elle soit plus belle & mieux née.

STANCES.

Du Chevalier de Riviere.

Sur une Fauvette qui revient tous les ans au Jardin de Mademoiselle de Scudery.

ON dit que votre Roitelet
Eſt bien ſaoul de ſa Roitelette,
Que ce petit drôle ne fait
Des ſoupirs que pour la Fauvette.

Sur la cime de ſon buiſſon,
On le voit de votre fenêtre
Sur ſes ergots comme un Gaſcon,
Ne faiſant rien que pour paroître.

Il ſçait pourtant que les Fauvets
Sont de plus illuſtre famille,
Et que celle des Roitelets
Eſt la derniere en volatille.

Mais dans l'Hiſtoire des humains
Il voit de plus grandes foibleſſes,
Où bien ſouvent de petits Nains
Ont fait ſuccomber des Alteſſes.

Il sçait qu'il est roux & petit,
Que la Fauvette est grande & blonde ;
Mais le fripon sçait ce qu'on dit
De la Maîtresse de Joconde.

Enfin (ceci soit entre nous)
Il espere de sa conquête ;
Car le Fauvet n'est point jaloux,
Méprisant sa petite tête.

Voyez dès-là s'il y fait bon,
Et si la chose est avancée,
Le mari n'ayant du soupçon
Que des oiseaux de sa volée.

Mais vous êtes dessus les lieux,
Vous verrez toute sa conduite,
Et je vous prie, au nom des Dieux,
De m'en faire sçavoir la suite.

Mademoiselle de Scuderi répondit au Chevalier de Riviere, & lui manda qu'en se promenant dans son Jardin, elle avoit trouvé ces deux couplets de la Fauvette au Roitelet.

Vous recevrez de mes nouvelles
Par les premieres Hirondelles,
Je les suivrai bien-tôt si le Printems est beau
Attendez moi sous le petit ormeau,

A côté du grand Cicommore,
Où nous vîmes un jour Zéphir parler à Flore,

AUTRE.

Je sçai que je ne suis pas belle ;
Mais je chante passablement,
Et quand on m'aime tendrement,
J'aime comme une Tourterelle.

LA FAUVETTE.

DIALOGUE

Entre Acante & la Fauvette.

ACANTE.

PUISQUE Sapho n'est point ici,
Fauvette, son plus cher souci,
Prens un peu le soin, je te prie,
D'entrenir ma rêverie.

LA FAUVETTE.

Moi, j'entretiendrois un ingrat,
Qui fait quand il veut un grand plat
D'un

D'un Abricot & d'une poire,
Et qui ne fait rien pour ma gloire.

ACANTE.

Cette Poire & cet Abricot,
Ma Mignonne, ne disoient mot :
Mais toi, tu te chantes toi-même,
Et mon orguëil seroit extrême,
Si je prétendois par mes vers
Egaler tes charmans concerts.
Pour un dessein si témeraire,
Lambert même & sa sœur Hilaire
N'en sçavent pas encor assez.
Deux Rossignols ces jours passez
Se le mirent en fantaisie,
L'un en creva de jalousie,
Se voyant par toi surmonter,
Et l'autre en creva de chanter.

LA FAUVETTE.

Il n'en est rien ; mais je l'avouë,
Faux ou vrai, j'aime qu'on me louë,
Chacun est de même je croi,
Parle donc, que veux-tu de moi ?

ACANTE.

Est-il vrai, celébre Fauvette,
Qu'en ce lieu faisant ta retraite
Déjà depuis près de vingt ans, (1)
Tu revienne tous les Printems ?

(1) *Les voisins ont remarqué que depuis dix-huit ans ce Jardin n'avoit point été sans Fauvette.*

Qu'un petit animal volage,
Un petit oiseau de passage,
Parmi tant de légereté,
Conserve tant de fermeté?
Quel charme secret te rappelle,
Cette touffe d'arbres est belle;
Mais le monde a tant d'autres lieux
Où tu serois encore mieux.

LA FAUVETTE.

J'ai parcouru la Terre & l'Onde,
J'ai vû les quatre coins du monde,
Sans voir en tous ces longs détours
Ce qu'on voit ici tous les jours.
J'ai bien vû des filles sçavantes,
Mais qui n'étoient que des pedantes;
Des filles de grande vertu,
Dont l'esprit étoit bien tortu;
Des filles d'esprit un peu folles,
Dont l'esprit n'étoit qu'en paroles:
Mais une fille sans défaut,
De qui le cœur fût noble & haut,
La vertu presque inimitable,
L'esprit grand, solide, admirable,
Sage, éclairé, poli, charmant,
On la chercheroit vainement
Par tous les quatre coins du monde,
Car Sapho n'a point de seconde.

ACANTE.

Il est vrai; mais l'ambition

Est

Est une étrange passion :
Et qui croira que de ta vie
Il ne t'ait pris aucune envie
D'aller en un plus beau séjour
Charmer nos Grands, faire ta Cour ?

LA FAUVETTE.

Biens de Grands, au siécle où nous som- [mes,
Sont petits comme d'autres hommes,
Et la plûpart. . . . . . .

ACANTE.

Hola, tout beau,
Fauvette, ton petit cerveau,
Sans prendre garde aux conséquences,
S'emporteroit en médisance;
Je connois les Grands; & j'en voi
Que j'estime aussi peu que toi;
Mais j'en sçai plus de quatre encore
Qui méritent qu'on les honore;
Et toi qui n'en fais point de cas,
Dis moi, ne le connois-tu pas ?
Celui que ta Sapho revere,
Des Muses l'Amant & le pere,
Grand en esprit, grand en bonté,
Et grand en générosité,
Fâcheux en un point, je l'avouë,
C'est qu'il n'aime point qu'on le louë,

LA FAUVETTE.

Il a beau faire cependant,
De l'Orient à l'Occident,

En France, aux Nations étranges,
Tout raisonne de ses loüanges,
Et tous les jours par mon devoir
Je suis prête de l'aller voir :
Mais on m'a dit que cent affaires,
Au bien de l'Etat nécessaires,
Le partagent incessamment ;
Qu'il faut que bien adroitement
Ses moindres momens il dispense,
Pour pouvoir donner audience
A cent & cent particuliers,
Aux gens de Robe, aux Cavaliers,
Au peuple, à la Cour, aux Poëtes,
Et point du tout pour les Fauvettes.

ACANTE.

Il t'écoutera toutefois,
Prépare seulement ta voix,
Et quelques Chansons des plus belles,
Je lui dirai de tes nouvelles.
Mais en échange, Oiseau charmant,
Parle-moi plus sincerement.
Sapho, dis-tu, cette merveille
Qui n'aura jamais de pareille,
Te fait aimer ce petit bois ;
Et ne sçait-on pas qu'autrefois,
Quand cette lumiere éclatante,
De ses propres clartez contente,
Se cachoit encore à nos yeux,
Ou n'éclairoit qu'en d'autres lieux,

Ce bois, ta premiere demeure,
Te revoyoit comme à cette heure ?

LA FAUVETTE.

O Dieux ! en quelle extrémité
Me met ta curiosité !
Veux-tu que les races futures
Se mocquent de mes avantures,
Et qu'on les vende au premier jour
Avecque l'Almanach d'Amour ?
Mais tes promesses sont trop grandes,
Apprens ce que tu demandes,
Et s'il se peut, tiens-le caché.
Vingt ou trente ans avant Psiché,
L'amour qui n'aimoit rien encore,
Avec ce feu qui tout devore,
Se divertissoit dans les Cieux
A tourmenter les autres Dieux ;
Ni le trident, ni le tonnerre,
Ni le bras du Dieu de la guerre,
Ni l'adresse, ni le sçavoir,
Ne résistoient à son pouvoir,
Et bien souvent du plus aimable
Il faisoit le plus misérable.
Appollon étoit rebuté
Quand Vulcain étoit bien traité ;
Les heures, portieres fidéles
De ces demeures éternelles,
Qui sans autres soins importans,
Ne songeoient qu'à passer leur tems,

Un jour pour punir son caprice
Par quelque agréable malice,
Dirent qu'il falloit à son tour
Donner de l'amour à l'Amour.

Elles sont deux fois douze en nombre,
De qui l'humeur n'a rien de sombre
Jeunes, fraîches, pleines d'appas,
Marchant toutes d'un même pas,
Toutes sœurs, toutes d'un même âge,
Même taille, même visage,
Même feu brille dans leurs yeux,
Et rien ne se ressemble mieux
Dans leur monde, ni dans le nôtre,
Que fait une heure avec un autre.
Leur pere même sans pareil,
Soit Jupiter, soit le Soleil,
(Car l'histoire en est incertaine)
Ne les distingue qu'avec peine;
Cent fois il est embarrassé,
Prenant Irene pour Dicé:
Souvent il appelle Ortezie,
Qu'on lui répond, je suis Mazie.
Une de ces aimables sœurs
Fit un grand amas de douceurs,
De mots obligeans, de caresses,
De soins, d'amitiez, de tendresses,
De ces regards faux & charmans,
Qui pour les crédules Amans
Disent tout ce qu'un cœur desire,

Et

Et pourtant ne veulent rien dire.
Elle choisit & tems & lieu
Pour attaquer ce petit Dieu,
Qui peut dompter les plus rebelles;
Et bien que de mille autres Belles
Il eût sçu défendre son cœur,
Soit qu'il fût de meilleure humeur,
Soit que son heure fût venuë,
L'heure lui donna dans la vûë:
Helas! dit-il en soupirant,
A la fin une heure m'apprend,
Par le vouloir des destinées,
Ce que n'avoient pû tant d'années,
Que mes flâmes, que mes liens
Etoient des maux, étoient des biens,
Et ce que mon cœur insensible
Trouvoit encore moins possible,
Des maux qui se font desirer,
Des biens qui nous font soupirer.
Puis il lui parle de ses charmes,
N'épargne prieres ni larmes;
Exprime mille ardens desirs,
Par autant de brûlans soupirs,
Et dit en son nouveau martyre
Tout ce qu'aux autres il fait dire.
L'heure feint de s'en irriter,
Un moment après d'en douter,
Puis de le croire & de se rendre:
Enfin d'une voix douce & tendre,

Soyez,

Soyez, dit-elle, en le quittant,
Soyez amoureux & constant,
Et sçachez qu'une amour fidéle
Ne trouva jamais de cruelle.
D'aise l'Amour est transporté,
Sa nouvelle félicité
Se répand sur tout son empire,
Rien n'y gémit, rien n'y soupire,
Les plus infortunez Amans
En plaisirs changent leurs tourmens,
Et la plus cruelle souffrance
Devient heureuse en espérance;
A peine le Soleil levant
A commencé le jour suivant,
Que l'amour s'éveille, se presse
D'aller voir sa belle Maîtresse,
Et comme un petit insensé
Cherche les yeux qui l'ont blessé.
Mais parmi tant de sœurs aimables
Il trouve tous les yeux semblables,
Chacune a les mêmes attraits,
Et le blesse des mêmes traits;
Chacune lui semble sa belle,
C'est elle, & si ce n'est pas elle:
En vain du geste & du regard,
Il veut attirer à l'écart
Celle dont il étoit esclave;
Chaque heure d'un pas lent & grave,
Feignant d'ignorer son ennui,

Passoit,

Passoit & se mocquoit de lui.
Il s'éloigne, & dit en lui-même,
Que peut-être l'heure qu'il aime,
Pour le combler de ses faveurs
Se dérobera de ses Sœurs;
Déja son ame impatiente
Se consume dans cette attente;
Jamais on ne fit tant de vœux,
Jamais dans l'empire amoureux
Heure ne fut tant attenduë,
Que le fut cette heure perduë.
Tout triste, tout honteux, tout las,
L'amour retourne sur ses pas.
Alors toutes les Sœurs ensemble
Lui disent, Amour, que t'en semble?
Est-il pas bien doux d'être Amant?
Les heures n'aiment qu'un moment,
Mais pour toi, s'il t'en prend envie,
Tu peux aimer toute ta vie.
L'Amour après un tel affront,
Eprouve un changement bien promt,
Il n'a plus que de la colere,
Et rien ne le peut satisfaire.
Pour punir sa facilité
Qui l'avoit faussement flaté,
Il veut, & ses loix sont bien rudes,
Que ces Sœurs qui font tant les prudes,
Qui dédaignent tant son amour,
Brûlent d'autres feux tour-à-tour.

Qu'on

Qu'on trouve une heure en la journée,
Foible, facile, abandonnée,
Qui ne sçache rien ménager:
Et c'est-là l'heure du Berger.
Mais quoi, sa flâme méprisée
Dans le Ciel servoit de risée:
Il quitte le séjour des Dieux,
Et pour laisser en mille lieux
Quelque marque de sa vengeance,
Contre la perfide inconstance:
O vous, qui par de lâches tours
Troublez l'empire des amours,
Dit-il, vains diseurs de fleurettes,
Volages, inconstans, coquettes,
Esprits changeans, soyez changez,
Et que les amours soient vengez.
Il dit, & sa seule parole
Allant de l'un à l'autre Pole,
De mille & mille Amans légers
Fit autant d'oiseaux passagers.
Ceux à qui les amours nouvelles
Ont toujours semblé les plus belles,
Contre ces oiseaux inconstans
Cherchent en tous lieux le Printemps:
Ceux que la froide indifférence
Seule porta dans l'inconstance,
Vont cherchant les climats glacez,
Et par le beau tems sont chassez.
On vit sur la terre & sur l'onde

Floter

Floter la troupe vagabonde
De ces volages emplumez ;
Les uns en Cailles transformez,
Voletérent les aîles basses,
Les autres devenus Bécasses,
Se trouverent un pied de nez ;
Quelques autres plus étonnez
Que s'ils fussent tombez des nuës,
Se trouverent tout-à-fait Grues :
Faut-il te dire mon malheur ?
Prens-tu plaisir à ma douleur ?
Et bien pour être un peu coquette,
Je deviens moi même Fauvette.
Mais c'étoit en mes jeunes ans,
Que j'avois des desirs changeans :
Le tems m'a fait être plus sage,
Je consulte quand je m'engage ;
Mais dès que j'en ai fait serment,
J'aime ensuite éternellement.
Pour témoigner ma repentance
Au Dieu vainqueur de l'inconstance,
Tout changement m'est odieux,
Jusqu'au changement de lieux :
Si ma cruelle destinée
Me fait errer toute l'année,
Au moins quand la belle saison
Reviendra sur votre horison,
Ce bois, ma premiere demeure,
M'aura jusqu'à ce que je meure ;

Ou

Ou que par un deſtin plus doux
L'Amour appaiſe ſon courroux,
Soit enfin touché de ma peine,
Et me rende la forme humaine.

ACANTE.

Qu'il le faſſe, j'en ſuis content :
Entre nous, Fauvette, pourtant
Ta conſtance n'eſt qu'une fable,
Coquette eſt un mal incurable,
Qui coquetta dés le berceau,
Coquettera juſqu'au tombeau.
Nous ſçavons toute ton hiſtoire,
Penſes-tu nous en faire accroire ?
Nous prends-tu pour des Allemans ?
Un Poëte des plus galans,
Et qui ſe connoît en coquettes,
Nous a conté tes amourettes
Avec le petit Roitelet :
Et que dis-tu de ce couplet ?
Je ſçai que je ne ſuis pas belle ;
Mais je chante paſſablement ;
Et quand on m'aime tendrement,
J'aime comme une Tourterelle.

LA FAUVETTE.

Je dis qu'on peut mal aiſément
Cacher un amoureux tourment :
Mais plus aiſément encore,
Ne point aimer qui nous adore.

ACANTE

ACANTE.

Tu fais bien, car en peu de mots,
Les constans ne sont que des sots ;
Chere Fauvette, quand j'y pense,
Ta peine est une récompense :
Tu peux d'un desir curieux
Visiter la Terre & les Cieux,
Voir les Villes & les Provinces,
Les différens séjours des Princes ;
Point d'affaires & point de Cour,
Jamais de violent amour,
Jamais de pensée importune,
Pour la gloire ou pour la fortune,
Sans autrement te tourmenter,
Qu'à prendre l'air & qu'à chanter,
Faisant de journée en journée,
Un Printemps de toute l'année.

LA FAUVETTE.

Ah ! que tu connois peu nos maux,
Et nos peines & nos travaux !
Trembler sans cesse pour sa vie ;
De mille ennemis poursuivie ;
Trouver en cent Climats divers,
Non un Printems, mais cent Hyvers ;
Passer les mers les plus profondes,
En danger de choir dans les ondes,
Si l'aîle vient à nous manquer,
Ou la tempête à nous choquer ;
Bâtir & rebâtir sans cesse ;

Chaque

Chaque jour quand la faim nous presse
Dépeupler tous les environs
De mouches & moucherons,
Voilà nos plus doux exercices,
Et nos plus charmantes délices.
Crois-moi, je te le dis encor,
Tout ce qui reluit n'est pas or,
Et le plus souvent l'inconstance
N'est heureuse qu'en apparence :
Aime toujours fidélement,
Et prend bien garde seulement,
Que ZENOCRATE, s'il n'est sage,
Ne devienne Oyseau de passage.

L'Auteur de l'Almanach d'Amour qui a dit de lui-même.

Zenocrate toujours amoureux & volage,
Courant les mers d'amour de rivage en rivage.

SUITE.

DE LA FAUVETTE.

Le Roitelet à la Fauvette.

C'Est donc vainement que j'attens
Les plus tardives Hirondéles,
Ces Messageres du Printems

N'apportent

N'apportent point de vos nouvelles.
En vain je paſſe chaque jour
Sur la cime du Cicomore,
Je ne découvre rien encore
Qui m'annonce votre retour ;
Mais un bruit qui vous deshonore,
M'apprend que vous changez d'amour :
La nouvelle eſt trop avérée,
Vous abandonnez nos forêts,
Et vous êtes dans les marais
Une Coquette déclarée.
Qui vous oblige à me changer ?
M'accuſe-t-on d'être léger ?
Suis-je devenu plus difforme ?
Je ſuis ce même Roitelet
A qui par un galant couplet,
Vous diſiez quelquefois, attendez-moi ſous l'Orme.
Mais puiſqu'enfin l'on me réforme,
Adieu, je ſuis votre valet.

REPONSE DE LA FAUVETTE au Roitelet.

JE vous jure, foi de Fauvette,
Que je ne fus jamais Coquette,

Mais

Mais trop inconſtant Roitelet,
J'ai ſçu d'une vieille Choüette,
Qu'on dit qu'une jeune Aloüette
Vous enchante de ſon caquet,
Et que depuis cette amourette
Vous parlez comme un Perroquet;
Mais ſi vous devenez coquet,
Je vous jure, foi de Fauvette,
Que vous aurez votre pacquet.

REPONSE DU ROITELET à la Fauvette.

CEtte cauſeuſe de Chouëtte,
Cette plieuſe de toilette,
Vous en a donc de moi depuis peu bien conté?
Hé quoi! pour avoir écouté
Une Alloüette jeune & belle,
Qui chantoit en montant au Ciel à tire-d'aîle;
Eſt-ce de quoi vous alarmer?
Ne ſçauroit-on la voir ni l'oüir ſans l'aimer?
O Dieux, la plaiſante querelle!
C'eſt bien à vous de me blâmer,
Vous qui tous les matins au lever de l'Aurore,
Pendant que le Fauvet & moi dormons encore,

Chan-

Chantez dessus le Cicomore
Pour attirer tous les Oiseaux passans,
Avec des tons légers & languissans,
Dont vous enchantez tous leurs sens :
Un Linot depuis peu charmé de votre note,
A fait divorce avec sa Linote,
Vous mettrez des divisions
Dans les plus belles unions.
C'est une chose fort honnête :
Qui n'auroit point martel en tête,
D'un Rossignol nouveau venu,
Que vous avez déjà trois fois entretenu ?
Un folâtre Verdier l'autre jour plus d'une heure
Avec vous becqueta dans une même Meure :
J'étois caché dans un Laurier,
Et vous voyois sur le Meurier :
Enfin je ne sçaurois m'en taire,
Quand cela devroit vous déplaire.
Je veux vous dire encor que l'on vit un Pinson
Un jour auprès de vous à l'ombre d'un buisson,
Qui vous disoit une Chanson
De sa façon,
Et vous vous plaisiez tant au son,
Que j'en eus dans le cœur un terrible glaçon.
Puisque j'ai commencé, si faut-il que j'acheve,
Car aussi-bien la douleur qui me creve

Ne me donne ni paix, ni trêve,
Je dis donc qu'il n'est pas jusques à des Moineaux
Qui ne vous disent mots nouveaux
Soir & matin dans les Ormeaux :
Mais par votre brusque menace
Je vois bien mieux encor qu'un autre à pris ma place,
Et que le Roitelet de votre cœur s'efface :
Car quand on menace tout haut,
Je suis persuadé qu'il faut
Qu'on soit prêt à faire le saut,
Si la chose n'est déja faite :
C'estpourquoi, légere Fauvette,
Je m'en vais désormais songer à ma retraite.

REPONSE

à la seconde Lettre du Roitelet.

J'AIME des Rossignols, des Verdiers, des Pinsons,
Je chante pour leur plaire, & j'en prens des leçons,
Mille & mille moineaux vivent sous mon empire,
Et d'un petit Linot j'écoute le martyre ?

Vous

Vous deviez dire au moins que j'en veux au
Phénix
Et que j'adore encor l'Oiſeau de Paradis.
Parlez des Pelicans, des Alcions, des Cygnes,
Qui par leurs chants ou par leur nom,
Pourroient ſans doute être fort dignes
De changer en Coucous tous les Paons de
Junon:
Mais pour plaire à votre Alouette,
Vous me traitez en infâme coquette;
Cependant malgré moi, je ne vous puis haïr:
Après cela, cruel, pourrez-vous me trahir?
Et cette injuſte jalouſie
Qui vous vient du rapport d'une méchante
Pie,
Pourra-t'elle effacer d'un eſprit amoureux
Tant d'innocens plaiſirs, tant de momens heu-
reux?
Revenez, revenez, quittez votre Aloüette,
Qui ne valut jamais votre chere Fauvette:
Reprenons nos amours, reprenons nos chan-
ſons,
Et chantant tous les jours de buiſſons en buiſ-
ſons
Surpaſſons, s'il ſe peut, les tendres Tourte-
relles,
Dont les flâmes ſont éternelles:
Car enfin le dépit doit ceder
Au plaiſir de ſe raccommoder.

Cette maxime est des plus belles,
Et vous la trouverez dans les Chansons nou-
velles.

III. RE'PONSE DU ROITELET à la Fauvette.

QUE vous sert-il de me nier
Que vous êtes une infidéle ?
Vous pensez vous justifier
En me faisant une querelle ;
En venant me calomnier,
Passer pour une Tourterelle.

Deux mots seuls, mais fort con- [vainquans,
Vont faire voir votre inconstance :
Les plus sçavans Chantres du tems
Ont avec vous confidence ;
Mais des Confidens éloquens
Ne s'obligent pas au silence.

On peut tenir pour fort suspect
Le conte fait par la Choüette :
Mais quand vous-même sans respect
Vous vous déclarâtes coquette,
Vous fûtes prise par le bec,
Et vous confessâtes la dette.

Vous quittez avecque raison.

De

De nos Forêts la nuit profonde,
Pour vous percher dans la maiſon
De cette Sapho ſans ſeconde,
Dont l'eſprit ſans comparaiſon
De tant de lumieres abonde.

Mais ce lieu n'eſt pas un ſéjour
Où l'on faſſe eſtime des bêtes,
L'on ne voit rien dans cette Cour
Qui ſoit propre aux petites têtes,
Un Roitelet brûlant d'amour
Eſt plus digne de vos conquêtes.

Il eſt vrai que je ſuis rouſſeau,
Mais, Fauvette, vous êtes fauve;
Revenez, j'ai près d'un ruiſſeau
Un nid pour vous, où Dieu me ſauve,
Au creux d'un petit arbriſſeau,
Qui pourra vous ſervir d'alcove.

Mais je vous preſſe vainement,
Toute coquette eſt incurable,
Si j'étois un nouvel Amant,
Vous ſeriez moins inexorable:
Vous changerez à tout moment,
Je ſerai toûjours miſerable.

Deſſus le tronc d'un arbre mort,
Dans une triſte ſolitude,
Je n'eſpere plus de mon ſort

Qu'une éternelle inquiétude,
Mais rien ne m'afflige si fort
Que votre extrême ingratitude.

DERNIERE RE'PONSE *de la Fauvette au Roitelet.*

JE viens d'un aimable verger,
Où bien souvent je rêve & je soupire,
J'ai vû des vers gravez sur un jeune Oranger,
Qui disent justement tout ce que je veux dire :
Recevez-les, cher Roitelet,
Et n'oubliez jamais cet amoureux couplet.

(*) Qu'une flâme mal éteinte
Est facile à r'allumer,
Et qu'avec peu de contrainte
On recommence d'aimer !

Hélas ! je le connois par mon expérience,
Et je ne sçaurois plus supporter votre absence :
Quittez, quittez cette arbre mort,
Faites revivre votre flâme,
Confessez que vous avez tort,
Et vous régnerez dans mon ame.

J'appris

(*) *Ce sont quatre Vers d'une Piéce qu'on appelle l'Oranger.*

J'appris autrefois d'un Amant
De la sçavante Philomelle,
Que pour s'aimer plus tendrement
Il faut avoir une querelle :
Et quand je vis votre courroux,
D'un si charmant espoir mon ame fut saisie,
Que je trouvai je ne sçai quoi de doux
Dans votre injuste jalousie :
Mais hélas ! ce remede est un peu dangereux
Sur un esprit qui n'es guéres amoureux,
Et mon cœur commence de craindre
Qu'un feu que je veux irriter
Ne vienne à la fin à s'éteindre
Par la même raison qui devroit l'augmenter.
Je vous en dirois davantage,
Si nous étions sous cet ombrage
Où la premiere fois nous parlâmes d'amour.
Dès la pointe du jour ;
Venez-y, je vous en conjure
Par cet agréable murmure
Que font les soupirs amoureux
De deux Amans heureux :
Car je veux qu'un Vautour m'emporte,
Si ma flâme n'est vive & forte,
Et si l'Aigle de Jupiter
Pourroit aujourd'hui me tenter.

CAPRICE CONTRE L'ESTIME.

A SAPHO.

DONC je ne dois plus prétendre
D'arriver un jour à Tendre :
Donc ſans jamais être aimé,
Je ne ſerai qu'eſtimé ?
Sapho, je veux que ma rime
Berne cette vaine eſtime,
Monſtre auſſi lâche que fin,
Qui cache ſon noir venin
Sous un nom un peu moins rude
Que celui d'ingratitude.
A vous ſeule je prétens
D'en donner le paſſe-tems.
Ecoutez, Fille divine,
De ce monſtre l'origine.
En ce ſiécle bienheureux,
Où vivoient les demi-Dieux,
L'Eſtime étoit inconnuë,
Et l'amitié toute nuë,
Seule maîtreſſe des cœurs,

Les

Les combloit de ſes douceurs,
Quand la foi, quand les paroles
Furent de vaines idoles.
L'eſtime en ce changement
Pour pere eut le Compliment,
Pour mere l'Indifférence,
Qui lui donnerent naiſſance.
Je vais d'un coup de pinceau
Vous peindre un couple ſi beau.
Pour la prude Indifférence,
Vous la connoiſſez, je penſe,
Et peut-être un peu trop bien,
Plût-à Dieu, qu'il n'en fût rien!
Cette belle, glorieuſe,
Imperieuſe, rieuſe,
Croit l'Amour une chanſon,
Elle a pour cœur un glaçon,
Et d'une façon humaine
Suit le plaiſir, fuit la peine;
Mais dans ſes foibles deſirs,
N'a que de foibles plaiſirs.
Ainſi le deſtin aſſemble
Le bien & le mal enſemble.
Son bon ami Compliment
Eſt un bon Seigneur Normant,
Grand, bien fait, de bonne mine,
Dont le poil à la blondine,
Bouclé, poudré, pommadé,

Cache un visage fardé.
Ses pas sont des réverences,
Il a mille complaisances,
Toûjours prêt à cajoller,
Se piquant de bien parler,
Et même de bien écrire,
Mais Sujet à se dédire.

Pour vous le dire en un mot,
Un peuple nombreux, mais sot,
L'estime un grand personnage:
Un petit peuple, mais sage,
Ne l'estime qu'un grand sot,
Qu'un lanternier, qu'un falot,
Qui pour ame & pour courage
N'a que vent & que langage.

Or comme il alloit un jour
En cent lieux faisant sa cour,
Partout semant ses fleurettes,
Pour attraper des coquettes,
Ou duppant les apprentifs
Par de longs superlatifs,
Il rencontra par le monde
L'Indifférence la blonde,
Nymphe véritablement
Digne d'un si noble Amant:
Ils se virent, ils s'aimerent,
Enfin ils se marierent,
Et de leurs froides amours
Naquit, non pas un grand Ours,

Non

Non pas un lion ſauvage,
Terreur de ſon voiſinage;
Mais un Monſtre apprivoiſé,
Qui va toûjours déguiſé
D'un habit de Demoiſelle,
Et qu'Eſtime l'on appelle.
A ſon honnête maintien,
A ſon modeſte entretien,
A ſes paroles de ſoye,
A voir avec quelle joye
Elle vient nous viſiter,
Qu'elle ne peut vous quitter,
Que vous n'avez rien d'aimable,
Rien de bon, rien de paſſable,
Dont ſon diſcours avec Art
Ne faſſe un chapitre à part;
Qu'en tout ce qui vous offenſe,
Elle garde le ſilence,
Même avec plus de bonté
Que ne veut la charité:
Ne direz-vous pas qu'elle aime
Son prochain comme elle-même?
Mais hélas! ô ſiécle! ô mœurs:
Que les ſignes ſont trompeurs!
Après cette maſcarade,
Que vous deveniez malade,
Juſqu'à ſouffrir le trépas,
L'Eſtime n'en pleure pas:
Que la médiſante Envie

Parle mal de votre vie ;
Plûtôt que de disputer
Et de s'aller tourmenter
Pour tâcher de vous défendre,
L'estime en dit pis que pendre.
Qu'un Tyran audacieux,
Qu'un voisin malicieux,
A vous ruïner s'apprête,
Ou menace votre tête
Par des crimes supposez,
L'estime a les bras croisez.
Qu'il vous faille pour ressource
Un prompt secours de sa bourse
Dans quelque péril urgent,
L'estime n'a point d'argent.
Seule en toute la nature,
Cette sotte créarure
Ne se laisse point charmer
Au divin plaisir d'aimer,
Et ni vertu ni mérite
Ne touchent cette hypocrite.

Sapho sans aller plus loin,
Je vous en prens à témoin,
Vous & votre excellent frere ;
Mais j'en creve de colere.
Quel Ecrivain aujourd'hui,
Se peut comparer à lui,
Soit que d'un vers héroïque,
Digne de la Muse antique,

Il nous conte ric à-ric
Les conquêtes d'Alaric :
Soit que du grand Artamene,
Ou de l'illuſtre Romaine
Il mette l'hiſtoire au jour,
Où le plus folâtre amour
Renonçant au badinage
Apprend à devenir ſage ;
Quelle fille parmi nous,
Se peut comparer à vous ;
A cet eſprit magnanime,
Qui pour ſe voir ſi ſublime,
Si vaſte, ſi merveilleux,
N'en eſt pas plus orgueilleux ?
A cette ame vertueuſe,
Bonne, franche, généreuſe,
A ce cœur ſi grand, ſi haut,
Que ceux qui vont à l'aſſaut,
Et qui défont les armées,
Près de lui ſont des Pygmées ?
Maintenant qui ſe plaindroit
Que la Cour en votre endroit,
A la honte de la France,
Manque de reconnoiſſance ?
Parlons-en de bonne foi,
Sa plainte, à ce que je croi,
Ne ſeroit pas légitime,
Toute la Cour vous eſtime.
Dieux ! qui pourroit endurer

De

De voir toûjours séparer
Par des caprices étrangers,
Ses bienfaits de ses loüanges ?
Mais ce discours vous déplaît,
Laissons la Cour comme elle est.

Celle à qui mes déstinées
Dès mes plus jeunes années
Assujettirent mon cœur,
Et qui pleine de rigueur,
Déjà fiere de ses charmes,
Mais plus fiere de mes larmes,
N'en avoit aucun souci,
Elle m'estimoit aussi.
O dûre ! ô cruelle estime !
Qui ne crois pas faire un crime,
Quand tu laisses froidement
Périr un fidéle Amant.

Toi, que ni soins, ni services
Que ni vœux, ni sacrifices
Respect, ni discretion,
Tendresse, ni passion,
Ni la mort la plus terrible
Ne rendent point plus sensible.
Que t'a fait le genre humain ?
Tu te travailles en vain,
Impitoyable furie,
Porte ailleurs ta barbarie,
Malgré toi nous nous aimons,
Retourne avec les Démons

Dans

Dans leur triste & noir abîme.
O dure ! ô cruelle estime !
Et vous, Sapho, que mon cœur
Avec zéle, avec chaleur
Admire, chérit, honore,
M'estimerez-vous encore ?
N'aurai-je point par pitié
Un peu de votre amitié ?
Mais je cherche ma ruïne,
S'il est vrai, fille divine,
Qu'à quiconque m'aime bien
Mon cœur ne refuse rien.
Si votre amitié m'engage
A vous aimer davantage,
Ne faites que m'estimer,
Je pourrois vous trop aimer.
Mais, que dis-je, misérable !
Non, vous êtes trop aimable,
L'on ne peut vous trop aimer,
Ah ! cessez de m'estimer.

L'ORANGER, A SAPHO.

QU'ON en parle, & qu'on en gronde
Chere Sapho, croyez-moi,
Tout doit aimer dans le monde,
C'est une commune loi.

C'est en vain que l'on se flatte,
Enfin il s'y faut ranger;
Si vous aimez une chatte,
Moi j'aime un jeune Oranger.

Encore êtes-vous heureuse,
Vous qui n'avez pour rival
Dans votre flâme amoureuse,
Que quelque pauvre animal.

Si je sens brûler mon ame
Pour un objet sans pareil,
J'ai pour rivaux de ma flâme
Et l'Aurore, & le Soleil.

L'Aurore étalant ses charmes,
Et tout ce qu'elle a de beau,
Tous les matins fond en larmes
Auprès de mon arbrisseau.

Sur sa verdoyante tête ?
Tournoyant de toutes parts,
Le Soleil sans cesse arrête
Ses plus amoureux regards.

Mais son espérance vaine
D'elle-même se détruit,
Il n'en aura que la peine,
Et j'en cueillerai le fruit.

Ainsi jadis à sa honte,
Il suivoit incessamment
Daphné, qui quoiqu'on en conte,
Brûloit pour un autre Amant.

Mon Oranger m'est fidéle;
Mais quoi la jalouse erreur
Est la compagne éternelle
D'une amoureuse fureur.

Quelquefois je le néglige,
Pour mieux éprouver sa foi,
Je connois qu'il s'en afflige,
Et ne peut vivre sans moi.

Sa feüille qui se retire,
M'invite à le secourir,
Et de loin semble me dire,
Veux-tu me laisser mourir ?

Aussi-

Auſſi-tôt mon ame tendre ?
Se laſſe de ſa langueur,
J'accourus, & lui fais reprendre
Une nouvelle vigueur.

Il ſort de ſa fleur charmante
Un doux air, un air charmant,
Dont mes ſoins & mon attente
Sont payez en un moment.

Jeunes beautez qu'on redoute,
Et qui regnez ſur les cœurs,
Vous vous mocquerez ſans doute
De ces legeres faveurs.

Mais ſous votre injuſte empire,
Les faveurs le plus ſouvent,
Que ſont-elles, à bien dire,
Que de l'air & que du vent ?

Conterai-je vos caprices
Qui font perdre tant de pas,
Vos ruſes, vos artifices
Que les arbriſſeaux n'ont pas ?

Cent fois brûlant pour vos char-[mes,
Mais réſolu de changer,
J'ai ſouhaité non ſans larmes,
De n'aimer qu'un Oranger.

Je l'aime & quand l'inhumaine
Qui me cauſoit tant d'ennui,
Voudroit

Voudroit partager ma peine,
Je n'aimerai plus que lui.

Je tenois ce fier langage,
Quand ce chef-d'œuvre des Cieux,
Iris au charmant visage
Se vint offrir à mes yeux.

Qu'une flâme mal éteinte
Est facile à rallumer,
Et qu'avec peu de contrainte
On recommence d'aimer !

Iris me mit tout en flâme,
Iris me fit inconstant,
Iris m'arracha de l'ame
L'Oranger que j'aimais tant.

Quel moyen d'être rebelle ?
Il fallut s'humilier,
L'Amour étoit avec elle,
Qui me fit tout oublier.

Connois-tu bien qui nous sommes?
(Dit l'enfant impérieux)
Volage, apprens que les hommes
Aiment comme il plaît aux Dieux.

DIALOGUE
DU SOMMEIL,
DE TRASILLE, ET DE L'AMOUR, où le Songe parle sur la fin.

LE SOMMEIL à *Trasille.*

L'AMOUR tout couvert de sonnettes,
Faisant claquer des castagnettes,
Vient dans ta chambre chaque nuit :
Trasille, il fait un si grand bruit,
Qu'enfin si tu ne le fais taire,
Chez toi je n'aurai plus que faire.

TRASILLE.

Mais toi qui fais tant le mutin,
Je t'attens du soir au matin,
Et passe la nuit toute entiere,
Sans pouvoir clorre la paupiere.
Sommeil, pourquoi ne viens-tu pas
Charmer mes maux par tes appas ?
Méchant, c'est que tu m'abandonnes
Pour suivre certaines personnes,
Qui dorment tandis que je suis
Persécuté de mille ennuis.

LE

LE SOMMEIL.

Parle bas, ou bien je quitte,
Le moindre bruit me met en fuite,
Trasille, cesse de gémir,
Et tais-toy, si tu veux dormir.

L'AMOUR.

Seigneur Sommeil, Seigneur Trasille,
Ce n'est pas chose si facile,
Vous ne dormirez, ma foi, pas.

TRASILLE.

Hola qui me tire là-bas ;

LE SOMMEIL.

C'est l'Amour, faut-il le dire ?
Mais il ne fait encor que rire,
Tantôt il fera le Lutin ;
Car tu sçais que ce libertin
De ton fusil brûle les méches,
Qu'il tabourine de ses fléches,
Et qu'il rit comme un insensé,
Quand il a tout bouleversé.

TRASILLE.

Tréve, tréve de raillerie,
Amour, laisse-nous, je te prie.

L'AMOUR.

Ce n'est pas à toi que j'en veux,
C'est au Sommeil ce paresseux,
Qui se frotte les yeux, qui baille,
Qui ne fit jamais rien qui vaille,

Et qui ronfle comme un coquin,
Depuis le soir jusqu'au matin.

LE SOMMEIL.

Petit Dieu méchant comme un Diable,
Pourquoi me rends-tu misérable ?
Dis-moi le mal que je te fais,
Et me laisse dormir en paix.

L'AMOUR.

Lâche enfant de Dame Paresse,
Qui fais gloire de ta molesse ;
T'ai-je pas cent fois reproché,
Ce que fit la belle Psiché,
Quand tu m'endormis auprès d'elle,
Et qu'elle fit brûlet mon aîle ?
Et même encore l'autre jour
Tu me fis un si méchant tour,
Qu'il réveille toute ma bile ;
Ecoute ce qu'il fit, Trasille :
Acante étoit fort amoureux,
Et je le rendois malheureux,
Quand un soir au tems qu'on se couche
Le Sommeil me ferma la bouche,
Me donna cent coups de Pavots,
Et marmotant cinq ou six mots,
Me mit la tête sous mon aîle,
Et me portant dans la ruelle,
M'endormit ainsi qu'un poulet.
Là je fus un mois tout complet ;
Si bien que l'Innocent Acante

En

En avoit l'ame si contente,
Qu'il disoit partout (quoiqu'à tort)
Que chez lui l'Amour étoit mort :
Il chantoit partout sa victoire,
Il ne publioit plus ma gloire,
Lui qui par mille vers pompeux,
Chantoit auparavant mes feux :
Lorsqu'il crut n'être plus en cage,
Il ne fit pas le moindre Ouvrage,
Pas même un couplet de chanson,
Disant que j'étois un oison.

LE SOMMEIL.

Ce ne fut pas moi, je te jure,
Qui te fis alors cette injure,
La raison te fit tout cela,
Le dépit méme s'en méla.

L'AMOUR.

Toutes leurs harangues sont vaines,
Acante est rentré dans mes chaînes;
Là, je le laisse sermonner,
Se dépiter, & raisonner;
La raison sans cesse raisonne,
Mais elle ne guérit personne,
Et le dépit rend bien souvent
Plus amoureux qu'auparavant.

TRASILLE.

Amour, ne sois plus en colére,
Le Sommeil veut te satisfaire,
Donne-nous un peu de repos.

L'AMOUR.

Hé bien, je vous donne campos,
Et près de vous deux je me couche,
Pour y dormir comme une souche.

TRASILLE.

Et moi j'enrage de bon cœur,
Car l'Amour est mauvais coucheur,
Hélas! bons Dieux, comme il gambille.

L'AMOUR.

Ainsi sans cesse je fertille,
Lorsque je couche avec les gens.

LE SOMMEIL.

Mais tu parois hors de ton sens,
Tais-toy, je vois venir un songe,
Couvert d'un aimable mensonge
Qui va mêler à mes Pavos
Un doux & gracieux repos,
Et qui nous tiendra compagnie
Tant que cette nuit soit finie.

LE SONGE *parle.*

Je rends heureux les misérables,
Je sçai contenter leurs désirs,
Et je sçai par des faux plaisirs
Soulager les maux véritables

Je sçai tromper heureusement,
Mes biens ne sont biens qu'en mensonge:
Mais le bonheur le plus charmant,
Quand il est passé, n'est qu'un songe.

Doux

Doux espoir des cœurs amoureux,
Délices où l'on s'abandonne,
Dans vos momens les plus heureux,
Avez-vous rien que je ne donne ?

Trasille a toutes vos douceurs,
Sa fortune est incomparable,
Et sans mes charmes imposteurs
Il seroit toujours misérable.

Alors on vit un prompt éclair
Passer au-travers d'un nuage,
Le Songe se perdit en l'air
Avec cette trompeuse image.

Votre jaloux s'en est douté,
Le mensonge & la vérité
Donnent les mêmes défiances.
Pour agir en femme d'esprit,
Il faut sauver les apparences,
Et se moquer de ce qu'on dit.

Tout vous touche indifféremment,
Et sans faire choix d'un Amant,
Vous souffrez que chacun vous voye.
Belle Iris vous vous méprenez,
Un heureux donne plus de joye
Que cent Galans infortunez.

Parmi vos bonnes qualitez,
C'est sans raison que vous contez

Celle d'être fort complaisante.
Ne l'être pas au dernier point,
N'est pas une chose obligeante,
Il vaudroit mieux ne l'être point.

Qui ne vous verroit qu'une fois
En six semaines ou deux mois,
Vous trouveroit assez commode:
Mais qui vous verroit plus souvent,
Ne sçauroit vivre à votre mode,
Sans enrager en vous servant.

Vous êtes civile d'abord,
Chacun vous plaît, vous plaisez fort,
Vous donnez quelques espérances;
Et de cent petits agrémens,
Qui sont de trompeuses avances,
Vous n'êtes pas chiche aux Amans.

Cet Art de vivre ne produit
Que le chagrin d'être éconduit
Si-tôt qu'on presse davantage:
Les faveurs que vous accordez,
Sont celles par où l'on s'engage:
Des autres vous vous défendez.

Vous êtes prude, je le croi;
Mais pour votre bien, croyez-moi,
Piquez-vous moins de le paroître.
Si vous tardiez, vous auriez tort,

Sans

Sans doute vous le pourriez être
Malgré vous jusques à la mort.

L'âge coule insensiblement,
Il nous dérobe l'agrément :
Dans peu vous serez moins galante.
Quelquefois malheureusement
L'on pense à devenir Amante,
Quand on ne trouve plus d'Amant.

Je vous aime, vous le sçavez.
Les preuves que vous en avez,
Vous devroient assez satisfaire ;
Mais étant devenu perclus,
Vous direz qu'on ne sçauroit plaire
Qu'avec quelque chose de plus.

Iris, prenez croyance en moi,
Je ferai tout ce que je dois,
Pour mériter que je vous serve :
Si-tôt qu'on a donné le cœur,
On met aisément sans reserve
Le reste au pieds de son vainqueur.

Souvent la honte & la fierté,
Ont fait que l'on a rebuté
Des offres de cette nature.
Ne tombez pas dans cette erreur ;
L'on est à plaindre, je vous jure,

Quand on n'est riche que d'honneur.

Resolvez-vous, sans m'amuser,
D'accepter ou de refuser
Le parti que je vous propose ;
Il n'est point d'homme sans défaut,
Chacun est bon à quelque chose
Je le suis à ce qu'il vous faut.

REPONSE

A. M. D: V.

EH ! bons Dieux, qui le pourroit croire !
De si beaux vers sur une poire !
Et fût-elle de Saint-Lezin,
Quel Voiture, ou quel Sarazin
Disputéroit avec ces Belles
De la gloire des bagatelles,
Quand afin de nous mieux charmer
Elles se mêlent de rimer ?
Pour moi que l'injuste Nature
Ne fit Sarasin ni Voiture,
Je m'y trouve bien empêché ;
Mais il faut tenir son marché,
Je n'aime point à me dédire ;
Je l'ai dit, il faut vous écrire.

Hélas ! quoi ! vous écrire encor !
Ces poires à la robe d'or,
Si mignonnes, si parfumées,
Ces deux poires nos bien aimées,
Et dont vous faisiez tant de cas,
Ces poires ne sont plus, hélas !
Ou ne sont que poires d'angoisse ;
Car pour si peu que l'on connoisse
Combien elles eurent d'appas,
On en pleure, on en créve : hélas !
C'étoit bien raison que la vôtre
Eût beaucoup plus d'esprit que l'autre.
Elle en eut trop pour son malheur,
Et se perdit avec sa sœur.
Voici de l'une & l'autre poire
La triste & lamentable histoire.

Fiere de vous appartenir,
Et gardant en son souvenir
Vos loix, vos sévéres paroles,
(Car ce n'étoient pas poires molles)
La vôtre sans se contenter
De vivre, croître & végéter,
Pour s'instruire & pour profiter,
Ne faisoit jamais qu'écouter ;
Sourtour elle prêtoit l'oreille,
Quand cette fille sans pareille,
Sapho notre grande merveille,
La mere des tendres Amours,
La mere des tendres discours,

Au jardin tenoit ses grands jours,
Or elle entendoit que sans cesse
Chacun y parloit de tendresse ;
Lettre, billet, ou compliment,
Tout finissoit par tendrement ;
De travers ou de bonne grace
Tendre trouvoit partout sa place,
Jusqu'à mettre à landreriry (*)
Un petit endroit attendry.
Que fit-elle ? à force d'entendre
Il lui prend une amitié tendre
Pour un Abricot son voisin,
Elle l'appelle son cousin,
Le voit, l'entretient, le caresse :
Ce n'étoit pourtant que tendresse :
Souvent en ce doux entretien,
Tout un jour ne lui dure rien,
Hors de là l'ennui la devore :
Ce n'étoit que tendresse encore :
Mais qui peut résister au sort ?
Comme l'Abricot l'aimoit fort,
Et que même il n'aimoit rien qu'elle,
Qu'il étoit beau, qu'elle étoit belle,

En

(*) *Contrat sage comme un Caton,*
A pourtant, au cœur, ce dit-on,
Landrirette,
Un petit endroit attendry.
Landreriry.

Et qu'ils se voyoient nuit & jour,
Leur amitié devint amour ;
Je voyois la Poire parée,
Sa douceur faire la sucrée,
Ne pouvoir tenir dans sa peau,
Montrer ce qu'elle avoit de beau,
Regarder l'Abricot sans cesse :
Qu'est-ce-ci, lui disois-je ? qu'est-ce ?
Je vois de l'amour sur le jeu,
Bien, je cacherai votre feu,
A votre tour, soyez discrete,
Et quand quelque nouveau Poëte,
Quelque Cavalier inconnu,
Au Samedi nouveau venu,
Quelque Dame jeune & galante
Dira, c'est donc là cet Acante ?
Je ne sçai pas s'il écrit bien :
Mais pour le moins il ne dit rien.
Vous qui sçaurez que mon silence
N'est pas toûjours ce que l'on pense,
Qui par vos maux, par vos tourmens
Jugerez de ce que je sens,
Qui verrez enfin ma pauvre ame
Brûler d'une semblable flâme,
Se ronger d'un pareil souci,
Poire, n'en dites rien aussi.
Cependant la poire enflâmée,
Croissoit, aimoit, étoit aimée,
Estimoit son sort bienheureux.

En vain pour combattre ses feux,
Son voisin, l'arbre de Pirame, *
Qui porte le deüil de sa Dame,
Et l'Amante aux pâles couleurs,
Clitie, & quelques autres fleures
Du Pays des Métamorphoses,
Qui sçavent de si belles choses,
Lui disoient chacun à son tour,
C'est une peste que l'amour.

Comme une jeune écervelée,
De mille blondins cajollée,
Quand sa mere sur ses vieux ans
Lui defénd de voir des Galans,
Laissant passer cette tempête,
Ecoute, rit, hoche la tête,
Et dit par fois en marmottant:
Vous en avez bien fait autant.
La Poire votre favorite
Lui répliquoit, je vous imite,
En arrive ce qui pourra,
L'Abricot m'aime & m'aimera.
Quand notre amour seroit publique
C'est un amour chaste & pudique,
Un amour tout Platonique,
Qui sans désir & sans espoir,
S'attachant aux loix du devoir,

Ne

* *C'est un grand Meurier qui est tout auprès.*

Ne prétend qu'aimer & que voir.
Possédé d'un amour extrême,
L'Abricot n'en dit pas de même,
Il enrage, il fait le mutin,
De ce que son cruel destin
L'attache contre une muraille:
Il veut enfin, vaille que vaille,
Malgré l'espalier & ses cloux
(Voyez si les Amans sont foux)
Courber sa branche pour descendre,
Et près de la poire se rendre.
Aussi tôt de son petit corps
Il y fait cent petits efforts,
La branche à son désir résiste,
Mais dans son desir il persiste,
Et menace de la quitter,
Puisqu'elle veut tant résister.
Elle sans se mettre en colére,
Trois fois comme une bonne mere,
Lui dit, hola, mon fils, hola:
Mais ce fou vous la laisse là.
Il tombe, (O poire infortunee!)
Et met fin à sa destinée:
Après lui tu fis cent efforts
Pour aller joindre son beau corps,
En tombant de la même sorte:
Mais ta branche fut la plus forte,
Et peut-être encore aujourd'hui
Tu vivrois & vivrois sans lui,

Si bien-tôt l'amoureux Zéphire
N'eût eu pitié de ton martyre :
Ce Dieu presqu'au même moment,
Parlant à Flore tendrement,
Disoit : Si Flore étoit mortelle,
Je voudrois mourir avec elle.
Il entend du bruit à ce mot,
Et voit par terre l'Abricot ;
Il voit que la Poire affligée
Se débat comme une enragée,
Et ne demande qu'à mourir :
Je veux dit-il, la secourir,
En un état si pitoyable
La vie est un mal effroyable.
Alors Zéphire entre en courroux,
Et n'est plus ce Zéphir si doux,
Qu'on trouve dans tous nos Poëtes,
Disant à Flore des fleurettes :
Il se renfonce, & puis devient
Tel qu'Homere, il m'en souvient,
Le représente en ses Ouvrages,
Couvrant le Ciel d'épais nuages,
Avec ces autres insolens,
Qui ne sont nullement galans.
Il souffle, & la poire abbatuë,
Rend graces au coup qui la tuë ;
Comme elle avec même douceur,
Tombe aussi ma poire sa sœur,

Qui

Qui l'aimoit d'un amour extrême,
Et presqu'autant que je vous aime :
Ainsi qu'un gros morceau d'aimant
Attire un aiguille aisément
En cette aiguille encore une autre,
Ainsi ma poire suit la vôtre,
Qui roule & se rend aussi-tôt
Auprès de son cher Abricot.
Sapho, de ses mains charitables
Relève ces trois misérables,
Et pour s'être si bien aimez,
Veut que leurs corps soient embaumés
Et mis ensemble en marmelade.
Quiconque d'amour est malade,
Qu'il se garde bien d'en tâter,
Il verroit son mal augmenter,
Peut-être jusqu'à l'emporter.
Hazard pourtant ; je vous le jure,
Je tenterai cette avanture ;
Car enfin si je meurs pour vous
Mon sort me semblera trop doux.



RONDEAU

fait par Silvie.

ACHevez, cher Tirsis, achevez votre ouvrage,
Ne traitez plus l'amour comme un pur badinage;
A quoi bon tant de soins, à quoi bon tant d'ardeur,
Si depuis si long-temps que vous avez mon cœur,
Vous n'en demandez point de secret témoignage?
Vous n'avez de ma foi ni promesse ni gage,
Quoi! pour les obtenir manquez-vous de courage?
Si l'Amour vous conduit, qui vous peut faire peur?

Achevez.

Ecoutez de mes yeux l'intelligent langage.
Lorsque vous m'approchez, je change de visage,
Dans mon ame l'amour surmonte la pudeur,
Mon front est tout couvert de honte & de rougeur
Ah! timide Tirsis, en faut-il davantage?

Achevez.

REQUESTE DES AMANS
CONTRE LES FILOUX.

PRINCE le plus aimable, & le plus grand des Rois,
Nous venons implorer le ſecours de vos Loix:
Tout l'Etat amoureux vous adreſſe ſes plaintes;
Vous ſeul pouvez calmer nos ſoucis & nos craintes,
Vous ſeul pouvez nous faire un ſort qui ſoit plus doux,
L'amour même ne peut nous rendre heureux ſans vous.
La nuit ſi favorable aux flâmes amoureuſes,
A beau nous préparer les faveurs précieuſes:
Sans reſpecter ce Dieu, les Voleurs indiſcrets
Troublent impunément ces myſtéres ſecrets:
Chaque jour leur audace éclate davantage,
On ne va plus la nuit ſans ſouffrir quelque outrage:
On trompe d'un jaloux les regards curieux:
Mais d'un filou caché l'on ne fuit point les yeux:

t 1 Comme

Comme on n'ose marcher sans avoir une escorte,
On ne peut se glisser par une fausse-porte,
Et seul au rendez-vous, si l'on veut se trouver,
On est deshabillé avant que d'arriver.
La nuit dont le retour ramenoit les délices,
Ces paisibles momens à l'amour si propices,
Destinez seulement à de tendres plaisirs,
Ne sont plus employez qu'à de fâcheux soupirs;
Les maris rassurez, les meres sans alarmes,
Dans un si grand désordre ont sçu trouver des charmes.
La nuit n'est plus à craindre à leur esprit jaloux,
Ils dorment en repos sur la foi des Filoux:
Ils aiment le plaisir qui nous tient en contrainte,
Et la frayeur publique a dissipé leur crainte.
O vous qui dans la paix faites couler nos jours,
Conservez dans la nuit le repos des amours,
Que du Guet surveillant la nombreuse cohorte
Nous serve à l'avenir d'une fidéle escorte;
Qu'ils sauvent des Voleurs tous les Amans heureux,
Et souffrent seulement les larcins amoureux:
Qu'ils nous ôtent la crainte, & qu'en toute assurance,
Nous goûtions les plaisirs de l'ombre & du silence.

En faveur de l'Amour, finissez notre ennui,
Vous n'avez pas sujet de vous plaindre de lui:
Ce Dieu dont le pouvoir domine tous les autres,
En vous donnant ses loix, semble avoir pris les vôtres:
Il garde pour vous seul ce qu'il a de plus doux,
Il commande par-tout, & n'obéït qu'à vous?
Il sépare de vous l'éclat de la Couronne,
Et fait qu'on aime en vous votre seule personne:
Plaisir, que rarement les Rois peuvent goûter,
Et duquel toutefois vous ne pouvez douter.
Ainsi, puisse le Ciel, pour vous faire justice,
Au moindre de vos vœux être toujours propice,
Epargner vos souhaits, prévenir vos desirs,
Et remplir votre cœur de joye & de plaisirs:
Mais comme il n'en est point hors l'amoureux empire,
Et qu'un Roi ne peut être heureux s'il ne soupire,
Puissiez-vous de l'Amour secrettement charmé,
Toujours fort amoureux, être toujours aimé;
Et sans vous desirer de nouvelles conquêtes,
Puissiez-vous demeurer dans l'état où vous êtes.



REPONSE

RÉPONSE
DES FILOUX
A LA REQUESTE DES AMANS.

PRINCE, dont le seul nom fait trembler les Rois,
Suspendez un moment la rigueur de vos Loix,
Souffrez que les Voleurs vous demandent justice
Contre de faux Amans tous remplis d'artifice.
Si l'on les croit, ils sont de nous fort maltraités,
Nous nous opposons seuls à leurs félicités ;
Nous troublons leurs plaisirs, les nuits les plus obscures
N'ont plus pour leur amour de douces avantures.
Où sont-ils les Amans que nous avons volés ?
Commandez qu'on les nomme, & qu'ils soient enrôlés.
Hélas ! depuis dix ans que nous courons sans cesse,
Nous n'avons pû trouver ni Galans, ni Maîtresses.
Et pour notre malheur, nous n'avons jamais pris

Ni

Ni portraits précieux, ni bracelets de prix :
En vain sans respecter, Plumes, Soutanes, Croisses,
Nous avons arrêtez & Chaises & Carosses ;
Nous ne trouvons jamais où s'adressent nos pas,
Que plaideurs, que joueurs, que chercheurs de repas,
Que courtisans chagrins, que chercheurs de fortune,
Dont la foule, grand Roi ! souvent vous importune :
Mais de tendres Amans, vrais esclaves d'amour,
On en trouve la nuit aussi peu que le jour.
C'étoit au tems jadis que les Amans fidéles
Pour tromper les Argus, montoient par les échelles,
Qu'on les voloit sans peine au premier point du jour,
Et qui cachoient leur vol autant que leur amour.
Sous votre grand ayeul, d'amoureuse mémoire,
Les Filoux nos aïeux célébres dans l'Histoire,
Ne passoient pas de nuits sans prendre à des Amans
Des portraits enrichis d'or & de dimans :
Et chacun sans Placet, sans tant de doléance,

Rachetoit ſon portrait, & payoit le ſilence.
C'eſt ainſi qu'on aimoit en ce ſiécle ſi doux,
Sous un Prince charmant qu'on voit revivre en vous.
Mais aujourd'hui qu'amour daigne ſuivre la mode:
Que le moindre reſpect paſſe pour incommode,
Nous trouvons tout-au-plus quelques pauvres Coquets,
Qui n'ont jamais ſur eux que des Madrigalets:
Ils courent nuit & jour, ſe tourmentant ſans ceſſe,
Sans jamais enrichir ni voleurs ni Maîtreſſe.
Qu'ils marchent hardiment, ils font peu de jaloux,
Et n'ont à redouter ni Maris ni Filoux,
Pour tous leurs rendez vous, ils peuvent prendre eſcorte
Sans beſoin de la nuit, ni de la fauſſe-porte.
Mais la licence régne avecque tant d'excès,
Qu'ils oſent bien ſe plaindre & donner des Placets.
Ne les écoutez pas, ils ſont pleins d'artifice,
Prononcez cet Arrêt tout rempli de juſtice:

Un Amant qui craint les Voleurs,
Ne mérite point de faveurs.

PROCURATION

PROCURATION D'AMOUR.

FUT présent devant Nous Notaire du grand Dieu,
Dont le sacré carquois se fait craindre en tout lieu,
Et qui pour triompher ne veut pas d'autres armes
Que la seule douceur de ses aimables charmes ;
Tendre & discret Amant Messire Endimion,
Toûjours ferme & constant en son affection,
Demeurant dans Erice, au cœur percé de fléches,
Où l'on voit mille amours entrer en mille bréches,
Qui pour son Procureur Apollon a commis,
L'un de ses Confidens & plus fidéles amis,
Auquel pour cet effet il a donné puissance,
Ainsi comme pour lui d'agir en son absence
Près de sa chere Amante, à qui l'œil du Soleil,
Dans son vaste contour ne voit rien de pareil,
Et dans qui le Destin propice & favorable
Eut soin de renfermer tout ce qu'on voit d'aimable :
Et donne d'abondant au susdit Apollon
Ledit Constituant, noble homme Endimion,

Plein-

Plein pouvoir de toucher des mains de la Rebelle
Ce qu'elle peut devoir à son amour fidelle,
En un mot d'en tirer le plus qu'il se pourra,
Bons mots, bons entretiens, faveurs & cætera :
Lui bailler du reçu décharge suffisante,
Telle que cette Belle en demeure contente,
Et que sur le refus par sa sévérité,
De payer les salaires à sa fidélité,
De la faire rappeller au Tribunal d'Erice,
Pour s'y voir condamner à payer son service,
Et suivant l'équité d'un juridique Arrêt,
Rembourser son amour avecque l'intérêt,
Même la prendre au corps, en cas que l'inhumaine
Ne voulût de douceur reconnoître sa peine ;
A charge toutefois par ledit Procureur
Qu'Endimion commet de son bien Receveur,
De rendre un compte exact de ce que sa conduite
Pourroit enfin tirer d'une juste poursuite.
Ne désire & n'entend ledit Constituant,
Que sondit Procureur en qualité d'Agent,
Dans cette qualité aucun autre il subroge,
Voulant expressément, au cas qu'il y déroge,
Et qu'il souffre qu'un tiers lui prête son secours,
Qu'il soit déchu du droit de traiter ses amours.

Fait

Fait ainsi que dessus, ès Etudes d'Erice,
Présens à cet Ecrit Alcandre & Bérénice,
Environ le midi, justement dans le jour
Qu'on commence à compter les Kalandes d'Amour,
Par nos cœurs asservis à l'amoureux Empire,
Et de notre prison l'an mil six cent le pire.

VERS ENVOYEZ A MADEMOISELLE DE SCUDERY,

POUR ACCOMPAGNER UNE corbeille pleine de bijoux, dont les Filoux lui faisoient présent pour ses Etrennes.

Ces hommes redoutez que l'on nomme Filoux,
Dont vous avez pris la défense,
Sont de leur gloire trop jaloux,
Pour demeurer dans le silence :
Ils parlent; mais bien foiblement,
N'ayant aujourd'hui la puissance
De marquer leur reconnoissance
Que par des souhaits seulement.
Si la fortune favorable

Jettoit

Jettoit un doux regard sur eux,
Et que devenant plus traitable,
Elle favorisât leur vœux,
Quand du butin ils feroient leur partage;
Le plus riche seroit pour vous faire un hommage.

Tous les jours en faisant leurs courses,
Ils rapportent assez de bourses,
Dont l'espoir les va dévançant;
Car pipez de leur bonne mine,
Quand au fond on les examine,
On n'y rencontre que du vent.

Telle est celle que dans ce jour
Nous vous présentons pour étrenne,
Nous en avons fait choix sur plus d'une douzaine
Prises en Ville ou dans la Cour;
Car la nuit nous ne sçavons pas,
Où le hazard guide nos pas.

Nous prîmes la même journée
Le brasselet plein de petits bijoux,
Qu'une Dame peu fortunée
Venoit de recevoir avec un billet doux.
La belle croyant nous toucher,
Nous en conta toute l'Histoire,
Que sans peine elle nous fit croire;

Mais

Mais nos cœurs furent de rocher.

Si nous vous sommes nécessaires,
Sans vous faire tant de discours,
Nous quitterons en tout tems nos affaires,
Pour vous offrir notre secours.
Dans le besoin sonnez fort votre cloche,
Soudain le Balafré, la Roche,
Bras de Fer, & Roland sans peur,
Vous serviront avec ardeur;
Car ce sont des gens sans reproche.

REPONSE DE MADEMOISELLE DE SCUDERY,

A UNE JEUNE DEMOISELLE qu'elle soupçonne lui avoir fait cette galanterie.

VOTRE injustice est sans égale,
De faire parler des Filoux,
Lorsque d'une main libérale
Vous donnez d'aimables bijoux.

Croyez-

Croyez-moi, Charmante Celie,
Vous ne sçauriez vous déguiser,
Et votre Muse est trop polie,
En vain elle veut m'abuser.

Je connois sa délicatesse,
Son air charmant & ses appas,
Et je ne sçai quelle tendresse
Que les autres Muses n'ont pas.

En vain le Balafré, la Roche,
Entreprendroient de me duper,
Et je vous fais un doux reproche,
De me vouloir toujours tromper.

Vous sçavez pourtant trop bien feindre,
Et mon cœur vous feroit pitié,
S'il commençoit un jour à craindre
D'être surpris en amitié.

Reprenez-vous, chere Célie,
Et promettez-vous désormais,
Que soit sérieux, soit folie,
Vous ne me tromperez jamais.



LE SOUFFLET.

Ces Vers ont été envoyez par Sapho, avec un soufflet fort joli.

On suppose que c'est lui qui parle à la Dame.

AUTREFOIS en Zéphir je volois par les plaines,
Et sentois les ardeurs des amoureuses peines :
Maintenant en soufflet je me vois transformé,
Et ne puis plus courir après l'objet aimé.
Flore pour me punir, me changea de la sorte :
Pour un Zéphir d'hyver j'ai l'haleine assez forte,
Et je vous servirai jusqu'au mois des Amours,
Où l'aimable Printems raméne les beaux jours.
Ce fut moi, malheureux, (oserai - je le dire ?
Ah ! quand j'y pense encor, mon triste cœur soupire)

Qui badinant un jour avec des jeunes fleurs,
Ternis insolemment leurs plus vives couleurs,
Sans sçavoir que ..... votre chere conquête,
Vouloit vous les donner le jour de votre fête.
Lors elle s'en plaignit, Flore s'en courrouça,
Et pour la contenter, me bannit, me chassa,
M'interdit les jardins de toute la Nature,
Et me fit prendre enfin cette triste figure:
Mais si je puis passer l'hyver auprès de vous,
De nul autre Zéphir je ne serai jaloux.

LA TUBEREUSE A CELIE, LE JOUR DE SA FESTE.

ANGELIQUE, ou Celie, ou tous les deux ensemble,
Malgré toutes les fleurs, que ce beau jour assemble,
Je veux tous vos régards, toute votre amitié,
Ou ne leur rien laisser que régards de pitié.
Des bords de l'Orient je suis originaire,
Le Soleil proprement se peut dire mon pere,

Le Printems ne m'eſt rien, je ne le reconnois pas,
Et ce n'eſt point à lui que je dois mes appas.
Je l'appelle en raillant le pere des Fleurettes,
Du fragile Muguet, des ſimples Violettes,
Et de cent autres fleurs qui naiſſent tour-à-tour,
Mais de qui les beautez durent à peine un jour.
Voyez-moi ſeulement, je ſuis la plus parfaite,
J'ai le teint fort uni, la taille haute & droite,
Des roſes & des lis j'ai le brillant éclat,
Et du plus beau jaſmin le luſtre délicat.
Je ſurpaſſe en odeur & la jonquille & l'ambre,
Et les plus grands des Rois me ſouffrent dans leur chambre.
Faut-il vous dire tout? Votre eſprit eſt diſcret,
Je vais lui confier mon plus galant ſecret.
J'ai ſçu plaire à Loüis, à qui tout voudroit plaire,
Ne me regardez plus comme une fleur vulgaire;
A ſon air de Héros, à ſes exploits guerriers,
On eut dit que ſon cœur n'aimoit que les lauriers,
Que ſeule à ſes faveurs la palme oſoit prétendre:
Cependant il me voit d'un regard aſſez tendre.
Après un tel honneur, cedez, moindres beautez,

Vous avez plus de nom que vous n'en méritez.
Vous, Celie, excusez si j'ai l'ame hautaine,
Et si dans mes discours je parois un peu vaine:
Par l'avis de Sapho, je demande vos chants,
Si chéris des neuf Sœurs, si doux & si touchans,
Pour publier par tout du Couchant à l'Aurore,
Que je suis sans égale à l'empire de Flore,
Que le triste Hyacinte, avec tous ses appas,
Et cette fleur qui suit mon pere pas-à-pas,
Les roses de Venus nouvellement écloses,
Ajax si renommé dans les Méthamorphoses,
La fleur du beau Narcisse, & la fleur d'Adonis,
Toutes doivent céder à la fleur de Loüis.

M. DE SCUDERY.

XIV. ELEGIE.

REMPLISSEZ l'air de cris & vos grottes profondes;
Pleurez, Nymphes de Vaux, faites croître vos ondes,
Et que Langueil enflé ravage les trésors
Dont les regards de Flore ont embelli ses bords,
On ne blâmera point vos larmes innocentes,
Vous pouvez donner cours à vos douleurs pressantes,

Chacun

Chacun attend de vous ce dévoir généreux,
Les destins sont contens, Oronte est malheureux.
Vous l'avez vû n'aguéres au bord de vos fontaines;
Qui sans craindre du Sort les faveurs incertaines
Plein d'éclat, plein de gloire, adoré des mortels,
Recevoit des honneurs qu'on ne doit qu'aux Autels.
Hélas! qu'il est dechu de ce bonheur surprême!
Que vous le trouveriez différent de lui-même!
Pour lui les plus beaux jours sont de secondes nuits,
Les soucis devorans, les regrets, les ennuis,
Hôtes infortunez de sa triste démeure,
En des gouffres de maux le plongent à toute heure.
Voilà le précipice où l'ont enfin jetté
Les attraits enchanteurs de la prospérité.
Dans les Palais des Rois cette plainte est commune;
On n'y connoît que trop les jeux de la fortune,
Ses trompeuses faveurs, ses appas inconstans:
Mais on ne le connoît que quand il n'est plus tems.
Lorsque sur cette mer on vogue à pleines voiles,

Qu'on croit avoir pour soi le vent & les étoiles,
Il est bien mal-aisé de régler ses désirs,
Le plus sage s'endort sur la foi des Zéphirs.
Jamais un favori ne borne sa carriere,
Il ne regarde point ce qu'il laisse en arriere,
Et tout ce vain amour de grandeurs & de bruit
Ne le sçauroit quitter qu'après l'avoir détruit.
Tant d'exemples fameux que l'Histoire raconte,
Ne suffiroient-ils pas sans la perte d'Oronte ?
Ha! si ce faux éclat n'eut point fait ses plaisirs,
Si le séjour de Vaux eut borné ses désirs,
Qu'il pouvoit doucement laisser couler son âge !
Vous n'avez pas chez vous ce brillant équipage,
Cette foule de gens que l'on voit chaque jour
Saluer à longs flots le Soleil de la Cour :
Mais la faveur du Ciel vous donne en récompense
Du répos, du loisir, de l'ombre & du silence,
Un tranquille sommeil, d'innocens entretiens,
Et jamais à la Cour on ne trouve ces biens.
Mais quittons ce penser, Oronte nous rappelle:
Vous

Vous, dont il a rendu la demeure si belle,
Nymphes, qui lui devez vos plus charmans appas,
Si le long de vos bords LOUIS porte ses pas,
Tâchez de l'adoucir, fléchissez son courage :
Il aime ses Sujets, il est juste, il est sage,
Du titre de Clement rendez-le ambitieux,
C'est par-là que les Rois sont semblables aux Dieux.
Du Grand, du Grand HENRY qu'il contemple la vie,
Dès qu'il se put vanger, il en perdit l'envie.
Inspirez à LOUIS cette même douceur ;
La plus belle victoire est de vaincre son cœur.
Oronte est à présent un objet de clemence ;
S'il a crû les conseils d'une aveugle Puissance,
Il est assez puni par son sort rigoureux,
Et c'est être innocent que d'être malheureux.

LE LOUIS D'OR A MADEMOISELLE DE SCUDERY.

SAPHO, qui recevez de mille endroits divers
Tant de prose galante & d'agréables vers
Jettez les yeux sur cet Ouvrage:
De grace daignez le souffrir ;
Quand j'eus dessein de vous l'offrir,
Votre seule bonté m'en donna le courage.
Ainsi, rare Sapho, l'ornement de nos jours,
Sans chercher de plus longs détours,
Ni sans m'excuser d'avantage,
Je vais commencer mon discours.

Ne vous imaginez point, Mademoiselle, que ce que je vais vous conter, soient des nouvelles particulieres de la Cour : bien que j'y sois depuis quelque tems, je n'en sçai pas davantage. Les gens aussi peu considérables, & aussi peu empressez que moi,

moi, la ſuivent aſſez ordinairement ſans la voir, ou la voyent bien ſouvent ſans la connoître. L'autre jour m'étant retiré de meilleure heure qu'à l'ordinaire, dans l'oiſiveté où je me trouvai, m'amuſant à conter ce qui me reſtoit d'argent pour mon voyage, il me tomba dans la penſée, que ſi tant de piéces différentes que je tenois, avoient du ſens & de l'intelligence dans la tête dont elles étoient marquées, il n'y auroit preſque rien qu'elles ne puſſent m'apprendre; & que l'or & l'argent ayant de tout tems gouverné le monde, on pourroit ſçavoir par leur moyen des nouvelles de tous les ſiécles. A peine avois-je eu cette penſée, qu'une Piſtole d'Italie, que j'avois ſéparée des autres, prenant bruſquement la parole pour toutes, me parla de cette ſorte :

Comme je te connois diſcret,
Je t'avertis en confidence,
Mais n'en dis rien, car c'eſt un grand ſecret,
A tort vous nous croyez manquer de connoiſſance :
La plupart des hommes ſont foux,
Car bien que nous ſçachions nous taire,
Nous voyons ce qu'ils font pour nous,
Et ſçavons ce qu'ils nous font faire.

Je fus fort épouvanté d'une nouveauté si extraordinaire : bien que je n'ignorasse point que les Pistoles se mêloient de beaucoup de choses, je ne sçavois pas encore qu'elles sçussent parler. Mais enfin m'étant un peu rassuré, je lui repartis : Et quoi, as-tu bien assez d'esprit pour répondre à toutes les questions que je te ferai ?

Alors avec ardeur reprenant la parole,

Je dirai d'Or, repliqua la Pistole.

Vrayement, lui dis je, tu ne te contente pas de parler, tu fais des vers, & qui pis est, tu fais des pointes. Mais puisque te voilà de si belle humeur, je suis prêt à t'écouter. Je ne serai pas le premier qui me serai engagé dans des Dialogues extraordinaires : en tout cas puisqu'il y en a dans Lucien d'aussi surprenans, il sera mon garant. Sur-tout, si tu me veux plaire, entretiens-moi de diverses choses dont tu peux avoir connoissance : conte-m'en des galantes autant qu'il te sera possible : mais aumoins que je ne sçache rien de certaines avantures qui ne méritent pas le nom de galanterie, & dans lesquelles les Piéces de moindre valeur que toi peuvent avoir cours.

Sur

Sur cet article par avance
J'impose un éternel silence
Aux écus d'or autant qu'aux écus blancs.

Ne crains point, interrompit gravement un double Louis, qui mouroit d'envie de parler : si nous avions à t'entretenir de quelque chose qui approchât de l'amour, où l'intérêt put avoir quelque lieu, nous ne traiterions pas cette matiére si grossiérement ; je ne te parlerois que de ces dons utiles & secrets, que l'on appelle générosité & grandeur d'ame ; que de ces personnes bien faites & bien-faisantes, qui pour donner courage à leurs Galans, travaillent à leur établissement & à leur fortune ; ou de ces Galans industrieux, qui sçavent faire des libéralités si à propos, qu'on ne sçauroit les refuser ; enfin de tous ceux qui employent leurs richesses pour l'utilité ou pour le plaisir des personnes qu'ils aiment.

Qui sçait de ses grands biens faire un parfait usage,
Est magnifique en équipage,
Fait tout avec profusion,
Tâche à donner souvent bal ou collation.
Que s'il peut engager à quelque promenade
L'objet dont les beaux yeux l'on sçu rendre malade,

Son carrosse attelé de six chevaux de prix,
Fait trembler sous ses pas le pavé de Paris :
Il se met en campagne, & sans reprendre haleine,
En d'agréables lieux il conduit l'inhumaine.
Là l'aimable Musique & les mets délicats
Par des soins diligens ont devancé leurs pas.
Cependant ce train magnifique,
Tous ces mets délicats, cette aimable Musique,
Ce qui devance ou ce qui suit,
Et qui gagne le cœur des plus indifférentes,
Ce n'est que de l'argent traduit
En cent maniéres différentes.

En effet, poursuit le Louis, recevoir ou donner de l'argent est une chose également honteuse : même après l'avoir donné, quelques-uns tâchent de le ratraper. Une Dame de ma connoissance en usa de cette sorte assez plaisamment il y a quelque tems. Après avoir fait un présent considérable à son Amant, elle le pria à deux jours de là, de lui prêter tout ce qu'il auroit d'argent en son pouvoir, pour une affaire de conséquence qui lui étoit survenuë.

Le Cavalier surpris d'entendre ces paroles,
De sa mourante bourse arracha ses pistoles,

Et

Et confus autant qu'interdit,
Les croyant prêter, les rendit.

Toutefois, continua le Quadruple, si tu voulois être entiérement satisfait il te faudroit parler à tous ceux que tu viens de remettre dans ta bourse. Quand nous sommes seuls, comme je suis présentement, nous ne sommes pas propres à grand'chose, ni ne sommes point d'un fort grand entretien. Cependant beaucoup de nous ensemble, faisons tous les jours des choses incroyables: & c'est en grande compagnie que nous avons contribué au gain de plusieurs Batailles, à la prise de plusieurs Villes imprenables, & à mille conquêtes amoureuses. Il m'avertit même de bonne foi, que le plus souvent la vertu des gens ordinaires n'alloit que du plus au moins.

Que leur grand nombre avoit des charmes si puissans,
Que souvent la plus prude & plus habile,
Qui peut résister à deux cens,
Se laisse emporter à deux mille.

Je crois aisément ce que tu dis, lui répondis je; mais quoiqu'il en soit, j'aime mieux ne m'engager en conversation qu'avec toi seul, de-peur d'embrouiller la chose.

chose. Tu n'as pas tant de tort, me dit-il : si nous étions plus de deux, nous voudrions peut-être parler tous à la fois, comme font assez ordinairement les hommes quand ils se trouvent plusieurs ensemble. Ecoute-moi donc tout seul, je t'en conjure, & sois persuadé que je te ferai sçavoir des choses assez curieuses. Comme je suis d'un Or le plus ancien qu'on puisse trouver, je pourrai te conter mes avantures : car afin que tu ne t'y trompes pas, j'ai conservé le même sens & la même intelligence que j'ai présentement, dans toutes les formes différentes sous lesquelles j'ai paru. Je fus tiré de la Mine sous le régne du dernier Darius, & j'ai vu tout le bouleversement de ce grand Empire. Cependant sans te rien dire de toute la suite de l'Histoire, dont je te fais grace, & que je te pourrois conter ici, s'il m'en prenoit fantaisie, il me suffira de t'apprendre qu'en ce tems-là je portai la figure du Conquérant qui renversa le Trône des Perses : & je me contenterai de te faire sçavoir en passant, quelque chose des amours de ce siécle-là, qui étoient tout-à-fait différentes de celles de celui-ci. Les langueurs, les plaintes, & les désespoirs n'étoient point en usage parmi les Courtisans de ce grand Prince. Comme c'étoient tous gens accoûtumés à

de promptes & grandes expéditions, ils avançoient bien plus en un jour, qu'on ne fait maintenant en une année. Pour te confirmer cette vérité, souviens-toi de la Reine des Amazones :

Rappelle un peu dans ta mémoire
De Taleſtris la mémorable Hiſtoire,
Qui pour ſe délivrer de ce mortel ennui
Qu'on a toujours de trop attendre,
Arriva le matin dans le camp d'Alexandre,
Et coucha le ſoir avec lui.
Mais depuis eſt venu le régne des fleurettes,
Véritablement chicane en matiére d'amour.
L'on ne fait qu'en dix ans ce qu'on fit en un jour.
Encore dans ſes amourettes,
Où l'on ſe brûle à petit feu,
Si l'on trouve jamais ou coquette ou cruelle,
Ce n'eſt qu'un pitoyable jeu,
Et tout ſe paſſe en bagatelle.

Mais pour te conter par ordre mes avanture, il faut que je te diſe, que long-tems après la mort d'Aléxandre je tombai entre les mains d'un avare, qui ne ſe contentant pas de m'enfermer avec pluſieurs de mes compagnons, il nous enterra, ce miſérable, dans les fondemens d'une vieille tour, & mourut enfin ſans s'être ſervi de ſon argent,

argent, ni ſans l'avoir enſeigné. Nous demeurâmes là pluſieurs ſiécles, juſqu'à ce qu'on nous déterra par hazard, en creuſant pour avoir les pierres des murailles ſous leſquelles nous étions : nous fûmes ainſi de nouveau remis au jour ; mais nous n'y fûmes pas plutôt, que nous trouvâmes une grande différence dans le monde.

Depuis ce long enterrement
Le monde avoit changé de formes & de figure :
L'on y parloit différemment,
Tout étoit d'une autre nature.
Nous n'étions même plus à l'uſage de tous ;
Puiſqu'en en ſortant de ſous cette muraille,
Juſques à la moindre de nous
Parvint à la grandeur d'antique & de médaille.

Auſſi fûmes-nous recherchés avec ſoin des Curieux qui nous firent valoir un prix exceſſif, & qui nous montroient comme le plus rare ornement de leurs cabinets. Je penſe que je ſerois encore entre leurs mains, ſi mon dernier maître, qui ſe mêloit de Chimie, me jugeant d'un Or très-pur, ne m'eût voulu multiplier. Je ne ſçache point de tourment qu'il ne me

fit endurer. Il essaya toutes choses inutilement ; il me fit passer plusieurs fois par le feu.

Mais il ne fit que s'y morfondre.
Il eut beau me fondre & refondre,
Le bon-homme fut confondu,
Car je ne fus rien que fondu.

Je ne demeurai pourtant pas long-tems en cet état ; je fus donné à un Orfévre, qui m'employa à mettre en œuvre plusieurs Diamans de prix, & fit une boëtte de Portrait magnifique. A peine étoit-elle achevée, qu'un jeune Romain l'acheta pour mettre le Portrait de sa Maîtresse. Au-reste, comme l'on ne conte jamais d'histoire pareille à celle-ci, sans qu'il soit à propos de se souvenir de quelques Vers, il faut que je t'en dise, qui ont été traduits en François, & que j'entendis réciter à notre Cavalier, un jour qu'il regardoit le Portrait de sa Maîtresse, & qu'il parloit à soi-même, suivant la loüable coûtume des Amans :

Malgré la rigueur de l'absence,
L'amour qui sçait charmer la plus forte douleur,
Vient au secours de ma constance,

Et

Et tient ce doux propos dans le fonds de mon cœur :

Vis en repos, Tircis, ta divine Princeſſe
Partage en ce moment ta profonde triſteſſe,
Et par mille tranſports ſecondant tes déſirs,
Elle te rend avec tendreſſe
Et douleur pour douleur, & ſoupirs pour ſoupirs.
Alors dans l'excès de ma joye
Je ſens dans mon eſprit tant de charmes ſécrets,
Qu'en quelque rang que je la voye,
J'abandonne mon cœurs aux plus hardis ſouhaits.
Amour, qui prends le ſoin d'une âme ſi belle,
Afin de la rendre immortelle,
A nos cœurs amoureux donne une même loi :
Que je ne vive que pour elle,
Qu'elle ne vive que pour moi.

Tu jugeras par ces Vers, que c'étoit un ſimple Cavalier qui aimoit une perſonne fort au-deſſus de lui, & je ne t'en dirai pas davantage ; car en matiere de digreſſions, comme de folies, les plus courtes ſont les meilleures. Auſſi, ſans m'arrêter à cette Hiſtoire, je t'apprendrai que je paſ-

ſai

ſai entre les mains d'un autre Maître, qui m'employa d'une maniere bien différente, quoiqu'au même uſage : il me fit ſervir à cinq ou ſix Portraits en moins de rien, & j'eus le divertiſſement de voir que tantôt la Blonde chaſſoit la Brune, ſelon que la Blonde ou la Brune régnoit dans ſon cœur: j'avois pourtant bien du dépit de ce qu'il en quittoit quelquefois une belle pour une laide : car il ne lui importoit, pourvû qu'il changeât. Il ne laiſſoit pas avec tout cela d'avoir des momens bien amoureux ; & il me ſouvient qu'un jour qu'il attendoit ſa derniere Maîtreſſe, il dit pluſieurs fois d'un air aſſez languiſſant, paſſionné & chagrin.

Qu'une impatience amoureuſe
Eſt un ſupplice rigoureux !
Qu'une heure qu'on attend, & qui doit être heureuſe,
Cauſe de momens malheureux !

Quoi, Climéne n'eſt point venuë ?
Cette ingrate ne m'aime pas :
Qui pourroit l'avoir retenuë,
Si l'amour conduiſoit ſes pas ?

Enfin ce galant homme ſe laſſa de celle-ci comme des autres, & quelque tems après

après l'avoir quittée, comme il étoit changeant en tout, il fit faire de sa boëtte de portrait, deux tables de diamans. Nous fûmes ensuite au service d'une Dame, qui nous donna bien du plaisir avec ses façons : elle avoit deux Galans, dont l'un étoit fort riche & fort sot, mais faisant grande dépense : l'autre étoit bien fait, plein d'esprit & de cœur, mais marchant à fort petit train.

Aussi pour adoucir cette fiere inhumaine,
Ecrire juste & parler bien
Ne lui purent servir de rien :
Il perdit ses pas & sa peine ;
Car par un silence éloquent,
L'autre, sans dire mot, lui contoit de l'argent.

Cependant le régne de cette Belle finit en moins de rien. L'un se lassa de souffrir, & l'autre de payer ; & je fus séparé des diamans avec lesquels j'avois été depuis long-tems, pour être employé à mille usages differens. Je fus tantôt en bague, tantôt en montre, tantôt en chaîne ; mais sur toutes choses je devins un des plus jolis Cachets du monde ; je portai la figure d'un petit Amour, qui au-lieu d'avoir son bandeau sur les yeux, l'avoit sur

la bouche, & qui marchant comme à la dérobée & fort doucement, tenoit une de ſes mains devant ſon flambeau, pour en cacher la clarté : ces cinq paroles étoient écrites autour : *Ni le bruit, ni l'éclat.*

Je pourrois bien te conter ici mille choſes ſi je voulois ; mais ma qualité de Cachet m'en empêche : & je te puis même aſſurer que jamais perſonne n'a rien ſçu des myſtéres dont j'ai été dépoſitaire.

Mon empreinte toujours heureuſe
Ne ferma jamais de Poulet,
Ni ne ſervit à de Lettre amoureuſe,
Qui vît éventer ſon ſecret.

Il fallut pourtant changer de condition avec le tems. Je fus encore fondu pluſieurs fois, & j'ai ſervi à pluſieurs Statuës ; j'ai été employé tantôt à celle d'un Héros, d'un demi-Dieu, d'une Déeſſe, d'un Homme, & tantôt à celle d'un animal : mais à la vérité, bien que j'aye été dans tant de conditions différentes, je n'ai jamais pu devenir Or potable, quelque ſoin qu'on y ait apporté. Je ſuis revenu en monnoye pluſieurs fois, & il n'y a point d'uſage où je n'aye été mis : tantôt j'ai

j'ai été employé pour payer, tantôt pour prêter, tantôt pour donner, rarement pour honorer la vertu; mais plus rarement encore pour la récompense d'un Poëte. Les choses magnifiques & flatteuses qu'ils disent de tous ceux qui leur peuvent faire du bien, leur sont presque toujours inutiles.

> Leur mérite est toujours connu,
> Mais les grands Seigneurs sont étranges,
> Et qui subsiste de louanges,
> Vit avec peu de revenu.

Mais pour ne m'arrêter pas davantage, il faut que je t'apprenne que j'ai presque couru toute la terre; que j'ai été Sequin en Turquie, Mouton à la grande laine, Noble à la Rose, & Jacobus en Angleterre, double Ducat en Espagne: & que je te pourrois conter mille sortes de choses; mais j'aime bien mieux qu'on m'accuse d'avoir oublié beaucoup que d'avoir trop dit. Il me suffira donc de t'apprendre, qu'après toutes ces avantures, comme je semblois être destiné au service des Dames, je fus remis en œuvre, & fus employé en une paire de pendans d'oreilles. Je ne fus pas plutôt en cet état, que je bénissois ma bonne fortune, m'imaginant que

que je ne pouvois manquer d'être du ſecret de la perſonne que j'allois ſervir : & je crus que tous ces petits mots qu'on diſoit ſi bas, étoient des choſes ſi agréables, que j'aurois un plaiſir extrême à les entendre. Je fus pourtant bien attrapé quand je connus que ce n'étoit le plus ordinairement que des ſecrets que tout le monde ſçavoit, que de fauſſes confidences, & que des ſottiſes dites avec précaution. Je m'aviſai même qu'il y avoit certains Galans qui parloient à ma Maîtreſſe de cette ſorte, pour faire les importans; ou pour faire croire à ceux qui les voyoient, qu'ils n'étoient point mal avec une Dame auſſi bien faite. Cependant comme celle-ci étoit fort Coquette, & qu'elle écoutoit à droit & à gauche, chacun de nous n'avoit que la moitié de ſon ſecret. Ce n'eſt pas que la plûpart du tems ce ne fût la même choſe; car ce qui entroit par une oreille, ſortoit par l'autre, ſurtout, pour les reprimandes d'une vieille Dame qui lui faiſoit ſouvent des leçons. Enfin, je n'aurois jamais achevé, ſi je voulois dire tout ce qu'on entend à l'oreille d'une Coquette, & tout ce que j'appris au ſervice de celle-là. Elle l'étoit ſi fort, qu'après avoir trompé tout le monde, tout le monde la quitta.

Vous

Vous qui pensez avec adresse
Fourber & coquetter sans cesse,
Même chose vous aviendra,
Autant vous en pend à l'oreille:
Et quiconque coquettera,
Craigne une avanture pareille.

Enfin après m'être beaucoup ennuyé avec la Belle dont je viens de parler, je faillis à périr absolument: car une Demoiselle suivante nous vola, & me sépara des Emeraudes avec lesquelles j'étois depuis un tems si fâcheux: si bien que je fus brisé en mille piéces, & mis en billon avec quelque passement d'argent. Je ne fus pas plutôt en cet état, qu'il ne tint presqu'à rien que je ne fusse donné à ces hommes impitoyables & cruels, qui à force de coup de marteaux mettoient l'or en feuille ou en couleur. J'étois anéanti si cette derniere avanture me fut arrivée; & je te laisse à penser le grand plaisir que j'aurois eu, ou quel avantage ce doit être, de servir à la dorure d'un plancher, d'être appliqué au derriere d'un carosse, ou de finir malheureusement sa vie en papier doré. Ma bonne fortune me garantit de tous ces malheurs, & je suis parvenu à la dignité, & en l'état où tu me vois, dans lequel je souhaite de durer à jamais; car ni l'image
de

de tant de Princes que j'ai portée, ni la figure du grand Alexandre que j'ai conservée durant tant de siécles, ne m'embellissoient point tant que celle du jeune Heros que je porte aujourd'hui, qui avec toutes les vertus qui manquoient à l'autre, & avec encore plus de courage que lui, s'il ne venoit de donner la Paix, auroit trouvé la conquête de tout le monde aisée.

Aux lauriers immortels qui couronnent sa tête,
Jules vient de mêler les myrthes de l'Amour.
Un calme bienheureux succéde à la tempête,
La Discorde est rentrée en son triste séjour.
Nous ne verrons former nos heureuses années
Que de beaux & paisibles jours,
De nos cruelles destinées
Jules vient d'arrêter le pitoyable cours.

Cependant il est tems que je finisse, de-peur de t'ennuyer, & que je te laisse en repos pour ce soir. S'il te prend fantaisie d'en sçavoir davantage, tu n'as qu'à t'informer à d'autres Piéces, à qui il sera arrivé des choses d'une nature différente.

Notre Dialogue finit ainsi, & le Loüis n'eut pas plutôt cessé de parler, que je pris la résolution d'avoir quelques jours

après, une pareille conférence avec les autres : à quoi je n'aurois pas manqué, si toute cette bonne compagnie ne se fût bien-tôt séparée, & si je n'eusse vu avec un déplaisir tout-à-fait sensible, qu'il m'étoit impossible de faire de longues conversations, & de retenir long tems mon argent avec moi.

REPONSE
DE MADEMOISELLE
DE SCUDERY.

VOus sçavez bien, Monsieur, que je suis accoutumée d'entendre parler des Lapins, des Fauvettes & des Abricots : mais après tout je n'ai pas laissé d'être surprise de la conversation que vous avez euë avec votre Louis d'or, & je le trouve si bien instruit des choses du monde, que j'en suis étonnée.

Quand il seroit du tems des premiers Jacobus,
Des Nobles à la Rose, & des vieux Carolus,
Il ne sçauroit pas plus de chose.
Ovide a moins que lui fait de Métamorphoses :

Il

Il fait aux plus Galans d'agréables leçons :
Il raille, il fait des vers de toutes les façons :
Mais ce qu'il fait de plus étrange,
C'est qu'entre mes mains il se range:
Car ses freres ne m'aiment pas.
Ils n'ont aussi pour moi que de foibles appas,
Et par le mépris je m'en venge.
Mais pour ce Loüis d'or que je reçois de vous.
De qui la gloire est immortelle,
Qui ne craint plus ni touche ni coupelle,
Il fait seul un trésor dont mon cœur est jaloux.

Voilà, Monsieur, tout ce qu'une malade vous peut répondre; mais je vous assure que ce n'est pas tout ce qu'elle pense, & que si Sapho se portoit bien, elle vous loueroit de meilleure grace, & vous remercieroit avec plus d'esprit. Que sçai-je même si passant des louanges de votre Loüis d'or à un sujet plus relevé, elle ne se sentiroit point inspirée de vous parler.

D'un Loüis dont la vie en merveilles féconde
Est l'ouvrage du Ciel, & le bonheur du monde,
Dont le bras triomphant, & les charmes vainqueurs
Domptent les Nations, & captivent les cœurs;
D'un Jules, dont les soins redonnent à la France

Les jeux & les plaiſirs, la paix & l'abondance;
Qui va faire couler dans nos heureux climats
Ces larges fleuves d'or, la force des Etats,
Et gémir de regret le Pactole & le Tage,
Que la Fable a flattés d'un pareil avantage:
D'un Jules dont les ſoins ont nos déſirs bornés,
Dont les ſages conſeils juſtement couronnés,
Font voir à l'Univers que la plus belle gloire
Eſt de ceſſer de vaincre au fort de la victoire.

Mais je m'apperçois que ce ſujet-là eſt trop relevé pour moi, & qu'il vaut beaucoup mieux ne rien dire, que de n'en dire pas aſſez. Il n'en eſt pas de même de vous, Monſieur; au-contraire, je vous exhorte à faire quelque ouvrage plus grand à la gloire de ceux que vous avez loués en huit vers ſeulement: car il ne faut pas faire des portraits en petit, d'un grand Héros, comme on en fait d'une Maîtreſſe, puiſqu'on ne doit avoir les uns que pour les cacher, & les autres doivent être vus de tout le monde.

CHANSON.

SOus ces ombrages verds un Amant le plus tendre
Que l'Amour ait jamais charmé,
Un soir voyant qu'Iris ne pouvoit se défendre
Des violens transports qui l'avoient enflâmé:
O nuit, s'écria t-il, devenez plus obscure,
Et cachez mon bonheur à toute la Nature;
Celle pour qui je meurs se rend à mes désirs.
A ces mots, éperdu d'amour & de plaisirs,
Il n'en put dire davantage,
Et l'on n'entendit plus dans le sombre bocage
Qu'un murmure confus de languissans soupirs.

Autre Chanson.

Forêts solitaires,
Où la fraîcheur, le silence & les ombres
Se conservent malgré le jour,
Ne sçauriez-vous charmer le mal qui me possède?
Et n'avez-vous point de remede
Contre un cruel & malheureux amour?

Autre Chanson.

Le doux silence de nos bois
N'est plus troublé que de la voix

Des oiseaux que l'Amour assemble.
Bergere qui fais mes désirs,
Voici le mois charmant des fleurs & des zéphirs,
Et la saison qui te ressemble;
Ne perdons pas un moment des beaux jours,
C'est le tems des plaisirs & des tendres amours.

Autre.

Il n'est rien dans la vie
Qui ne lasse ou n'ennuye,
Quand on n'a point d'amour,
Et peut-on sans aimer passer un heureux jour?

Autre.

Je sens au cœur un nouveau trouble
Qui m'inquiéte & qui me plaît;
En vous voyant il se redouble,
Je ne sçai pas quel trouble c'est.

Autre.

Un Berger plus beau que le jour
Me disoit dans ces bois au lever de l'aurore,
Iris, si tu voulois que j'y revinsse encore,
Tu me verrois mourir d'amour.
Ah! dût-il m'en coûter ma vie avec la sienne,
N'importe, Amour, faites qu'il y revienne.

Autre.

Je fuyois sous ces verds ombrages
Un Berger qui sur moi prenoit trop de pouvoir,
Et j'avois résolu de ne jamais le voir,

Quand

Quand il vint me surprendre au fond de ces bocages.
Ah ! que son air étoit amoureux, triste & doux !
Que l'on est foible quand on aime !
Et que mal aisément dans ce péril extrême,
Amour, on auroit pu se défendre de vous !

Autre.

Qu'il est propre à se faire aimer
L'amoureux Berger qui m'enflâme !
Tout ce qui peut plaire & charmer,
Est dans ses yeux & dans son ame.
Ah ! que ses doux regards & ses tendres soupirs
Servent bien ses jeunes désirs !

Autre.

Ah ! c'est verser trop d'inutiles larmes,
Perfide, enfin, je trouve ailleurs des charmes,
Un cœur fidéle
Languit pour mes yeux :
Mais, ô Dieux,
Ta passion m'étoit toujours nouvelle,
Ingrat, perdons-en tous deux
La mémoire cruelle.

Autre.

Dans ce bocage, où brille une jeune verdure,
Amarillis rêvoit au murmure des eaux,
Et laissoit ses troupeaux
Errans à l'avanture,

Quand l'amoureux Berger qu'enflâment ses regards,
Rassembla les troupeaux épars.
Lors remarquant ce soin fidéle,
Retirez-vous, Berger, dit-elle,
Je sçaurai bien garder tous mes troupeaux des loups,
Mais mon cœur ne sçauroit se défendre de vous.

Autre Chanson.

Etoiles d'une nuit plus belle que le jour,
Qui pénétrez ces lieux solitaires & sombres,
Et qui venez malgré les ombres
Jusqu'au fond de ces bois découvrir mon amour :
Jugez si le Berger dont mon ame est charmée
Sçait mieux aimer que moi,
Soyez les témoins de sa foi.
Voyez si j'aime, & si je suis aimée ;
Et si vous prenez soin de flatter les Amans,
D'une si douce nuit prolongez les momens.

Autre.

O vous, dont le langage & sensible & flatteur
Sçait si bien pénétrer jusques au fond du cœur !
Par quels charmes nouveaux sçavez-vous faire naître
L'estime & l'amitié, sans vous faire connoître ?
Hélas si vous avez ce dangereux pouvoir,

Que ne feriez-vous point si l'on pouvoit vous
voir !
O vous, cruelle autant que vous êtes flatteuse,
Pourquoi dérobez-vous à mes justes désirs
Un bonheur qui pouvoit faire tous mes plaisirs?
Me tiendrez-vous long-tems cette loi rigoureuse?
Quel plaisir prenez-vous de me faire souffrir,
Et dans une recherche inquiete & douteuse
Me faire si long-tems languir ?
Helas! je suis trop sensible & trop tendre,
Pour supporter cette injuste rigueur;
Quand une douce idée a rempli tout le cœur,
On n'a pas la force d'attendre.
Si j'ai sçu me faire estimer,
Pourquoi se cacher à ma vûë ?
Ah ! si je sçai jamais quelle est cette inconnuë,
Elle sçaura si je sçai bien aimer.

M. la C. de la Suze.



L'AMOUR RAISONNABLE.

I.

JE ne ſçai ſi les chagrins de l'Amour ne ſont pas à préferer aux ennuis de ces cœurs, dont l'indifférence les rend incapables d'aucun plaiſir. Le Tems à qui les Poëtes & les Peintres donnent des aîles, ne paſſe jamais que lentement pour eux.

Quoique les heures ſoient bornées,
Et que le tems ſoit court, même aux plus malheureux,
Si vous voulez compter les jours pour des années,
Ne ſoyez jamais amoureux.



II.

II.

Ce n'est pas qu'on ne se trompe de s'imaginer que l'amour n'ait que des douceurs, il a ses chagrins aussi-bien que ses plaisirs, & un cœur se doit resoudre à les ressentir, tant qu'il vivra sous l'empire amoureux : mais on peut dire que souvent quelques momens de plaisirs font oublier tous les maux qu'on a soufferts, & qu'un Amant qui sçait l'Art de flatter sa douleur, trouve des charmes dans cette passion.

L'amour a des douceurs & de charmans désirs,
L'amour a des chagrins, des tourmens & des gênes :
Pour en connoître les plaisirs,
Il en faut connoître les peines.

III.

Rien n'est plus difficile ni plus important que le choix d'une Maî-

treſſe : il faut qu'il ſe faſſe autant par connoiſſance que par inclination; & le repos d'un Amant eſt tellement attaché à ce choix, qu'il fait lui-même ſa bonne ou ſa mauvaiſe fortune, Il doit connoître toutes les qualitez d'une Belle, avant que de s'engager à la ſervir. Comme on n'aime pas toutes les fois qu'on veut aimer, on ne ceſſe pas d'aimer auſſi-tôt qu'on le veut.

Si vous faites une Maîtreſſe,
Choiſiſſez-là d'un eſprit doux,
Qu'elle ait le cœur capable de tendreſſe,
Et que ce cœur ſoit tout à vous.
Mais pour faire encor davantage,
Il faudroit la choiſir & jeune & belle & ſage.

IV.

LE nombre des Rivaux ne fait pas le mérite d'une Belle. La plupart des hommes aiment par caprice, ou ſuivent leur inclination, ſans conſulter la raiſon. Ils s'attachent ſouvent auprès de ces beautés adroites, à qui mille cœurs ont déjà

paſſé

passé par les mains, & qui ont donné le leur à mille Amans; ou bien ils s'engagent avec ces beautés naissantes, qui n'ont encore rien aimé.

La belle dont le cœur est tout neuf en amour,
Vous fait mal-à-propos soupirer plus d'un jour,
A peine vous peut-elle entendre:
Mais n'y soyez point abusé,
Il est plus facile de prendre
Un cœur tout neuf qu'un cœur usé.

V.

Les Belles fieres peuvent devenir sensibles, & l'amour est accoûtumé à de semblables changemens; mais ne vous opiniâtrez pas à servir ces beautés ingrates, qui ne veulent pas connoître le mérite d'un honnête homme, & qui font profession de cruauté: attachez-vous seulement auprès de ces Belles qui ne sont fieres que par un sentiment de vertu.

Si vous voulez dompter la fierté d'une Belle,
Tâchez à vous faire aimer d'elle,
Et soyez assidus à faire votre cour.

Dans

Dans ces cœurs pleins de gloire
La fierté combat l'amour,
Mais l'amour bien souvent remporte la victoire

VI.

JE ne conseillerois jamais d'offrir un cœur à ces belles capricieuses qui ne font rien par raison, qui dépensent sans choix les rigueurs & les graces, & qui ne considérent ni les soins ni les services d'un Amant. On n'est jamais assuré de leur affection ; elles désavoüent un moment après ce qu'elles on dit d'obligeant, & on ne sçait de quelle maniere les prendre pour plaire.

Gardez-vous bien d'aimer une belle inhumaine,
Capricieuse, fiere & vaine ;
Car vous la perdrez tôt ou tard.
Son cœur ne s'acquiert qu'avec peine,
Et se conserve par hazard.

VII.

VII.

IL est difficile de dire de quelle humeur doit être une Maîtresse ; les uns aiment les enjoüées, les autres en veulent aux mélancoliques : la bonne foi ou la coquetterie se peuvent trouver en ces divers tempérammens. C'est à l'Amant à choisir, où plutôt c'est à l'Amour à l'attacher auprès de celle qui lui plaît. Il ne dépend pas toujours de nous de disposer de notre cœur.

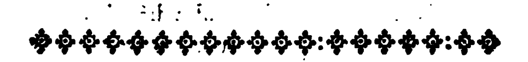
Le choix d'une Maîtresse est assez difficile,
Surtout quand on la veut jeune, belle & civile,
Et dont l'esprit ne soit ni gay ni sérieux :
mais selon le commun usage,
Si l'enjoüée a l'art de plaire davantage,
la mélancolique aime mieux.

VIII.

AUssi-tôt qu'on a donné son cœur à une Belle, on ne doit songer qu'à lui plaire, on ne doit avoir d'autre volonté

té que la ſienne ; & de quelque humeur qu'on ſoit, il faut ſe faire violence pour ſe régler ſur ſes ſentimens. Il faut étudier toutes ſes penſées pour s'y conformer, regarder toutes ſes actions pour y applaudir, & s'oublier ſoi-même pour ne ſe ſouvenir que d'elle, & pour rendre hommage à ſa beauté.

Qand on approche d'une Belle,
Et que l'on ſoupire pour elle,
On doit lire d'abord ſon humeur dans ſes yeux.
Le véritable Amant en bonne politique,
Doit paroître enjoüé, doit être ſérieux,
Selon qu'elle paroît gaye ou mélancolique.



IX.

UN Amant eſt à plaindre, lorſque deux Belles entreprennent de s'en faire aimer : elles obſervent ſes regards, ſes paroles & ſes actions, & le plus ſouvent elles veulent pénétrer juſqu'à ſes penſées. Il eſt néceſſaire pour ſon repos, qu'il ſe declare, qu'il donne ſon cœur à celle qui lui plaît le plus, & qu'il n'ait pour l'autre que de la civilité.

Qu'un

Qu'un Amant est dans l'embarras,
Quand deux Beautés égales en appas
En veulent à son cœur, & flattent sa fortune!
C'est en vain qu'il se croit heureux,
Il vaudroit mieux pour lui n'être aimé de pas une,
Que de l'être de toutes deux.

X.

LA facilité qu'on trouve dans le cœur d'une Belle, est plutôt une marque de sa foiblesse, qu'un témoignage du mérite d'un Amant. Le hazard qui se mêle de tout, peut faire qu'une conquête ne coûte pas beaucoup de soins; mais alors on doit regarder le cœur qu'on a acquis, comme un bien qu'on peut perdre facilement.

L'Amant qui gagne un cœur plus vîte qu'il ne faut,
A se voir tromper se hazarde:
Les cœurs que l'on prend d'assaut,
Sont de difficile garde.

XI.

PEu de gens ſçavent faire une déclaration d'amour de bonne grace ; cependant chacun s'en mêle, & croit s'en acquitter heureuſement. Il faut bien prendre ſon tems pour y réuſſir. Un Amant qui ne plaît pas alors, court riſque de ne plaire jamais. Avant que de vous engager à parler de votre paſſion, examinez bien les diſpoſitions qu'on a de vous écouter.

Je vous aime ſont trois mots
Qu'un Amant dit dès qu'il ſoupire ;
Mais ce n'eſt rien que de les dire,
Si l'on ne les dit à propos.

XII.

LOrſque l'Amour commence à naître, un Amant n'a point de plus preſſant déſir que d'en parler à celle qu'il aime, & il ſe rendroit malheureux, s'il prétendoit le lui cacher toujours. Il ne faut point douter

douter qu'il ne lui soit avantageux, qu'elle connoisse en même tems sa passion & son respect.

Il ne faut pas qu'on s'obstine
A se taire nuit & jour :
Mais avant qu'un Amant parle de son amour,
Il est bon qu'on le devine.

XIII.

UN regard dit plus en un moment que les plus longs discours, & le langage des yeux n'est pas celui qui persuade le moins. Non-seulement il est expressif, amoureux & languissant ; mais il est extrémement hardi, & les Amans peuvent dire par ce muet langage tout ce qu'ils veulent, malgré la défense des Belles, & sans qu'elles puissent s'en fâcher.

Le langage des yeux est un charmant langage,
Et c'est le seul dont l'usage
Est à la mode en tous lieux.
Il peut même adoucir une beauté farouche,
Et l'expression de la bouche
Doit ceder à celle des yeux.

XIV.

XIV.

QUelque longue que puiſſe être une converſation, elle paroît toujours trop courte aux Amans. Ils ſont tellement charmés dans leur entretien, qu'ils voudroient y paſſer le reſte de leur vie. Ils ne ſe quittent qu'à regret, & il ſemble qu'ils ne ſe ſoient jamais parlé, & qu'ils ayent à traiter de toutes les affaires du monde.

Qu'on s'entretienne ſans ceſſe
Avec une aimable Maîtreſſe,
Qu'on parle par autrui, qu'on parle par écrit :
Dès qu'un Amant ſe retire,
Après avoir cru tout dire,
Il trouve qu'il n'a rien dit.



XV.

LOrſqu'on n'eſt point aimé, on ne ſouffre pas une médiocre douleur, & elle redouble ſa force quand il n'eſt pas permis de la faire voir. Les douleurs muettes ſont inſupportables. Comme on n'eſpere

pere de soulagement qu'en rompant le silence, le désir de parler donne presque autant de peine, que la passion qu'on ressent.

On peut aimer sans esperer,
Et dans ce désespoir tout craindre;
Mais difficilement un cœur peut endurer
Un mal violent sans se plaindre.



XVI.

LEs Amans veulent toujours être assurés du rang qu'ils tiennent dans l'esprit de leur Maîtresse; les yeux peuvent en dire quelque chose; mais souvent ils sont des trompeurs, & l'on prend quelquefois des regards de hazard pour des regards amoureux. L'incertitude n'est pas un des moindres supplices de l'amour.

Pour sçavoir avec quelque adresse,
Si l'on est bien avec une Maîtresse,
Il en faut consulter les yeux:
Mais pour être plus sûr que votre amour la touche
Vous ferez encore mieux,
De l'apprendre de sa bouche.

XVII.

Tous les ſoins qu'on peut prendre, ne ſçauroient cacher long-tems l'amour. Il eſt de cette paſſion comme du feu qui paroît toujours ou par ſa flâme, ou par ſa fumée. Tout ce qu'on peut faire, eſt d'empêcher qu'elle ne faſſe un grand éclat. C'eſt à la prudence d'un Amant d'y mettre ordre, & ſa paſſion ſeule n'eſt pas capable de cette conduite.

Sçachez qu'il eſt bien mal aiſé,
Lorſqu'on brûle pour une Belle,
Qu'on ne montre quelque étincelle
Du feu dont on eſt embraſé.

XVIII.

IL ſe faut bien garder parmi les Dames de parler de ſes bonnes fortunes : un Amant qui en entretient ſa Maîtreſſe, ne fait guéres bien ſa cour, & l'on ſe défie toûjours d'un cœur qui a brûlé d'autres feux.

Quand

Quand vous aurez éteint dans le fond de votre
ame
Une premiere flâme ;
Oubliez-la pour toujours :
Vous manqueriez de prudence & d'adresse,
Si vous confiez vos premieres amours
A votre derniere Maîtresse.



XIX.

Toutes les Belles se plaisent à donner de l'amour, & s'étudient à n'en point prendre. Les conquêtes qu'elles font, flattent leur vanité ; & les plus modestes, lorsqu'elles sont véritablement aimées, ne rebutent pas toujours un Amant.

Il n'est point aujourd'hui de Belle raisonnable
Qui se fâche de voir adorer ses appas ;
Et lorsque sa rigueur fait quelque misérable,
Ce n'est pas que l'amour ne lui soit agréable,
C'est que l'Amant ne lui plaît pas.

XX.

C'Eſt une erreur de croire que la hardieſſe ſied bien aux Amans, lorſque la raiſon ne la guide pas. L'amour reſpectueux eſt le véritable amour, & un honnête homme n'en connoît point d'autre.

Auprès des jeunes Beautés,
Gardez-vous bien d'avoir de ces témérités
Par le reſpect condamnées :
Car un téméraire Amant
Perd ſouvent dans un moment
Le fruit de pluſieurs années.

XXI.

SI votre Maîtreſſe vous permet de lui écrire, vos Billets ne feront pas de légeres impreſſions ſur ſon eſprit, & ils ſolliciteront puiſſamment ſon cœur : mais ſi vous pouvez la réſoudre à vous faire réponſe, ſes aimables caractéres charmeront toutes vos inquiétudes. Les momens qu'on donne

donne à cette lecture, sont les plus agréables qu'on puisse goûter.

Oüi, dès qu'une Beauté vous écrit à son tour,
Vos amours sont heureuses:
Un seul Billet vaut mieux en matiere d'amour.
Que mille paroles flatteuses.



XXII.

L'Amour ne marche guéres seul, & la jalousie est souvent à sa suite; mais c'est une de ces suivantes infidelles dont les rapports ne donnent que des inquiétudes & des soupçons. Ce n'est pas qu'une médiocre jalousie ne soit quelquefois utile: ce petit trouble qu'elle excite dans les cœurs, porte enfin à des éclaircissemens qui rendent les Amans plus heureux.

Un peu de jalousie a souvent bonne grace
Entre la Maîtresse & l'Amant:
Mais il faut qu'insensiblement
Cette humeur jalouse se passe;
Lorsqu'elle dure trop, on connoit aisément,
Que l'amour s'affoiblit de moment en moment,
Et que la haine prend sa place.

XXIII.

PLus vous aurez d'aimables qualitez, plus vous ſerez haï de vos Rivaux : mais quand on eſpere d'être aimé d'une Maîtreſſe, on ne craint guéres leur haine. Quoiqu'on doive eſtimer ſes Rivaux, lorſqu'ils ont du mérite, on n'eſt pas obligé de les aimer ; il eſt toujours permis de ſouhaiter qu'ils ſoient expoſez à toutes les rigueurs de l'amour.

Si votre amour vous ſollicite
A rendre vos Rivaux malheureux & jaloux,
Faites que l'on trouve en vous
Plus d'amour & plus de mérite.

XXIV.

QUe ne ſouffre point un Amant éloigné de la Beauté qu'il aime? Mais celui qui voit qu'un Rival l'entretient, reſſent une peine encore plus cruelle, & voudroit être abſent de ſa Maîtreſſe, pour n'être pas le témoin du plaiſir de ſon Rival.

On

On apprend par expérience
Que ce n'est pas un petit mal
D'être contraint de garder le silence,
Pour laisser parler un Rival.

XXV.

IL faut donc avouer que les Rivaux donnent de la peine; & bien qu'on soit persuadé de la fidélité de celle qu'on aime, on ne doit pas laisser de craindre leur persévérence.

Quoiqu'aimé, l'on doit toujours craindre
Ces opiniâtres Rivaux
Qui ne font que se plaindre
De la rigueur de leurs maux.
Il est même nécessaire
De les éloigner tout à-fait,
Non pour le progrès qu'ils ont fait,
Mais pour celui qu'ils pourroient faire.

XXVI.

DE tous les Rivaux, ceux qui sont au-dessus de nous, ou de qui notre for-

 tune

tune dépend, sont toujours les plus à craindre. Il n'arrive que trop souvent qu'une Maîtresse se laisse éblouïr à la grandeur; mais avant qu'elle en soit vaincuë, il faut qu'un Amant employe tout son amour & toute son adresse, afin qu'elle lui livre ces redoutables Rivaux. Je ne serai jamais du sentiment de ceux qui disent:

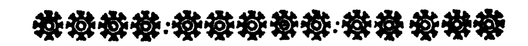
Quand nos Rivaux sont au-dessus de nous,
Nous devons toujours filer doux,
Bien que leur présence importune;
Et le secret, est dans ces maux,
De ne point nuire à ses Rivaux,
De-peur de nuire à sa fortune.

XXVII.

JE sçai qu'il est nécessaire qu'un Amant conserve un certain caractére d'homme d'honneur, qui ne doit jamais s'effacer; mais il lui est permis de travailler pour son amour, sans considérer l'intérêt de ses Rivaux: lorsqu'il s'en trouve qui tâchent de nuire à la réputation de sa Maîtresse, il est bon qu'il les lui fasse connoître, & il est encore mieux qu'il se fasse sage à leurs dépens.

Sans

Sans envie & sans médisance
D'un Rival indiscret découvrez les défauts,
Et profitez avec prudence
Des sottises de vos Rivaux.



XXVIII.

L'Amour aussi-bien que la guerre, demande beaucoup de soins. Comme un Capitaine doit tâcher d'éloigner les ennemis de la place qu'il assiége, & d'y avoir quelque intelligence : un Amant ne doit rien épargner pour écarter ses Rivaux d'auprès de sa Maîtresse, & pour se mettre bien dans son cœur.

Les plaisirs succedent aux maux,
Lorsqu'un Amant par son adresse
Se fait aimer de sa Maîtresse,
Et craindre de tous ses Rivaux.

XXIX.

FAites ensorte qu'une Belle conçoive une haute opinion de votre vertu ; ce sera le plus sûr moyen de vous établir

dans son cœur. Les premieres impressions qu'on fait sur l'esprit d'une Maîtresse, sont les premiers pas de l'infortune, ou de la félicité d'un Amant.

Tous les fidelles Amans
Doivent avoir pour maxime,
Qu'en matiere d'estime
Tout dépend des commencemens.



XXX.

J'Avouë qu'il est doux d'être favorisé de la fortune : mais les faveurs d'une Maîtresse ont quelque chose de plus sensible. Si elles viennent avec moins de faste & moins de bruit, elles se font ressentir avec plus de douceur ; & l'Amour qui ne prend jamais la Renommée pour la confidente, ne met d'ordinaire les véritables plaisirs que dans ses faveurs les plus secrettes.

Qui n'a qu'une flâme commune,
L'éteint bien-tôt pour suivre la fortune,
Et pour s'attacher à la Cour :
Mais le parfait Amant sur d'autres biens se fonde,

Et pour ceux que donne l'amour,
Il renonce ſouvent à tous les biens du monde.

XXXI.

UN homme eſt heureux lorſque la fortune & l'amour lui diſtribuent leurs faveurs. La fortune donne de l'éclat à ſon amour, l'amour lui donne lieu de faire paroître ſa fortune, & toutes deux enſemble contribuent à le rendre heureux.

Pour être toujours ſans triſteſſe,
Et pour vivre ſans ſouci,
Soyez, ſi vous pouvez, aimé d'une Maîtreſſe,
Et de la fortune auſſi.

XXXII.

IL y a des Amans à qui leurs chaînes paroiſſent légeres, & qui trouvent même des charmes dans leur ſervitude : mais il faut qu'ils ne ſoient point haïs, ou qu'ils ſe flattent de l'eſpoir d'être aimez. L'eſpérance entretient l'amour, affoiblit les douleurs, & redouble les plaiſirs.

Un cœur fortement amoureux,
Trouve mille plaisirs dans son amour extrême:
Mais il faut pour se voir heureux,
Etre autant aimé que l'on aime.

XXXIII.

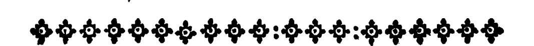
IL n'est rien de plus vrai, que l'intérêt corrompt les cœurs, & que lorsqu'on agit par ce principe, ce n'est point l'amour qui y régne, mais bien un autre passion qui se sert de son nom. Quelques grandes que soient les faveurs d'une Maîtresse, si elles sont intéressées, elles diminuent de leur prix. Il faut n'être ni raisonnable, ni amoureux pour en faire cas; & quiconque les estime, mérite d'être trompé.

Les loix de l'amour sont blessées,
Lorsqu'il se rencontre des cœurs
Qui mettent au rang des faveurs
Les faveurs intéressées.

XXXIV.

TOut le monde tombe d'accord que l'amour eſt aveugle : il ne faut pas donc s'étonner ſi un Amant eſt dans l'erreur, lorſqu'il croit que rien n'eſt égal à l'objet qu'il aime. Ce qui plaît le plus, l'emporte toujours ; & ſouvent les ſens ſéduiſent tellement la raiſon, qu'ils perſuadent tout ce qu'ils veulent.

Quelquefois les Amans ſe trompent en beauté,
Et négligent les plus aimables :
Mais à dire la vérité,
Les erreurs en amour ſont toujours excuſables.

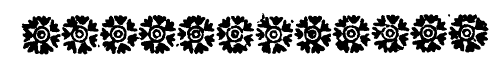


XXXV.

POur ſçavoir ſi vous aimez fortement, examinez le pouvoir que l'Amour & la raiſon ont ſur votre cœur : ſi la raiſon l'emporte, vous n'aimez pas aſſez ; ſi c'eſt l'amour, vous aimez un peu trop : mais ſi leur puiſſance eſt partagée, vous

êtes en état de jouïr de toutes les douceurs de cette passion, & de n'avoir que des désirs raisonnables.

Qui brûle doucement d'une amoureuse flâme,
Ne doit jamais chercher sa guérison,
Surtout lorsque l'Amour se trouve dans son ame
Aussi forte que la raison



XXXVI.

On a beau dire à un homme amoureux, qu'il cessera d'aimer ; il n'en veut rien croire, & il ose même assurer qu'il aimera toujours. C'est répondre un peu légerement de l'avenir, & c'est vouloir ignorer que le tems affoiblit l'amour, & que mal-aisément on peut disposer pour toujours de son cœur.

Il est certain qu'un jeune Amant
Croit aimer d'un amour extrême,
Et jure qu'éternellement
Il aimera l'objet qu'il aime ;
Mais souvent il n'est plus le même,
Et change presque en un moment.

XXXVII.

ENcore que le cœur d'un Amant ſoit capable de changer, il faut qu'il ſoit perſuadé que s'il étoit poſſible, il aimeroit au-delà du tombeau; que rien ne peut ébranler ſa paſſion; que le tems ne fera que l'augmenter: & il doit agir comme ſi ſon amour ne pouvoit finir.

Un véritable Amant préſume d'ordinaire,
Qu'il doit aimer d'un éternel amour,
Et quiconque prévoit de n'aimer plus un jour,
S'il n'a ceſſé d'aimer, eſt bien près de le faire.

XXXVIII.

UN Amant ne doit jamais perdre l'eſpérance, & quand la raiſon n'eſt pas aſſez forte pour lui donner des conſeils, il faut que le tems ſoit le médecin de ſa douleur. On a beau déſirer la mort, elle ne vient pas toujours au ſecours de ceux qui la ſouhaitent.

Qu'un Amant maltraité peste contre le sort,
Qu'il souhaite cent fois la mort,
Qu'à cent chagrins divers son ame s'abandonne;
Malgré tous ses transports ses yeux verront le jour:
L'absence ni l'ennui, les chagrins ni l'Amour,
Ne font jamais mourir personne.

XXXIX.

IL y a des Amans qui s'imaginent qu'on ne doit pas tout dire à une Maîtresse: Ces Amans n'aiment guéres, ou ne connoissent pas le pouvoir de l'Amour. Il est bien difficile qu'en donnant son cœur, on puisse s'en réserver les secrets.

N'en doutez point, Amans discrets,
L'Amour n'est jamais sans foiblesse,
Celle que votre cœur a choisi pour Maîtresse
Sera par force ou par adresse,
Maîtresse de tous vos secrets.

XL.

L'Amour ne se paye que par l'Amour ; & ceux qui ne demandent pas d'être aimés, trahissent leur passion, & se privent du bien dont ils voudroient joüir. J'avouë qu'une Belle en donnant son amitié, donne beaucoup à un Amant; mais c'est lui faire un présent dont il ne sçauroit être satisfait.

Quand on vous donneroit des preuves chaque jour
D'une amitié sans seconde,
La plus grande amitié du monde.
Ne vaut jamais le moindre amour.

XLI.

LA plupart des Amans ne sçavent ce qu'ils demandent, & au-lieu de consulter la raison. ils ne consultent que leur caprice. Ce n'est pas qu'il n'y ait des momens où ils paroissent raisonnables ; mais ces momens passent, & il en succéde d'autres,

tres, où ils ne sont contens ni d'eux-mêmes, ni de leurs Maîtresses.

L'Amour est d'une humeur difficile à comprendre ;
Toujours prêt à tout entreprendre,
Tantôt il suit le mal, tantôt il suit le bien :
Souvent il prend tout ce qu'on lui présente,
Quelquefois rien ne le contente.
Et Quelquefois il est content de rien.

XLII.

PLusieurs font ce que les Amans les plus passionnés pourroient faire, & cependant ils sont persuadés que leur cœur est à l'épreuve de toute sorte d'atteinte. Si l'on ne veut rien aimer, il ne faut rien voir d'aimable. Lorsqu'on a l'ame tendre, le cœur sensible, & qu'on est auprès des Belles, il est dangereux qu'on ne s'y trouve pris.

Il ne s'est point passé de jour,
Qu'Amour en badinant n'ait fait des avantures ;
Quiconque se jouë à l'Amour,
N'en sort pas toujours sans blessures.

XLIII.

LE cœur des Amans n'eſt jamais ſans eſpérance, ou ſans crainte : ces deux paſſions y ſuccédent l'une à l'autre, & l'occupent preſque toujours. On a beau faire des efforts pour chaſſer la crainte ; & pour rappeller l'eſperance, les Amans ne peuvent pas le faire toutes les fois qu'ils le déſirent.

Amans, tant que vous aimerez,
Vous craindrez, vous eſpérerez,
Malgré toute votre prudence :
Lorſque l'on peut être un ſeul jour
Ou ſans crainte, ou ſans eſpérance.
On ſe peut dire ſans amour.



XLIV.

L'Extrême prudence n'eſt guéres le partage d'un Amant : ce n'eſt pas que cette vertu l'abandonne toujours ; il peut la conſerver dans le plus fort de ſa paſſion ; mais alors elle n'eſt point exacte à régler

les

les mouvemens d'un cœur, & elle est souvent contrainte de relâcher de ses droits en faveur de l'Amour.

Il est difficile qu'on montre
Un cœur aussi tendre qu'ardent,
Qui puisse être en toute rencontre
Fort amoureux & fort prudent.

XLV.

CEux qui disent que la ruse est permise en Amour, ne sont pas du parti de la raison. Le Dieu qui fait aimer, nous oblige souvent de rendre avec honte, les cœurs que nous avons pris par ruse. Ne soyez donc point prévenu de ces erreurs, & persuadez-vous que la probité est nécessaire pour se faire aimer.

Sans doute un Amant s'abuse,
Quand de son artifice il se fait une loi;
La Guerre peut souffrir la ruse,
Mais l'Amour veut la bonne foi.

XLVI.

PEu de cœurs ſe trouvent capables de bien goûter les plaiſirs qu'on trouve en aimant. Pour faire qu'un Amant reſſente toutes les douceurs de l'Amour, il faut qu'il ait je ne ſçai quoi de délicat dans l'ame, qui ne ſe rencontre qu'en ceux qui ont beaucoup de tendreſſe.

Un cœur délicat en tendreſſe,
Trouve mille douceurs dans ſes propres ſoupirs:
Mais un cœur ſans délicateſſe,
N'a point de ſenſibles plaiſirs,

XLVII.

ENcore qu'on s'imagine ſouvent de n'aimer pas, on a dans le cœur un commencement d'amour qui devient, avec le tems, une paſſion violente. Quelquefois cette flâme inconnuë répand dans l'ame un excès de joye qui charme ceux qui le reſ-

ressentent, & quelquesfois elle les accable d'un chagrin extrême.

Dans l'excès d'une ardente flâme
Nous formons divers désirs :
Tantôt cent maux s'emparent de notre ame,
Tantôt nous goûtons cent plaisirs

XLVIII.

LEs soumissions, les civilités & l'obéïssance, sont les armes ordinaires dont un Amant se sert pour gagner le cœur d'une Belle ; mais il ne suffit pas d'être soumis, civil & obéïssant, il faut avoir une espece de soumission douce & agréable, jointe à une civilité sans affectation, & à une obéïssance pleine de douceur. Dès le moment qu'on aime, on a le dessein de se faire aimer ; mais plus d'un Amant après avoir pris mille soins, se trouve payé d'ingratitude.

Il est sans doute nécessaire
D'être aimé de l'objet dont on se voit charmé :
Pour être bien tôt aimé,
Il ne faut que bien-tôt plaire,

XLIX.

UN Amant qui désire d'être aimé, ne doit jamais partager son cœur. Il est difficile qu'avec une partie du vôtre, vous puissiez en gagner un tout entier. Quand on croit aimer deux Maîtresses, il est constant qu'on n'en aime aucune.

Partager son cœur en aimant
Est presque une chose impossible,
Le cœur d'un véritable Amant,
Doit être un cœur indivisible.

L.

FUyez toujours la coquetterie, comme un obstacle invincible aux desseins d'un Amant. Vous pourriez être le mieux fait de tous les hommes, si vous passez pour coquet, vous serez aimable sans être aimé; vous verrez tous vos desseins avortez, & il n'est point de Belle raisonnable qui ne vous refuse son cœur.

Tous

Tous les coquets ont beau faire,
Ils sont moins aimez que haïs,
Et souvent ils n'avancent guére,
En battant bien du païs.

LI.

ON se trompe lorsqu'on s'imagine qu'on ne sçauroit se passer de confidens. Une Belle qui aime sa réputation, ne doit jamais endurer que son Amant soit prévenu d'une maxime si pernicieuse. Toutes ces confidences accusent une Maîtresse de foiblesse, ou un Amant de vanité.

Pour rendre avec peu de soins
Vos intrigues bien secrétes,
N'ayez dans vos amourettes
Ni confidens, ni témoins.

LII.

IL est nécessaire qu'un Amant soit toujours en garde contre les envieux & contre

contre les médiſans ; ils ſont dans l'Empire de l'Amour les pertubateurs du repos Public. S'il n'y en avoit point dans le monde, peut-être les Dames ſeroient un peu moins ſéveres, & les Amans pourroient parler des faveurs innocentes qu'ils reçoivent, ſans qu'on les expliquât mal ; mais le ſiécle eſt trop perverti, & il faut regarder la plupart des hommes comme autant d'ennemis.

Afin de vivre en paix dans l'Empire amoureux,
Gardez-vous toute votre vie
Des médiſans, des envieux :
Car la médiſance & l'envie
Troublent tous les Amans heureux.

LIII.

EN Amour, comme en toute choſe, il faut avoir des armes aſſez fortes pour s'oppoſer aux médiſans. Tel voudroit vous attaquer, que lorſqu'il vous voit en état de repouſſer ſes coups, y ſonge plus d'une fois. Il eſt bon néanmoins d'éviter ces combats de langue, où la réputation des

des Belles peut être blessée. On n'y gagne jamais rien, & si un Amant n'a pas trop dit, il a souvent trop écouté pour son repos, ou pour la gloire de sa Maîtresse.

Fuyez ces médisans, ces ames de satire;
Et pour vivre avec eux dans une longue paix,
Soyez en état de médire;
Mais il faut, s'il se peut, ne médire jamais.

LIV.

UN Amant dont l'ame est sans tendresse n'a que des désirs sans bornes, & d'ordinaire il demande les graces comme s'il étoit en droit de les obtenir. Ne soyez point de cette humeur, & ne prétendez pas même qu'une Maîtresse vous accorde toutes les innocentes faveurs que vous lui demanderez. La rareté en fait le prix, & les Belles ne doivent pas prodiguer leurs bienfaits : les favorables regards & les douces paroles donnent de sensibles plaisirs à ceux qui ont l'ame tendre.

Quand vous serez aimé d'un objet plein d'appas,
Qu'un honnête refus ne vous rebute pas.

Et ne l'accusez point d'avoir l'ame inhumaine.
Il faut en ce tems-là pénétrer dans son cœur :
Quelquefois un refus lui coûte tant de peine,
Qu'il vaut plus qu'une faveur.

L V.

ON ne doit pas s'endormir dans les bras de la bonne fortune, il faut songer à garder ses conquêtes, & faire ce qu'on peut pour plaire toujours à la personne à qui nous avons plû une fois. Encore que vous soyïez aimé d'une Belle, si vous cessez de paroître aimable, l'Amour peut sortir de son cœur, & vous pourriez vous repentir de votre négligence.

Soyez toujours constant, sensible & raisonnable,
Et ressouvenez-vous qu'un Amant est blâmé,
Si dès qu'il est sûr d'être aimé.
Il cesse de paroitre aimable.

LVI.

LA plûpart des Amans s'imaginent que dès qu'on eſt aimé, les reſpects, les ſoumiſſions, & les devoirs ſont inutiles; qu'on ne doit plus traiter une Maîtreſſe, de ſouveraine, & que c'eſt lui faire grace de partager ſon autorité avec elle. Le cœur d'une aimable perſonne eſt toujours d'un même prix, & il eſt honteux de négliger ce qu'on a acquis avec peine.

Lorſqu'une Maîtreſſe vous aime,
Soyez toujours le même,
Sans vous laſſer de ce bonheur:
L'Amour vous doit apprendre,
Qu'il faut que l'on conſerve un cœur
Par les mêmes moyens dont on a ſçu le prendre.



LVII.

QUoique le principal deſſein d'un amant ſoit de plaire à ſa Maîtreſſe, il doit

doit néanmoins ne déplaire pas au reste des Belles. Une Maîtresse régle souvent son affection sur l'estime qu'on fait du mérite d'un Amant; & quand on s'est attiré l'inimitié de quelque Beauté, dont l'esprit est porté à la vengeance, elle peut vous rendre de mauvais offices auprès de la personne que vous aimez.

Quiconque sçaura galamment
L'art de dire des bagatelles,
Pourra se vanter hautement
De ne déplaire pas aux Belles.
Mais l'Amant ne doit point pour vanter leurs appas,
Rendre sa flatterie extrême:
Celui qui veut trop plaire à ce qu'il n'aime pas,
Déplait souvent à ce qu'il aime.



LVIII.

L'Avarice déplaît généralement à tout le monde; quand même un Amant seroit le mieux fait de tous les hommes, s'il est avare, il est odieux. La libéralité donne des graces aux Amans, & c'est une excellente qualité pour plaire. Ce n'est

pas que les femmes qui aiment la vertu, ne ſoient fâchées qu'on faſſe des dépenſes à leur conſidération, elles ne l'endurent jamais qu'avec peine; mais elles ſont bien aiſes que ceux qui les approchent ayent l'inclination libérale.

Tout ce que fait l'avare, il le fait toujours mal.
S'il aime quelque Belle, elle en eſt offenſée;
Et moins elle eſt intéreſſée,
Plus elle eſtime un Amant libéral.

LIX.

LOrſqu'il ne s'agit pas des intérêts de votre Maîtreſſe, ne vous érigez jamais en Juge dans tous les démêlés que la beauté fait naître parmi les Belles. Il coûta cher autrefois à un illuſtre Berger, de s'être déclaré pour une Déeſſe. On ſe ſouvient toujours des outrages qu'on croit avoir reçus, & une Belle offenſée ne les pardonne jamais.

Lorceque vous verrez deux Belles
En concurrence de beauté,
Sans vous ranger d'aucun côté,
Laiſſez-les diſputer entr'elles.

LX.

LEs Belles se plaisent souvent d'être aimées de ceux qui passent pour braves, dans la pensée qu'elles ont d'être exposées à la médisance: Elles s'imaginent que les hommes de cœur sont plus aimables, & qu'ils ont toutes les qualités qu'on peut souhaiter.

Le moyen le plus excellent
De toucher le cœur des Belles,
Est de passer auprès d'elles
Pour amoureux, brave & galant.



LXI.

L'Amour se déguise en complaisance, afin d'entrer avec moins d'éclat dans l'ame d'une Belle. C'est par la complaisance qu'on commence tous les projets amoureux, & sans elle l'Amour ne sçauroit par où se prendre pour faire les approches d'un cœur.

Afin qu'une Beauté malgré sa résistance,
Ait un jour quelque complaisance
Pour flatter votre amour,
Il est besoin que vous même,
Ayïez pour elle à votre tour,
Une complaisance extrême.



LXII.

IL est à souhaiter qu'un Amant soit toujours propre, & qu'il ne paroisse jamais en désordre aux yeux de sa Maîtresse, ou dumoins que sa néglicence ne puisse pas lui déplaire.

Ne vous piquez point de beauté,
C'est une trop grande foiblesse,
Soyez pourtant bien mis sans paroître affecté:
Qui néglige la propreté,
Semble négliger sa Maitresse.



LXIII.

IL est bien difficile qu'on n'ait quelques démêlés avec une Maîtresse, & que

que la prudence d'un Amant puisse toujours les éviter; mais dans cet interrégne (s'il faut ainsi dire) les cœurs prennent de nouvelles forces pour aimer avec plus d'ardeur.

C'est un bonheur pour les Amans fidéles
Lorsque durant quelques momens
Ils souffrent les chagrins que donnent les querelles,
Pour goûter les plaisirs des raccommodemens.



LXIV.

TOut le monde ne tombe pas d'accord que l'absence soit un reméde contre l'Amour; ce n'est pas qu'elle ne l'affoiblisse, non-seulement dans le cœur des Amans tiédes qui ne veulent jamais rien fortement, & qui oublient ce que leurs yeux ne voyent pas, mais encore dans les cœurs les plus constans. Je ne parle que d'une longue absence; car une absence de quelques jours n'est pas capable d'alterer une forte passion.

Un amour véritable a de la violence
L'absence toutefois en peut venir à bout,

Quand l'Amour résiste à l'absence,
Il est à l'épreuve de tout.

✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠

LXV.

ENcore que tous les Amans soient sensibles à tous les plaisirs & à toutes les douleurs de l'amour, on peut dire que les mélancoliques aiment fortement, & que les enjoués n'ont que de foibles ardeurs.

Un Amant enjoué plaît dans sa belle humeur,
Un sérieux est propre à conquérir un cœur,
Et tous deux sont enfin capables de tendresse.
Mais quand l'Amour se les assujettit,
Et qu'ils sont avec leur Maîtresse,
L'un persuade, & l'autre divertit.



LXVI.

L'Esprit donne cent agréables moyens de gagner le çœur d'une Belle, & la réputation d'homme d'esprit fait souvent une partie de la bonne fortune d'un Amant.

Et

Et par la Prose, & par les Vers,
Votre amour peut avoir mille sujets divers
De se faire connoître:
Faites-les donc servir à votre passion;
Mais gardez-vous bien de paroître
Bel esprit de profession.

LXVII.

UN Amant dont la voix est agréable, a l'avantage de ne laisser jamais languir la conversation, & c'est un secours pour ceux qui n'y peuvent toujours fournir; mais il ne faut pas imiter ceux qui chantent à tout moment, & qui malgré la beauté de leur voix, ne laissent pas à la fin de lasser ceux qui les écoutent.

Bien souvent un cœur amoureux,
Par un air triste & langoureux
Exprime toute sa tendresse:
Et l'on a vu plus d'une fois
Une ingrate & fiere Maîtresse,
Se rendre aux doux accens d'une charmante voix.

LXVIII.

LA bonne mine attire les regards de la plûpart des femmes, & pour peu qu'on ait d'ailleurs des qualités, on se fait bien-tôt aimer. En amour les yeux sont les premiers vaincus, & tous ces Amans qui plaisent aux yeux d'une Belle, peuvent bien-tôt être selon son cœur.

La bonne mine est un grand avantage,
Et qui peut l'avoir en partage,
N'a pas un petit bonheur.
Un tel Amant triomphe & l'amour le destine
A tous les excès de faveur,
Pour peu que son esprit, son adresse & son cœur,
Répondent à sa bonne mine.

LXIX.

LOrsqu'on a de l'esprit & du jugement, on n'est pas en peine de se faire valoir;

valoir. Qu'on n'affecte pas de faire paroître à tout moment ses bonnes qualitez ; il faut qu'on les montre, parcequ'on les a ; mais il ne faut pas qu'on les ait seulement pour les montrer.

Tous les Amans d'un mérite ordinaire,
Sont presque toujours rebutez ;
Mais plus on a de bonnes qualitez,
Plus on a de moyens de plaire.

LXX.

SI l'on demande raison à la mode de tous ces caprices, elle vous répondra, tel est mon plaisir. Cependant presque tout le monde suit les régles de cette capricieuse, comme si la raison les avoit autorisées ; Un Amant qui les choqueroit, passeroit pour ridicule. C'est en cette occasion qu'il faut faire comme les autres, & aller quelquefois contre sa propre inclination.

Les modes sont certains usages,
Suivis des fols & quelquefois des sages,
Que le caprice invente, & qu'approuve l'Amour.

Tels usages souvent sont assez incommodes ;
Mais quand on aime, ou quand on suit la Cour,
On doit toujours suivre les modes.

LXXI.

NE refusez point de jouer avec les Dames, lorsque la personne que vous aimerez sera de la partie. Mais ne faites pas comme ces Amans qui affectent de perdre au jeu, pour montrer leur libéralité ; jouez seulement avec générosité & sans chagrin : pour le moins vous aurez l'occasion de contribuer au divertissement de votre Maîtresse, & de vous rendre souvent nécessaire.

S'il faut en quelque occasion
Jouer avec l'objet de votre passion,
Faites, sans hésiter, tout ce qu'on vous propose.
Vous pourriez perdre par malheur :
Mais ce que vous perdrez sera bien peu de chose,
Si vous pouvez gagner son cœur.

LXXII.

LEs Belles aiment les plaiſirs, & on ne leur déplaît pas quand on prend ſoin de les divertir. Un Amant doit être ingénieux en fêtes, ſes richeſſes donnent de l'éclat à ſes actions, & ſa magnificence contribuë à le faire aimer; mais ces Amans de grand bruit qui ne donnent point d'autres preuves de leur amour que leurs dépenſes exceſſives, ne ſont pas les plus aimez.

L'amour veut qu'un Amant ſe pique
De donner quelquefois le bal & la muſique,
Surtout pour les jeunes beautez:
Un Amant riche & magnifique
Fait valoir aiſément ſes bonnes qualitez.

LXXIII.

L'Amour triomphe avec plus d'éclat dans un cœur qui a été formé d'un ſang noble, & la nobleſſe donne mille avantages aux Amans; mais quand la for-

tune leur a refusé cette grace, la vertu leur tient lieu de naissance.

Quelque soit votre rang, ayez de l'espérance,
L'amour ne peut souffrir un courage abbatu,
S'il est bien en amour d'avoir de la naissance,
Il est encore mieux d'avoir de la vertu.



LXXIV.

UN Amant ne doit jamais rien faire qui puisse l'éloigner du cœur de sa Maîtresse, & lorsqu'il a sujet de s'en plaindre il faut qu'il lui parle en Amant soumis, & qu'il ne l'irrite jamais.

De crainte qu'une Belle ait lieu de vous blâmer,
Ne vous emportez point quand vous voudrez
  vous plaindre;
Le propre d'un Amant est de se faire aimer,
  Et non pas de se faire craindre.



LXXV.

L'On ne doute point que l'infidélité d'une Maîtresse ne puisse jetter un Amant dans le désespoir ; mais quelque criminelle qu'elle soit, on ne doit consulter ni l'amour, ni la colere.

Un homme qui a de l'honneur,
Lorsqu'il veut punir dans son cœur
L'infidélité d'une Dame,
Doit la laisser à son Rival,
Pour la fuir avec soin, la haïr en son ame,
Et n'en jamais parler, soit en bien, soit en mal.

LXXVI.

L'Amour ne se plaît jamais tant à parler, que lorsqu'il se trouve avec la joye ; néanmoins un Amant doit prendre garde à ne s'ériger point en grand parleur. Faites que le jugement conduise vos paroles, & ne dites pas toujours tout ce que vous avez envie de dire.

Un

Un Amant qui parle sans cesse,
Fait penser à sa Maîtresse
Qu'il ne peut jamais rien celer.
Pour agir avec prudence,
Il ne faut ni trop parler,
Ni trop garder le silence.

LXXVII.

LE mensonge est tellement connu pour un vice, que ceux mêmes qui aiment le plus à mentir, le condamnent. Pour être toujours malheureux en amour, il ne faut que passer pour menteur. Bien-loin de persuader une Belle raisonnable, on ne persuade pas même une coquette. L'on n'est guéres heureux quand on doit à un mensonge les faveurs d'une Maîtresse.

Les Belles de bon sens aiment la vérité;
Ainsi l'Amant sans probité
Découvre bien-tôt sa malice;
Et dès qu'il passe pour menteur,
On peut accuser d'artifice
Sa bouche, ses yeux, & son cœur.

LXXVIII.

QUi cesse d'aimer la gloire, mérite d'être haï. Ceux qui vivent sous l'empire amoureux, la doivent considérer comme la compagne de leur amour, & celui qui ose la trahir, est capable de trahir une Maîtresse. Aimez la gloire de tout votre cœur, vous n'aurez en cet amour que d'illustres Rivaux, & vous serez avouez de la personne que vous aimerez.

Il est bien mal-aisé de croire
Qu'un cœur fidéle ait deux amours;
Mais il peut aimer toujours
Une Maîtresse, & la gloire.

LXXIX.

N'Imitez point ceux qui n'aiment que par vanité; ils se rendent insupportables à toutes les Belles; & selon leurs maximes, si les faveurs ne sont connuës, elles sont sans douceur. Ils aiment la beauté d'une

d'une Maîtresse, & sont ennemi de sa réputation, ou plutôt ils n'aiment que la vanité. Vous devez considérer la gloire de la personne que vous aimez plus que votre propre satisfaction.

Aimez avec fidélité,
Et cachez les faveurs de la personne aimée;
Qui n'aime que par vanité,
N'en attrape que la fumée.

LXXX.

QUelquefois un Amant abandonne une entreprise sur le point qu'il ne faut plus qu'un pas pour l'achever, le tems & les services parlent à son avantage, & il est bien difficile qu'une Belle défende toujours l'entrée de son cœur avec opiniâtreté.

Ne désesperez de rien,
Attendez de pied ferme & le mal & le bien,
Soyez constant, soyez fidelle,
Et l'amour vous sera garant,
Qu'après avoir été esclave d'une Belle,
Vous en serez le conquérant.

LXXXI.

UN Amant se rend malheureux s'il persevere dans un amour qui ne lui donne que des chagrins , & il est juste qu'il cesse d'aimer lorsqu'il n'a plus d'espérance. Souvent on se fait haïr à force de vouloir se faire aimer. Pour éviter ce malheur , ne donnez plus de soins lorsque vous voyez qu'on n'a point de disposition à les recevoir.

Après avoir poussé cent soupirs enflâmés
Dans votre perséverance,
Si la Belle que vous aimez
Est toujours dans l'indifférence ,
Sans faire le fâcheux , l'emporté , le jaloux ,
Prenez congé de cette Belle ;
Car elle n'est pas pour vous ,
Ni vous n'êtes pas pour elle.



LXXXII.

L'Amour a toujours pris en amitié le Dieu du silence, & le secret n'est pas le moindre de ses plaisirs ; mais quelquefois les Amans commencent leur malheur par leur imprudence, & le monde l'achève par sa malice.

Les secrets de l'Amour seroient toujours secrets,
Malgré les médisans, malgré les indiscrets,
Si deux cœurs bien unis ne manquoient point d'adresse :
Mais rien ne rompt ce commerce charmant
Que l'imprudente humeur d'une jeune Maîtresse,
Ou la vanité d'un Amant.

LXXXIII.

L'Amour est quelquefois aussi injuste qu'aveugle. Nous aimons plutôt ce qui paroît aimable, que ce qui nous aime;

me; & malgré la raiſon, un Amant eſt obligé de ſuivre les caprices de l'Amour. Il faut alors donner notre eſtime & notre amitié aux Belles à qui nous refuſons notre cœur; mais il ne faut rien faire qui puiſſe entretenir leur paſſion, ou qui puiſſe leur prommettre plus qu'on ne veut leur donner.

A tort un Amant eſt blâmé,
De n'être pas toujours le maître de ſoi-même,
Il n'eſt point criminel de n'aimer pas qui l'aime
Quand l'objet qui l'enflâme eſt digne d'être aimé.



LXXXIV.

QUi voudroit ôter à l'Amour les exagérations, lui ôteroit une partie de ſes agrémens, & ſon langage auroit bien de la peine à perſuader. L'Amour veut toujours flatter, & les Belles veulent toujours être flattées.

En vain voudroit-on en douter,
La plus modeſte aime à ſe voir flatter:
En toute ſorte de langage

La

La flatterie est douce, & plaît infiniment ;
Mais elle plaît davantage
Quand elle vient d'un Amant.



LXXXV.

LEs ruptures ne sont point avantageuses aux Amans, & le dépit s'y mêle presque toujours. Il n'est pas aisé d'appaiser les Belles, & souvent elles refusent la paix qu'on leur demande.

Ne rompez jamais, s'il se peut,
Avec une aimable Maîtresse :
Toutes les fois qu'on le veut,
On n'a pas toute sa tendresse,
Et qui la perd pour trois jours,
Peut la perdre pour toujours.



LXXXVI.

ENcore que les plaintes d'une Belle soient injustes, un Amant ne laisse pas d'y trouver des douceurs, & surtout lorsqu'elle ose se plaindre qu'il ne l'aime

pas

pas assez. En cette rencontre il faut attribuer ce reproche plutôt à son amour qu'à sa raison, & un Amant en doit tirer des conséquences favorables.

Malgré tout ce qu'un Amant craint,
Son ame doit être charmée,
Lorsqu'une Maîtresse se plaint
De n'être pas assez aimée.

✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠

LXXXVII.

ON doit se trouver autant qu'il est possible avec une Maîtresse, & le moins qu'on le peut avec les autres Belles. Tous les Amans ne sont pas à l'épreuve d'un regard favorable, & la plupart se laissent séduire à ce qui les flatte.

Les doux regards ne sont que trop puissans
Pour surprendre les sens,
Et quiconque les souffre, un peu trop se hazarde:
L'Amant le plus fidéle en est souvent pressé,
Et si son cœur n'est point en garde,
Il court risque d'être blessé.

LXXXVIII.



LXXXVIII.

ON doit toujours ſuivre la volonté d'une Maîtreſſe : il eſt vrai que ſes commandemens peuvent être injuſtes ; mais alors c'eſt la punition du mauvais choix qu'un Amant a fait, & l'Amout qui veut être abſolu ne lui permet pas d'en appeller.

Il faut qu'un Amant ſe preſſe
D'obéïr à ſa Maîtreſſe,
Et ſurtout lorſqu'il le peut.
Il ne fait jamais bien d'oſer lui contredire,
Il doit faire ce qu'elle veut,
Ou bien ſortir de ſon empire.

LXXXIX.

TOus les commandemens d'une Maî-tteſſe ſont autant de faveurs. Un Amant n'a pas peu de pouvoir ſur l'eſprit d'une Belle, lorſqu'elle ſe reſoud à lui commander quelque choſe, & c'eſt une marque

que infaillible qu'elle le préfere dans son cœur au reste des hommes.

La priere d'une Maîtresse
A des douceurs pour un Amant ;
Mais un simple commandement
A toujours eu plus de tendresse.

XC.

SI vous pouvez obliger votre Maîtresse d'écouter le récit des principaux incidens de votre vie, vous l'engagerez insensiblement à prendre part à votre fortune, & à vous instruire d'une partie de ses sentimens. C'est dans ces sortes d'entretiens que l'Amour unit souvent les cœurs.

Parfaits Amans, faites ensorte
Qu'on soit sensible à vos malheurs,
Le plaisir est plus grand, & la douleur moins forte,
Quand on partage entre deux cœurs
Et les plaisirs, & les douleurs.

XCI.

C'Est une marque d'amour d'être persuadé qu'une Maîtresse possede des qualitez qu'on trouve rarement à celles de son sexe. En cette occasion ce n'est point la raison qui éclaire les Amans, c'est l'Amour seul qui ne fait jamais voir que des choses avantageuses dans la personne qu'on aime.

Courez sur la terre & sur l'onde,
Et voyez tout ce qu'a le monde
De plus rare & de plus charmant;
Vous n'avez aucune tendresse,
Si vous ne croyez fortement
Que tout cede à votre Maîtresse.

XCII.

L'Amour ne haït point les richesses; cependant toutes les Belles ne sont pas d'humeur à prendre, & celles qui aiment la gloire, ne voudroient pas se repro-

procher d'avoir reçu des présens. Leur ame ne connoît point l'intérêt , & elles préferent un cœur à tous les biens de la fortune.

Un présent peut toucher & l'esprit & les sens.
De mille Coquettes aimables ;
Mais les Belles bien raisonnables,
Préférent les soins aux présens

XCIII.

QUand on n'est pas auprès de la personne qu'on aime, on a bien de la peine à goûter les plaisirs de la societé : il est même nécessaire qu'un Amant aime un peu la solitude, & qu'il sçache l'Art d'y rêver & d'y soupirer agréablement. Sa propre tendresse peut faire naître dans son cœur une certaine mélancholie douce, qui vaut presque autant que la joye, & qui flatte souvent son amour. Ces agréables rêveries charment les ennuis, & lorsqu'on ne peut pas être avec une Maîtresse, on n'est pas fâché d'être seul.

Un Amant dans la solitude
Ne souffre pas toujours beaucoup d'inquiétude,

Et peut même y goûter un assez doux plaisir.
Si ce plaisir n'est pas extrême,
Il donne dumoins le loisir
De bien songer à ce qu'on aime.

XCIV.

QUand on a de ces amis illustres qui sont capables de toutes les belles choses, on passe doucement la vie, & on a le plaisir de les entretenir quelquefois de la personne qu'on aime. Dans ces aimables entretiens, tout se passe à l'avantage d'une Maîtresse.

L'Amour n'empêche pas qu'on n'ait pour plusieurs Belles
Des amitiez fidéles.
On peut en faire chaque jour,
Mais il faut que sans cesse
L'Amitié cede à l'Amour,
Et l'amie à la Maîtresse.

XCV.

XCV.

ON ſe tromperoit de croire que l'Amitié & l'Amour euſſent du rapport; leurs droits ſont différents, & les moyens dont ils ſe ſervent pour parvenir à leur fin, n'ont rien de ſemblable. L'empire de l'Amour n'a point d'autres bornes que celles de la terre, & il a preſque autant de ſujets qu'il y a d'hommes. L'empire de l'Amitié eſt plus borné : s'il a moins de ſujets, ils ſont choiſis, & ſon autorité n'a rien que de doux & de raiſonnable.

L'Amour & l'Amitié ne ſont jamais ſemblables
Bien qu'elles plaiſent toutes deux :
L'Amitié rend toujours tous les ſujets heureux,
L'Amour en fait de miſérables.



SUR
LA NAISSANCE
DE
MONSEIGNEUR
LE DUC
DE BOURGOGNE.

VENEZ, heureux Enfant, venez à la lumiere,
Vous allez commencer une illustre Carriere,
Et le Soleil qui nâit aux bords de l'Orient
N'a pas à sa naissance un éclat si riant.
Tout brille autour de Vous, les Jeux, les Ris, la Gloire
Parent votre Berceau comme un char de Victoire :
Mais ô divin Enfant ! quand on sort de Héros
On ne vit pas long-tems dans les bras du repos.

Hastez-

Hâtez-vous, que le Corps, l'Esprit & le Courage
Forcent les Loix du Tems, & les régles de l'Age,
Passés rapidement les frivoles plaisirs,
Et concevez bien-tôt d'héroïques désirs;
Vous pourrez surpasser tous les Princes du Monde:
De vos premiers Exploits couvrir la Terre & l'Onde:
Digne de votre Nom, être adoré de tous,
Et voir toujours LOUIS bien au-dessus de vous
Eclairer tous vos pas, vous servir de modelle:
Etre du ROI des Rois une image fidelle,
Le bonheur des François, l'Ame de ses Etats,
Et l'exemple éternel de tous les Potentats.

Sur le même sujet.

DEs que le Soleil fut sous l'Onde,
La premiere Ville du monde
Vit apparoître en un instant
Un Palais d'un or éclatant,
Tel qu'est le Temple de la Gloire,
Peint par les Filles de Mémoire,
Ou dans son pompeux appareil
Le riche Palais du Soleil.
Une Architecture excellente,

Toute lumineuse & brillante,
Ravissoit par sa nouveauté,
Aussi bien que par sa beauté.
La nuit ôtant ses sombres voiles,
Montra des millions d'étoiles,
Qui n'étoient point du Firmament,
Et tout parut enchantement.
Tous les Elémens sont en guerre,
Le Feu sort de l'Eau sur la Terre,
L'air retentit de toutes parts:
La Paix craignit que ce fût Mars,
Ou que Jupiter en colere
Vînt foudroyer notre Hemisphere;
Mais des Dauphins brûlans nageoient,
Et d'autres en l'air voltigeoient,
Qui disoient: *Ce n'est que la joye*
D'un DUC que le Ciel nous envoye,
DUC par tant de vœux souhaité.
DUC qui vaut une Majesté.

Un Cahos d'ombre & de lumiere
Réfléchissoit sur la riviere,
Couverte de mille Batteaux,
Mais qui n'osoit troubler les eaux,
De-peur d'effacer les Images
Qu'envoyoient tous ces beaux Rivages.
Des Jets de feu frappant les Cieux,
Surprenoient & charmoient les yeux:
En cent figures différentes
De longues flammes ondoyantes,
Tantôt

Tantôt calmes, tantôt bruyantes,
Se mêloient au doux ſon des voix,
Des Trompettes des Hautbois :
Lorſque la Nymphe de la Seine,
Empruntant une voix humaine,
Prononça clairement ces mots
Que répéterent les Echos :

Nouveau PRINCE, dont l'Origine
Toute grande, toute divine,
Vous montre tant & tant de Rois,
Dignes du Sceptre des François,
Pluſieurs LOUIS: un CHARLEMAGNE,
Un HENRI, terreur de l'Eſpagne,
Vainqueur de ſes propres Sujets,
Qui m'enrichit de ſes bienfaitss,
Vous ſçaurez bien-tôt leur Hiſtoire :
Mais pour aller droit à la gloire,
Croyez-moi tous ces Rois ſi grands,
Juſtes, Pieux, ou Conquerans,
Leur Bonté, comme leur Puiſſance,
Leur Valeur, comme leur Prudence,
Enfin tous leurs Faits inoüis,
Vous les trouverez en LOUIS.

Ceſſez heureux Mortels, d'admirer ces Spectacles,
L'Etoile de LOUIS, fait bien d'autres Miracles.

M. D. S.

MADRIGAL

MADRIGAL

De Monsieur l'Abbé Têtu, chez Madame la Duchesse de Richelieu,

Sur le même Sujet.

DU FILS, du PERE & du Grand-PERE,
Célébrons le bonheur en ce Banquet fameux
Que le Grand-PERE est grand! que le FILS est heureux!
Du Petit-FILS il n'est rien qu'on n'espere,
Il aura les Vertus & l'Esprit de sa MERE.
Qu'il étonnera nos Neveux,
S'il trouve encore des Conquêtes à faire!

MADRIGAL

MADRIGAL

Sur celui de Monsieur l'Abbé Têtu.

Par M. D. S.

IL faut une adresse divine
Pour louer en un MADRIGAL,
LOUIS, qui n'eut jamais d'égal,
Et deux jeunes HEROS avec une HEROINE.
Tant de matiere, & tant de choix,
En huit Vers tout d'une tirade,
C'est mettre plus que l'ILIADE
Dans une coquille de Noix.

Fin du Tome Premier.

TABLE
DES PIÉCES CONTENUËS dans ce Tome premier.

X. Elegie.

Le

Fin de la Table du Tome premier.

coll. cpl. Fa



